



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

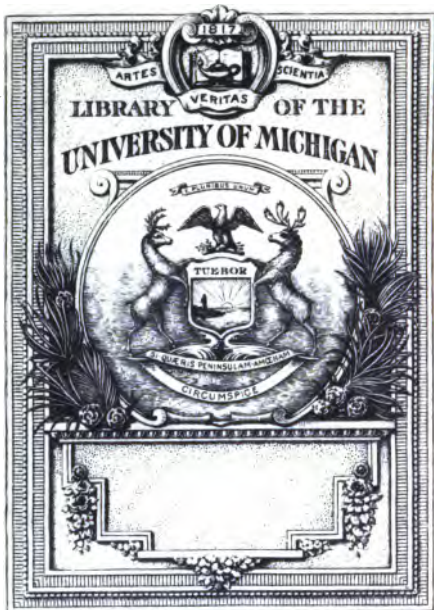
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES**

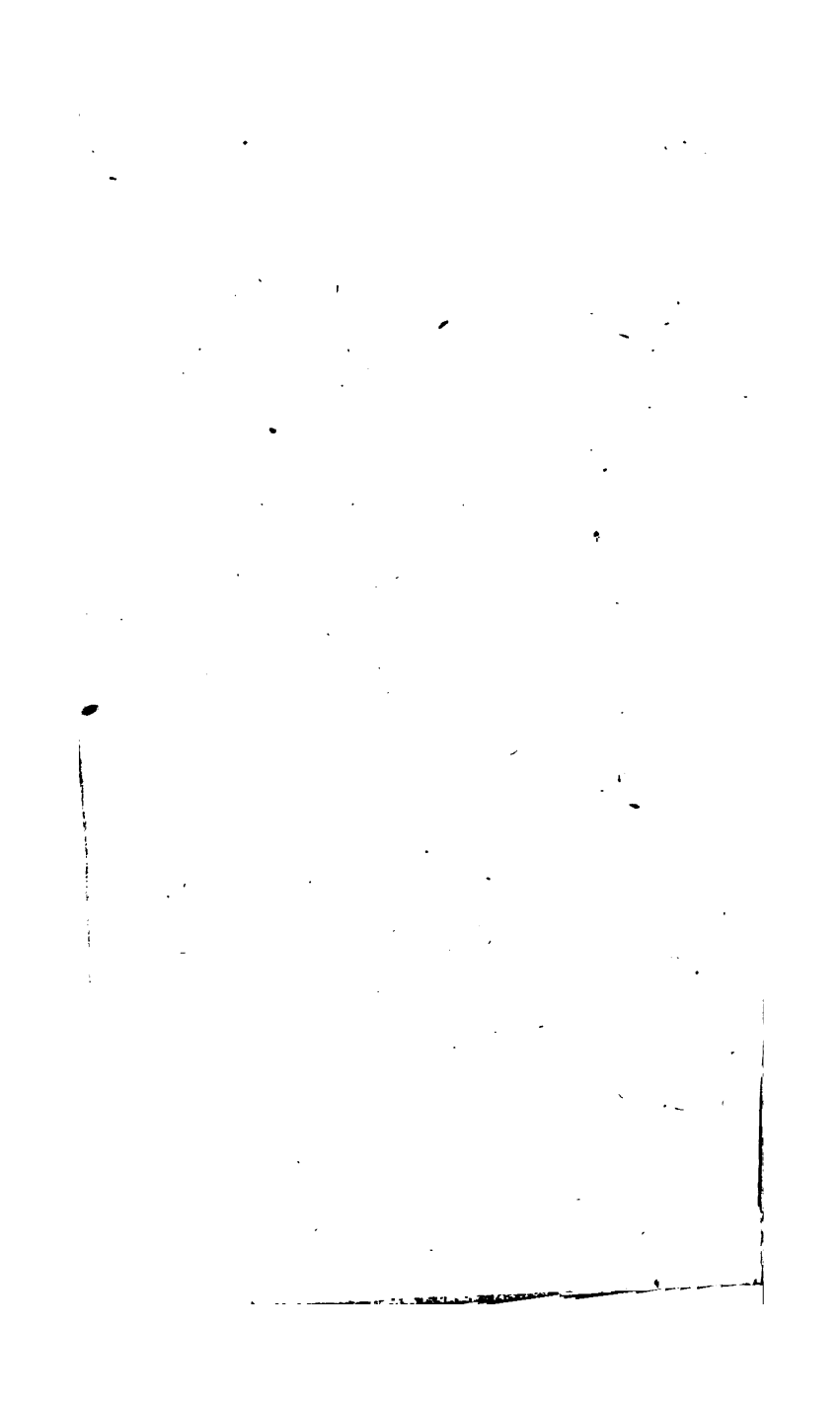
PQ

1211

A2

B57

P57



BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettres I. J.

TOME XXIV.

Pièces contenues dans ce Volume.

Idoménée.

Iphigénie.

Iphigénie en Tauride.

Jonathas.

Judith.

Impromptu de l'Amour.

Impromptu de Campagne.

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

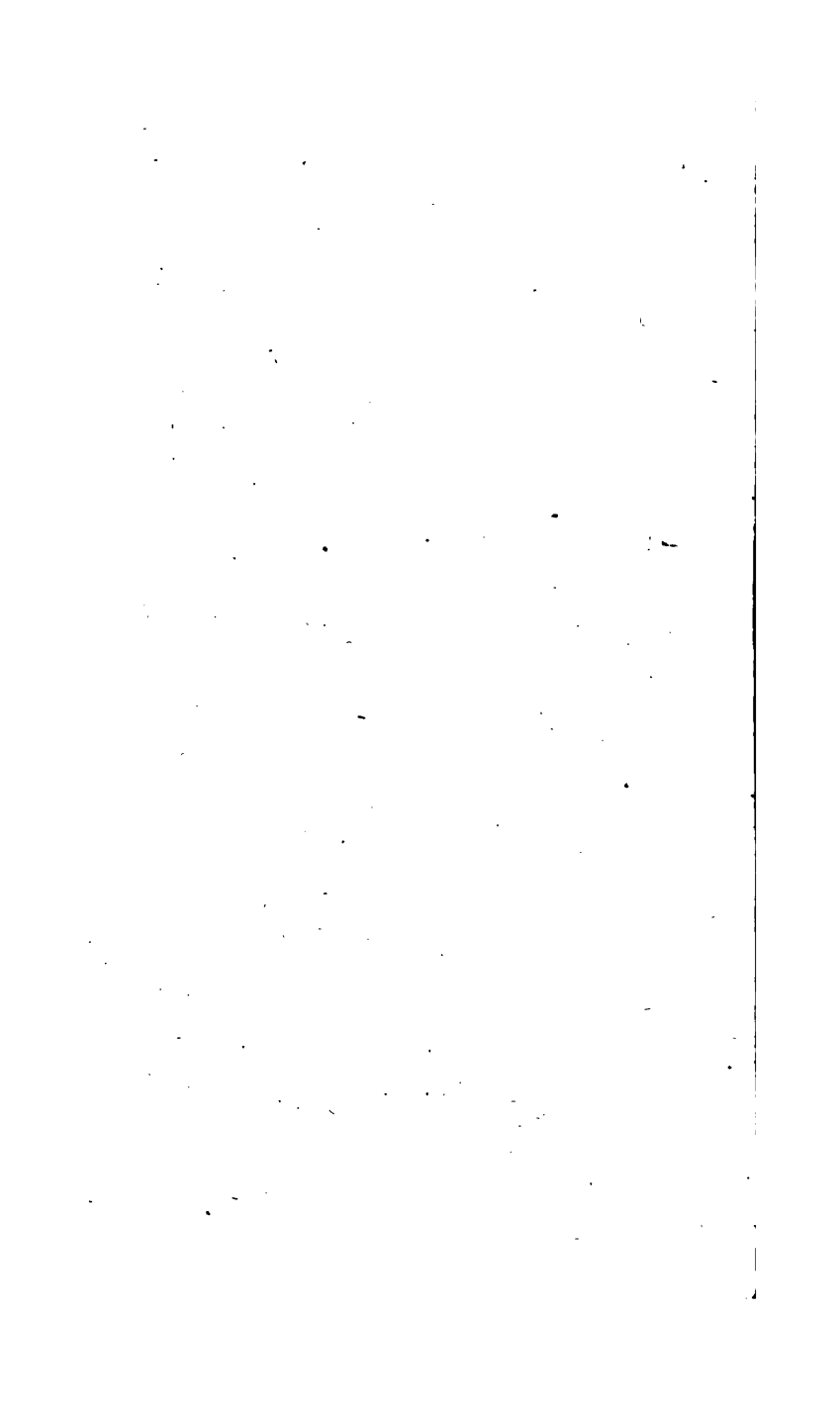
Lettres I. J.

T O M E XXIV.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.



IDOMENÉE, TRAGÉDIE;

Antoine Maréchal

Par MR. LÉ MIERRE:

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, Ordinaires du Roi,
le Lundi 13 Février 1764.*

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PERSONNAGES.

IDOMENÉE, *Roi de Crete.* M. Brizart.

IDAMANTE, *Fils du Roi.* M. le Kain.

ERIGONE, *Fille d'un Roi de Samos, femme d'Idamante.* Mlle Clairon.

SOPHRONIME, *Confident du Roi.* M. Dubois.

NAUSICRATE, *Confident d'Idamante.* M. Dauberval.

LE GRAND PRESTRE. M. Blainville.

PRESTRES.

PEUPLES.

GARDES.

3 : *La Scène est à Cydon, Capitale de la Crete.
Le Théâtre représente le rivage de la mer, on voit
d'un côté un Temple, & de l'autre un Palais.*

Mem. 7^l.
Oyph. 7^l. Rom. Saugo
3-7-88



IDOMENÉE, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, NAUSICRATE;
LE GRAND PRESTRE DE
NEPTUNE, *Prêtres de sa suite.*
Suite d'Idamante.

I D A M A N T E.



ES vents sont apaisés, ce rivage est tran-
quille,

La mer qui sembloit prête à submerger
cette île,

Le Ciel qui menaçoit d'un déluge nouveau,
De Jupiter enfin respecte le berceau;

A ij

Mais qui sçait si du sort la rigueur obstinée
 Ne poursuit point encor les jours d'Idomenée,
 S'il reverra la Crete, où depuis si longtems
 Avec ce Peuple, & vous vainement je l'attens ?
 Ministres des Autels, qui pendant la tempête,
 Allarmés pour sa flotte, & tremblans pour sa tête,
 Imploriez tous les Dieux, & souhaitiez alors
 Pour la première fois, qu'il fût loin de ces bords,
 Offrez au Dieu des mers un nouveau sacrifice ;
 Que sur l'onde à mon pere il se montre propice,
 Et qu'il ramène enfin le plus chéri des Rois,
 Des bords du Simois, aux rivages Crétois.

S C E N E I I.

IDAMANTE, NAUSICRATE.

Les Prêtres se retirent.

I D A M A N T E.

NAUSICRATE, tu plains ma tendresse inquiète,
 Mais plains autant que moi le destin de la Crete ;
 Quelle est sa perte, ami ! si mon pere n'est plus.
 Tout retrace à nos yeux sa gloire & ses vertus ;

De son auguste ayeul tu sçais s'il fût l'image :
 De Minos dans la Crete il affermit l'ouvrage :
 Sous les plus sages loix qu'admira l'univers ,
 Ce Peuple né féroce étoit resté pervers :
 Mon pere corrigea dans ce climat barbare ,
 Des mœurs avec les loix , le contraste bisarre :
 A force de bienfaits il sçut changer les cœurs ,
 Et les rendant heureux il les rendit meilleurs :
 Nous jouissions en paix des fruits de sa sagesse ;
 Falloit-il , que troublant le repos de la Grece ,
 Hélène tout à coup fit armer tant d'Etats ,
 Ah ! quand mon pere ardent à venger Ménélas ,
 Se joignit pour lui rendre une épouse perfide ,
 A la foule des Rois assemblés dans l'Aulide ,
 Pourquoi m'empêcha-t-il d'accompagner ses pas ?
 Je courois à la gloire & ne le quittois pas .

N A U S I C R A T E.

Il dut vous arrêter : quel autre eût sçu conduire
 D'une plus sage main les rênes de l'Empire ?
 Elevé sous ses yeux , par lui-même formé ,
 Déjà de son esprit vous étiez animé ;
 Votre zèle tint lieu de son expérience ,
 Et vous avez rempli la publique espérance .

I D A M A N T E.

Je ne me flatte point à vos yeux prévenus
 D'avoir sçu de mon pere égaler les vertus ,
A iij

J'ai fait ce que j'ai pu pour remplir une attente ,
 Qui devoit d'un beau zèle enflammer Idamante ;
 Mais depuis que le Roi ; par les vents arrêté ,
 Semble être de ces bords pour jamais écarté ,
 Je l'avouerai , mon cœur distrait des soins du trône ,
 A de mortels ennuis tout entier s'abandonne ,
 Et devant tout ce peuple engagé sous ma loi ,
 Plus je suis fils sensible , & moins je suis son Roi.

N A U S I C R A T E .

Ainsi donc votre cœur s'inquiète & s'ignore :
 Il remplit son devoir , & s'en croit loin encore !
 Qu'on vous juge autrement ! cet austère coup d'œil
 Que jette sur lui-même un mortel sans orgueil ,
 Donne un nouvel éclat à sa vertu sublime ,
 Et ne rend que plus cher le Héros qu'elle anime.
 Ah Seigneur ! de vos soins voyez plutôt les
 fruits.

On respecte vos loix , nul ne prend vos ennuis
 Pour le sommeil de l'ame & l'oubli de l'Empire ;
 On vous aime , on vous craint , c'est l'art de tout
 conduire.

Que dis-je ? si jamais Idamante aux Cretois
 A fait chérir son nom , a fait bénir ses loix ,
 C'est depuis que du Roi l'absence se prolonge ,
 Depuis que dans la crainte où votre amour vous
 plonge ,

Vous vous exagérez les périls de ces jours
Dont vous sçavez que Troie a respecté le cours ;
Eh ! que n'attend-on pas d'une ame tendre & pure ,
Sourde à l'ambition & toute à la nature ?
Votre piété seule , en gagnant les esprits ,
Fait adorer en vous & le Prince & le Fils.

I D A M A N T E.

O toi qui méritas par tes vertus suprêmes ,
De juger, né mortel , tous les mortels eux mêmes ,
Minos, toi qui du sort tenant l'urne en tes mains ,
Aux enfers devant toi fais trembler les humains ;
Ce Héros de ton sang & dont la vie entière
N'a rien à redouter de ton regard sévère ,
A-t-il passé le styx , & paru devant toi ?
Ainsi , Troie est tombée & subsiste pour moi ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon ame est ou-
verte

A des pressentimens qui m'annoncent ma perte.
Les Dieux s'attachent trop à me la présenter ,
Pour que le cœur d'un fils puisse encor en douter.
Dans des songes touchans , sous de douces images ,
Plus cruelles pour moi que les plus noirs présages ,
Mon pere chaque nuit se présente à mes yeux
Au nombre des Héros & des Rois vertueux ,
Qui sous un ciel sercin , dans une paix profonde ,
Jouissent du bonheur qu'ils donnerent au Monde ;

A ces objets , ami , tous mes sens sont émus.
Je m'éveille & m'écrie , ah ! mon pere n'est plus :
Il n'est plus sur la terre ; il est dans l'Elisée ,
Il a rejoint Hercule , & Minos , & Thésée.
Pardonnez-moi , grands Dieux , dans mon adver-
sité ,

Si je me plains à vous de sa félicité ;
Ce Roi dont d'autres mains ont recueilli la cendre
Aux champs Elysiens plus tard eût pu descendre.
Mon pere à mon amour ne sera point rendu ;
Sans doute il est heureux , mais son fils l'a perdu.

N A U S I C R A T E .

Mais ce Roi , digne objet des regrets d'Idamante ,
De tant de Rois partis des rivages du Xante ,
Seigneur , est-il le seul dont les vents & les eaux
Loin de sa Cour encore écartent les vaisseaux ?
Ulysse dès longtems attendu dans Ithaque ,
N'a point revu sa femme & son cher Télémaque.
Et malgré les ennuis dont leur cœur est atteint ,
L'espoir de son retour n'est point encore éteint.
Eh ! quelle mer Seigneur , quelle isle abandonnée
Auroit enseveli le nom d'Idomenée ?
Votre épouse elle même en proie à moins d'effroi
Sur cette seule idée attend toujours le Roi ,
Et loin de renoncer

TRAGÉDIE.

IDAMANTE, *vivement.*

Elle n'est point sa fille ;
Elle en a pris le nom , entrant dans sa famille ;
Mais combien dans les cœurs le sang doit l'emporter :
Sur un nom qui ne fait que le représenter !
Eh ! quelle est l'amitié si sensible & si pure :
Dont toute la tendresse égale la nature ?

SCÈNE III.

ERIGONE, IDAMANTE,
NAUSICRATE.

ERIGONE.

AH ! cher époux ! le Ciel est peut-être fléchi ,
Au pied de ce rocher par les vagues blanchi ,
Sophronime a paru .

IDAMANTE.

Lui ! quel espoir me flatte ?
Sophronime , est-il vrai ? cours vers lui , Nausicrate ,
Précipite tes pas , qu'il se hâte avec toi ,
Qu'il vienne mais quoi ! seul ?

Alte.

ERIGONE.

On n'a point vu le Roi,

Sur ces bords cependant poussé par la tempête,
Près de ce Temple encor Sophronime s'arrête;
Puisqu'il rend grâce aux Dieux, j'espère en leur
appui.

Par mon ordre déjà l'on a couru vers lui,
Il a toujours du Roi suivi la destinée:
Nous apprendrons de lui le sort d'Idomenée,
Et puisque Sophronime a pu revoir ce bord,
Votre pere est vivant & n'est pas loin du port.

IDAMANTE.

Ah ! je frémis encore au moment où j'espère.

SCENE IV.

SOPHRONIME, IDAMANTE,
ERIGONE.

IDAMANTE.

SOPHRONIME, c'est vous ! qu'est devenu mon
pere ?

Revenez-vous sans lui, parlez, vais-je le voir ?
Arrachez-moi la vie ou comblez mon espoir.

SOPHRONIME.

Seigneur, vous revoyez un serviteur fidèle
Qui sur vous désormais doit tourner tout son zèle.

IDAMANTE.

Sophronime !

ERIGONE.

Qu'entens-je ?

IDAMANTE.

O Dieux ! qu'avez-vous dit !

ERIGONE.

Sur ce front consterné notre sort est écrit.
Pour nous toute espérance est donc anéantie !

IDAMANTE.

O perte trop funeste, & déjà pressentie !
Dieux cruels ! vous étiez jaloux de mon bonheur...
Sophronime, achevez de déchirer mon cœur ;
Sans craindre de m'offrir une image accablante,
Enfoncez le poignard dans le cœur d'Idamante.

ERIGONE.

Par quels coups les Destins ont-ils hâté sa mort ?

SOPHRONIME.

Les gouffres de la mer m'ont dérobé son sort ;
Oui Neptune s'est fait une barbare joie

Avj

De venger sur nous seuls les désastres de Troye :
Nous n'avons parcouru l'immensité des mers,
Qu'à travers les écueils , & qu'au jour des éclairs.
Des Cyclades encor les roches menaçantes ,
Étalent les débris de nos pouppes fumantes ;
Le seul Vaisseau du Roi sur les flots orageux
Sembloit comme un dépôt consacré par les Dieux.
Déjà même des vents la fureur satisfaite ,
Nous redonnoit l'espoir d'arriver dans la Crete :
Mais non loin de cette Isle & près de ce rocher ,
D'où le front de l'Ida se découvre au nocher ,
Les vents impétueux rallument les tempêtes ,
Le Ciel étincelant s'entrouvre sur nos têtes ,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux ,
Nous touchons jusqu'aux cieux , nous roulons sous
les flots.

A ces coups redoublés de Neptune & d'Eole
L'horreur , le péril croît , l'espoir fuit , la mort
vole ,

Plus de salut ; poussé sur les écueils , hélas !
Notre Vaisseau s'entrouvre & se brise en éclats ;
Dans la nuit , dans l'effroi , tout périt , tout s'égare ,
Je veux suivre le Roi , la vague nous sépare ,
Et les flots ennemis m'entraînent sur ce bord ,
Où revenu sans lui , j'invoque encor la mort.

I D A M A N T E.

Hé bien ! chere Erigone !

E R I G O N E.

Q' jour de l'infortune !

Ô trop grande victime immolée à Neptune !
Des jours sauvés dans Troye il éteint le flambeau ;
Idomenée est mort, & l'onde est son tombeau !
Ombre illustre, iras-tu dans la foule plaintive
Des mânes que le Styx laisse errer sur sa rive ? ...
C'est toi, perfide Helene, & tes coupables feux,
Qui de ces maux encor sont le principe affreux :
Le Ciel à l'Univers doit ta perte en spectacle.
Puisse avoir mes vœux la force d'un oracle !
Meurs, infidèle ! meurs, pétis, mais d'une mort
Digne de tes forfaits & d'un cœur sans remord.
Venge par ton trépas Sparte qui t'a vu naître,
Tyndare qui rougit de t'avoir donné l'être,
Enone abandonnée, & Ménélas trahi,
Et la Crete, & ce Roi sous les flots englouti,
Et ses mânes privés des soins dus à sa cendre,
Et les pleurs qu'aujourd'hui tu fais encor ré-
pandre.

I D A M A N T E.

Mon pere ! ah ! quand Neptune, inspirant tant
d'effroi.

A brisé ton Vaisseau , que n'étois-je avec toi !
J'aurois au sein des mers, de mon bras moins débile,
Rompant pour toi les flots assuré ton asile ,
Et ma crainte & mon cœur soutenant tes efforts ,
J'aurois sçu t'entraîner avec moi sur ces bords ;
Je n'ai pu recueillir la volonté dernière ,
Ni le dernier soupir , ni la cendre d'un pere ,
Ah ! malheureux !

S O P H R O N I M E .

Seigneur , je lui dois mes regrets ;
Il avoit sur mes jours répandu les bienfaits ,
Et je sentois pour lui , sous sa douce puissance ,
Un zèle indépendant de la reconnoissance ;
Je souffre de ma perte & de votre malheur ,
Je puis abandonner mon ame à sa douleur.
Mais vous que le destin fit naître au rang suprême ,
Vous jeune & souverain d'un peuple qui vous
aime ,
Vos jours importent trop au bonheur des humains ,
Ah ! ne succombez pas sous le poids des chagrins .
Hélas ! le Roi brûloit de revoir ce rivage
Pour embrasser un fils , sa gloire & son image ;
Les peuples l'attendoient pour jouir avec vous ,
Pour jouir avec lui d'un spectacle si doux .
Vous êtes tous trompés dans un espoir si tendre ,
La Crete l'a perdu , vivez pour le lui rendre .

I D A M A N T E.

Hâtons-nous, Sophronime, allons à ce Heros,
A sa mémoire auguste élever des tombeaux.
Infortuné témoin de son destin funeste,
Ami, si dans le fils le pere encor te reste,
Au nom de ces regrets qui déchirent mon cœur,
Va, cours, dispose tout pour servir ma douleur.

S C E N E V.

IDAMANTE, ERIGONE.

I D A M A N T E.

ET vous qui partagiez avec moi la tendresse,
Comme vous partagez la douleur qui me presse,
Vous mon unique bien, vous l'amour d'un époux
Qui n'a plus de lien sur la terre que vous,
Allons ensemble aux Dieux que je crus plus propices,
Offrir, au lieu d'encens, de tristes sacrifices.

SCENE VI

NAUSICRATE , ERIGONE ;
IDAMANTE.

NAUSICRATE.

SEIGNEUR , je n'ose ici donner à votre cœur
Un espoir qui peut-être hélas ! n'est qu'une erreur :
Mais d'un de ces rochers avancés sur la rive,
En attachant au loin une vûe attentive ,
On distingue un mortel flottant sur un débris ;
Lentement il s'approche & mes regards surpris
Ont cru

IDAMANTE.

Courons , volons , un doux transport m'anime :
Dieux , servez ma tendresse & trompez Sophronime.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

IDOMENÉE, *seul sur le bord de la mer.*

O Crete ! o mes Etats ! temple auguste & sacré !
 Suis-je enfin sur ce bord que j'ai tant désiré ?
 Longtems jouet des flots je n'en suis point la proie ,
 Je vais revoir mon fils , il va faire ma joie ;
 Mon cœur en ces momens hâtés par mes desirs
 De la nature encor va goûter les plaisirs.
 Hélas ! j'arrive seul , ma flotte est sous les ondes ,
 J'ai vu périr les miens au sein des mers pro-
 fondes ;
 Idamante à la Crete aussi cher qu'à mon cœur ,
 Idamante peut seul adoucir mon malheur . . .
 Cependant quel remord me remplissant d'al-
 larmes ,
 De l'espoir qui me flatte empoisonne les charmes ?
 De la fureur des flots sauvé sur un débris ,

Je rentre en mes Etats; mais hélas! à quel prix!
Quel serment téméraire & m'accable & m'en-
chaîne!

Neptune, as-tu reçu ma promesse inhumaine,
Ce vœu que je t'ai fait d'immoler en ces lieux
Le premier que la rive offriroit à mes yeux?
Ah! quand je t'implorais pour rentrer dans la
Crete,

Quand l'effroi m'a dicté ma priere indiscrete,
J'espérois épargner sur les mers en fureur
La mort à tous les miens, ce spectacle à mon
cœur,

Et par humanité, dans ce péril extrême,
J'attentois, trop aveugle, à l'humanité même.
De ces dangers pressans qui causeroient tant d'effroi,
Malheureux que je suis! n'ai-je sauvé que moi?
Nul ne paroît encor, tout a fui la tempête,
Tout à ma cruauté dérobe ici sa tête.
Peuple heureux sous mon fils, un de vous sur ce
bord

De mon premier regard recevra donc la mort!
Ah! montrez-vous en foule, & m'épargnez un
crime,

En ne me laissant pas discerner ma victime;
Hélas! sur ce rivage où j'apporte le deuil,
Je n'ose faire un pas, ni jeter un coup d'œil...

Ciel! . . . un infortuné s'avance sur la rive ,
Faut-il ! . . . ton cri redouble, humanité plaintive,
Redoutable serment ! trop malheureux mortel ! . . .
Si j'hésite , il m'échape , & j'offense le Ciel.
Dieu vengeur du parjure & témoin de mes larmes,
Affermis donc ma main puisque c'est toi qui l'armes.

S C E N E I I.

IDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *errant sur le bord de la mer.*

C En n'étoit point mon pere.

IDOMENÉE.

O Neptune ! ô destin !

IDAMANTE.

Il détourne les yeux , il paroît incertain.

IDOMENÉE.

Grands Dieux , vous l'ordonnez !

IDAMANTE.

Secourons sa misère.

IDOMENÉE, *tirant un poignard & s'avançant vers son*
fil.

Oùïssons aux Dieux, frappons,

I D A M A N T E .

C'est vous, mon pere !

IDOMENÉE, *jettant son poignard , & détournant*
la tête.

Mon fils !

I D A M A N T E .

Je vous revois , je tombe à vos genoux.

I D O M E N É E , *perdu.*

Nul autre sur ce bord !

I D A M A N T E .

Seigneur ! qu'il m'étoit doux,

D'être ici le premier à vous montrer ma joie ,

Tous les transports d'un fils à qui le ciel renvoie

Un pere si chéri, si longtems attendu !...

Mais quand je vous révois , quand vous m'êtes
rendu ,

Dans quel trouble êtes-vous ! eh ! qui sur ce ri-
vage ,

Pouvoit vous retenir après ce grand naufrage ?

O Ciel ! me comptiez-vous parmi vos ennemis ?

Je vous ai vu le fer levé sur votre fils .

I D O M E N É E.

Tonnez , grands Dieux ! tonnez-, ô désespoir ! ô crime !

I D A M A N T E.

Que dites - vous , Seigneur ? quel transport vous anime ?

En abordant ces lieux votre bras s'est trompé :
Nommez moi l'ennemi qui vous est échappé.
Quelle vengeance ici faut-il prendre d'un traître ?
Ce sang que vous alliez verser sans le con-
noître ,

Ce sang , tout à mon pere aussi bien qu'à mon Roi,
Va couler devant vous pour vous prouver ma foi.

I D O M E N É E.

Fuis , malheureux !

I D A M A N T E.

Comment ! qui ! moi , que je vous fuie !
Vous redoublez l'effroi dont mon ame est saisie.
Quel étrange discours ! qu'ai-je donc fait , Seigneur ?
Vous détournez de moi la vûe avec horreur.
Reprochez-vous au Ciel après dix ans d'absence
Le moment qui vous rend à mon impatience ?
Quoi ! si cher autrefois à vos yeux attendris ,
Idamante , Seigneur, n'est-il plus votre fils ?

I D O M E N É E .

Si je t'aime ! Idamante ! ah ! douleur qui me tue !
Je ne puis te quitter , ni soutenir ta vue.
Si je t'aime ! jamais , non jamais à mes yeux
Tu ne parus plus cher , j'en atteste les Dieux !
Va , c'est moi que je hais , c'est moi que je déteste ,
C'est moi que doit punir la vengeance céleste.
O Neptune ! pourquoi prolonges-tu mon sort ?
Tu m'as perdu , rends-moi le naufrage & la mort.

I D A M A N T E .

Ah ! vous me remplissez de l'horreur qui vous
 presse ,
Ce mélange inoui de douleur , de tendresse , .
Dont je vois vos esprits agités tour à tour ,
Ce remord , cette haine & de vous & du jour...
Ah ! daignez m'éclaircir du secret qui vous pèse.

I D O M E N É E .

Si tu sçavois ! . . O Ciel ! que ma douleur t'appaise !

I D A M A N T E .

Quelque soit ce secret , c'est trop me le cacher :
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher ?
Parlez , mon pere.

I D O M E N É E .

Hé bien ! . . Dieux ! qu'allois-je lui dire ?

Non, je me fais horreur... le trait qui me déchire...
Tu voudrois... je ne puis... ah ! mon fils, laisse moi
Porter mon désespoir, & mes pleurs loin de toi.

I D A M A N T E.

Je ne vous quitte point dans le trouble où vous
êtes,
Et je sçaurai du moins quelles peines secrètes...

I D O M E N É E.

Ne me suis point, mon fils ; respecte mon malheur,
Respecte mon secret.

I D A M A N T E.

Qu'exigez-vous, Seigneur ?

I D O M E N É E.

Au nom de mon amour, au nom de ma misère,
Ne me suis point, te dis-je, obéis à ton pere.

S C E N E I I I.

I D A M A N T E.

QUEL mystère ! je reste interdit, confondu :
Où porter, où fixer mon esprit éperdu ?
A mes empressements mon pere se refuse ,
Il gémit, il me plaint, il se hait & s'accuse ;
Il alloit m'éclaircir, & soudain il s'est tû.
Quel est donc le remord dont il est combattu ?
Prêt à suivre un courroux sans doute legitime,
Il avoit à punir, & s'imputoit un crime ;
Ah ! faut-il que son cœur soit fermé pour un fils ?
Dieux puissans, pour qui seuls notre ame est sans
replis,
Que ne nous prêtez-vous la science suprême
De lire dans les cœurs, du moins de ceux qu'on
aime !

SCENE

SCÈNE IV.

ERIGONE, IDAMANTE.

ERIGONE, *arrivant avec précipitation.*

CHER Idamante, eh! quoi! ton père est dans
ces lieux,
Je le vois & j'accours; il fuit loin de mes yeux.
Quel est donc cet accueil!

I D A M A N T E.

Je l'ai vu, mais j'ignore
Et ne puis concevoir quel chagrin le dévore.
Je me plains & je sens les maux qu'il a soufferts
Voyant périr les siens engloutis par les mers.
Cette image à son cœur sera longtems présente
Mais quelque autre revers le presse & le tourmente.
Sur son front obscurci d'une sombre douleur,
J'ai lu le repentir, le désordre, l'horreur:
Telle est la triste loi que lui-même il s'impose,
De me montrer sa peine en m'en cachant la cause.

E R I G O N E.

Tu l'as mal observé. Trop plein d'étonnement,
Trop plein de ta tendresse à ce premier moment,

B

Tu n'as d'abord senti que la volupté pure
 Qu'a porté dans ton cœur la voix de la nature :
 Mais moi d'un cœur plus libre & plus maître de soi,
 J'aurois étudié son maintien devant toi ,
 Quelque soit le secret qu'à nous taire il s'attache ,
 Dans ce qu'il m'auroit dit j'aurois vu ce qu'il
 cache.

Un mot, un mouvement , le moindre signe enfin
 Eût peut-être éclairé mon esprit incertain ;
 Et sur ce qui te touche une épouse qui t'aime ,
 Dans le cœur de ton pere eût mieux lu que toi-
 même.

S C E N E V.

SOPHRONIME, ERIGONE,
 IDAMANTE.

I D A M A N T E.

AH ! c'est toi , Sophronime : approche , éclaircis-
 moi.

E R I G O N E.

Instruis-nous des chagrins où se plonge le Roi.

I D A M A N T E .

Son vaisseau n'a péri que près de ce rivage.
Compagnon de son sort dans un si long voyage,
Tu ne t'es qu'un instant séparé d'avec lui :
Parle , quels sont ses maux ? Que craint-il aujour-
d'hui ?

SOPHRONIME.

Il m'évite , il me fuit , mais je connois son trou-
ble :

La pitié le produit , chaque instant le redouble
Vous le plaindrez tous deux lorsque vous appren-
drez

A quels remords cuisans ses esprits sont livrés.
Vous le sçavez , la Crète ainsi que la Tauride
Trop souvent à ses Dieux offre un culte homicide,
Et pendant la tempête & les périls certains
Où nous devons cent fois terminer nos destins ;
Le Roi loin de ses yeux voyant fuir sa patrie,
Court soudain vers la poupe, il y monte , il s'écrie :
» Neptune , écoute-moi , j'invoque ton secours ,
» Sauve nous des dangers assemblés sur nos jours ,
» Fais-moi revoir la Crète , & mon bras pour
hommage

» T'immole le premier que m'offre le rivage ,
» Je te le jure. » Il dit & frémit du serment ,

B ij

Sa bouche l'a formé , tout son cœur le dément ;
 A ce funeste prix sauvé de la tempête ,
 Il aura d'un Crétois déjà pros crit la tête ,
 Et la Religion dans son cœur agité ,
 Hélas ! combat sans doute avec l'humanité.
 Venez le consoler.

I D A M A N T E.

Qu'as-tu dit , Sophronime ?

(A part, après avoir regardé sa femme un moment.)
 Cachons mon trouble.

E R I G O N E.

Hélas ! malheureuse victime !
 Tu gémis , cher époux.

I D A M A N T E *à part.*

Quel jour vient m'éclairer !

E R I G O N E.

Ce récit t'attendrit.

I D A M A N T E *à part.*

Puisse-t-elle ignorer ! . . .

E R I G O N E.

Tu plains un innocent qui fut heureux peut-être ,
 Tu pleures la victime avant de la connaître.

IDAMANTE, *d'abord avec un abandon d'attendrissement ; puis se remettant.*

Erigone! . . . il est vrai, je sens avec effroi
 Quel doit être le trouble & la douleur du Roi.
 Plains le mortel proscrit par le décret céleste
 Sur qui va s'accomplir un serment si funeste:
 Mais plains surtout le Roi, plains mon pere au-
 jourd'hui

Plus malheureux encor, plus victime que lui;
 Non, tu ne connois pas, ô ma chere Erigone,
 Quel est le désespoir où le Roi s'abandonne,
 De combien de poignards un devoir inhumain
 Va percer dans ce jour & déchirer son sein.
 Il n'a plus désormais dans le vœu qui le lie
 Que le choix du parjure ou de la barbarie.

E R I G O N E.

Que tu me deviens cher par tant de piété,
 Par cet excès touchant de sensibilité,
 Et que dans le malheur où s'est plongé ton pere,
 A son cœur affligé tu deviens nécessaire!
 Allons vers lui.

I D A M A N T E.

Ta vûe aigriroit sa douleur,
 Il vient de t'éviter, honteux de son malheur;
 Modère pour un jour cet intérêt si tendre,
 Que sa peine t'inspire & qu'il a droit d'attendre,

Quoique l'ordre du Ciel veuille exiger de lui ,
Il a besoin de toi , tu seras son appui
Qu'il doive quelque calme au zèle qui t'anime.
Je retourne vers lui; viens, suis-moi, Sophronime.

S C E N E V I.

E R I G O N E.

AINSI l'homme imprudent jette dans l'avenir
Des vœux précipités que suit le repentir ;
Croyant forcer le sort & ces loix éternelles,
Dont le cours inconnu nous entraîne avec elles ,
Doutant des Dieux, doutant de leur soin paternel ,
Sa foiblesse à genoux compose avec le Ciel."
Mortel , honore mieux la suprême sagesse ,
Entouré de devoirs ne fais point de promesse ;
Fais le bien chaque jour que t'accordent les Cieux ,
Attends la destinée & t'abandonne aux Dieux.

SCÈNE VII.

NAUSICRATE, ERIGONE.

NAUSICRATE.

MADAME, on sçait par-tout le vœu d'Idomenée.
 Son désespoir aux yeux de sa Cour étonnée,
 Ses plaintes, son désordre & son faiblissement
 N'ont que trop divulgué son funeste serment :
 Seulement la victime est encore ignorée.
 Le Roi, les yeux en pleurs, la démarche égarée,
 De moment en moment m'a paru se troubler ;
 Dans un transport soudain il m'a fait appeller ;
 Cours, dit-il, vers mon fils, qu'il emmene Erigone,
 Qu'ils partent pour Samos, dis leur que je l'or-
 donne,
 Qu'ils s'arrachent l'un l'autre au spectacle cruel
 Qu'alloit leur préparer un serment criminel.

ERIGONE.

Qui ! moi l'abandonner, quand son ame éperdue,
 De sa douleur encor veut m'épargner la vûe !
 Laisser seul à sa peine un cœur si généreux !

Biv

Croit-il que loin de lui nous osons être heureux !
Périssé le mortel à qui semble importune
La présence des siens tombés dans l'infortune,
Qui se cherchant sans cesse & toujours plein de lui,
N'a jamais ni vécu ni souffert dans autrui.

N A U S I C R A T E.

Mais, Madame, le Roi...

E R I G O N E.

Je veux le voir, vous dis-je,
Je sens ce que son sort & non son ordre exige,
Je l'aime, je le dois, quoi qu'il puisse ordonner,
J'attens son intérêt pour me déterminer.
Ce n'est pas contre lui que je lui suis soumise,
A ne le point quitter tout enfin m'autorise,
Et mon cœur, qui pour lui ne peut jamais changer,
Veut adoucir ses maux ou veut les partager.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

IDOMENE'E, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Où courez-vous Seigneur ? souffrez qu'au moins
je suive

Vos pas désespérés errans sur cette rive.

Ah ! de votre Palais prompt à vous arracher,

Loin des vôtres hélas ! que venez-vous chercher ?

IDOMENE'E.

Eh ! comment survivrai-je au serment qui me lie ?

Que veux-tu que ton Roi fasse encor de la vie ?

Parricide serment à ma bouche échapé !

Impitoyable loi d'un vœu qui m'a trompé !

J'ai vû tous mes vaisseaux engloutis par l'orage ;

Dieu des mers, c'étoit peu : tu me vends mon
nauffrage.

Bien

Tu voulois, m'accablant dans mon fils malheureux,
Détruire l'un par l'autre & nous perdre tous deux.
A ce comble d'horreurs ma vieillesse est en proie ;
Et je n'ai pû mourir devant les murs de Troie !
Je vis pour l'infortune & pour le repentir.

S O P H R O N I M E.

Votre cœur à son vœu ne sçauroit consentir.
Le Ciel le sçait, le Ciel peut s'appaiser encore,
Il réserve des maux & des biens qu'on ignore.

I D O M E N É E.

L'implacable Neptune une fois attesté,
Des Dieux que l'on invoque est le plus redouté.

S O P H R O N I M E.

L'innocence par lui peut-elle être proscrite ?

I D O M E N É E.

Il exauça le vœu qui perdit Hippolitè.

S O P H R O N I M E.

Oui, mais au nom du Srix, & d'avance engagé,
Neptune se devoit à Thésée outragé ;
D'ailleurs il n'exauçoit qu'un pere inexcusable,
Que sa crédulité rendoit impitoyable.

I D O M E N É E.

Eh ! qu'espérer d'un Dieu connu par sa rigueur,
Qui pèse la foiblesse, & qui punit l'erreur ?

Mais dis-moi, n'est-il rien qu'Erigone soupçon
Mon fils va-t-il partir, Sophronime ?

SOPHRONIME.

Erigone

Vous plaint, mais sans connoître, aux pleurs que
vous versés,

Tous les maux sur sa tête en secret amassés.
Idamante frappé d'atteintes plus cruelles
Sent couler dans son cœur vos larmes paternelles.
De vos ordres déjà l'on a dû l'avertir :
Mais je doute, Seigneur, qu'il s'apprête à partir ;
Vous le connoissez mieux : un cœur aussi fidèle
Va vous défobéir par tendresse & par zèle.

IDOMÉNÉE.

Qui me l'eût dit, mon fils, que mes affreux ser-
mens
Viendroient jeter la mort dans nos embrassemens ?
Qu'en abordant ces lieux ma tendresse éperdue
Auroit à s'interdire une si chère vue ?
Mon fils, attendois-tu ce déplorable sort ?
Quel prix pour ton amour que l'exil ou la mort !
Qu'auroit fait ou ma haine ou le Ciel en colère ?
Je frémis, je succombe au tourment d'être père.

Bajj

S O P H R O N I M E .

Erigone, Seigneur, porte vers nous ses pas..

I D O M E N É E .

Ah ! comment lui cacher mon funeste embarras ?

S C E N E I I .

E R I G O N E , I D O M E N É E ,

S O P H R O N I M E .

E R I G O N E .

S E I G N E U R . , vous m'éloignez ; votre douleur ex-
trême

Semble craindre l'aspect de tout ce qui vous aime :
Vous fuyez votre fils , mais d'un soin plus pressant
Il faut vous occuper dans ce fatal instant

Sensible à vos chagrins , interdite , tremblante ,
Je vous cherchois , Seigneur , & ma voix gémissante
Se refuse au tableau qu'il faut vous présenter :

I D O M E N É E .

Quedir-elle ? grands Dieux ! & qu'ai-je à redouter ?

E R I G O N E.

Seigneur, née à Samos, loin des mœurs de la Crete,
Loin d'un culte inhumain que ma pitié rejette,

Je gémis de venir, malgré ce désaveu,
Presser sur l'inconnu l'effet de votre vœu.

On fait votre serment ainsi que vos allarmes,
Ce peuple entier s'étonne & se plaint de vos lar-
mes;

Il s'assemble, il murmure, il demande à grands
cris

La victime promise à la loi du pays;

L'ordure, loi de sang qu'à jamais je déteste,

Et que n'a pû dicter la Justice céleste;

Mais hélas! établie à la honte des Dieux

Chez ce peuple barbare & superstitieux:

Celui dont la vertu l'abhorre au fond de l'ame,

Craignant de plus grands maux, lui-même la re-
clame;

Où, si vous refusez d'obéir à la loi,

Vous remplissez l'État de désordre & d'effroi.

Abandonnez un seul pour satisfaire au reste,

Pour écarter de vous un péril si funeste.

Puisse ce malheureux être ici le dernier

Que la Crete à nos Dieux verra sacrifier!

I D O M E N É E.

Ciel! que demandez-vous, ma fille?

E R I G O N E .

La Patrie ,

L'humanité, tout parle à votre ame attendrie.
 Il coûte à votre cœur de livrer à la mort
 Un mortel condamné seulement par le sort ;
 Mais tout me fait trembler, une loi tyrannique ,
 L'emportement du peuple, un fanatisme antique.
 Prevenez sa fureur, Seigneur, pour vos Etats ,
 Pour vous, pour votre fils.

I D O M E N É E , *avec un cri.*

Ah ! vous ne sçavez pas ,

Erigone !

E R I G O N E .

Seigneur !

I D O M E N É E .

Jour fatal ! ... vœu barbare ! ...

Je ne sçais où je suis.

E R I G O N E .

Quel trouble vous égare ! :

I D O M E N É E .

Tremblez de me presser & de m'interroger.

E R I G O N E .

Quel étrange langage & quel nouveau danger ?

I D O M E N É E . (*A part.*)

Je frémis de parler, je frémis de me taire.

ERIGONE.

Achevez, quel qu'il soit, d'éclaircir ce mystère.

IDOMÉNÉE.

La colère des Dieux ; ... mes destins inouis...
Madame... apprenez tout ; la victime est mon
fils.

ERIGONE.

Qui !

IDOMÉNÉE.

Mon fils !

ERIGONE. *Elle s'évanouit : le Roi & Sophronime la
conduisent vers les degrés du Temple où elle reste accablée
de sa douleur.*

Je me meurs.

IDOMÉNÉE.

Son désespoir m'accable,
Le trépas m'environne ; ô jour épouvantable !
Qu'ai-je fait, Sophronime ! ah ! j'ai rempli d'effroi
Tout ce qui m'étoit cher , tout ce qui tient à
moi.

L'amertume qu'ici j'ai partout répandue ,
Mêle une horreur nouvelle au chagrin qui me tue.
Ah ! revenez à vous.

ERIGONE. *Le Roi est errant sur le rivage*

Ah ! laissez-moi mourir ,

Vous m'arrachez la vie & m'osez secourir.

Où suis-je ! qu'ai-je appris ! quelle foudre subite !

D'effroi, de désespoir, d'horreur mon cœur pal-
pité ;

Ma voix tremble , un nuage est tombé sur mes
yeux ,

Je ne me connois plus. Cher Idamante ! ah ! Dieux !

Toi mourir ! moi te perdre ! ô destinée affreuse !

Trop fatale tempête ! .. Et c'est moi , malheureuse !

Qui viens de t'envoyer le premier sur ce bord ,

C'est moi , sans le sçavoir , qui viens presser ta mort ;

Je succombe à l'horreur du coup que j'envisage ;

Je meurs à chaque instant de cette affreuse image.

I D O M E N E E .

Erigone , écoutez.

E R I G O N E , *plus vivement.*

Ah ! Seigneur ! qu'ai-je dit ?

Quelle aveugle douleur égaroit mon esprit ?

Qui ? vous ! vous pourriez voir , trop barbare à vous
même ,

Enfoncer le couteau dans ce cœur qui vous aime :

Ah ! vous êtes son pere , & c'est vous outrager .

Que de croire sa vie un moment en danger .

Hélas ! il n'avoit pû qu'avec impatience ,

Qu'avec d'affreux ennuis supporter votre absence :

Son cœur d'inquiétude & de crainte frappé
De vos périls, de vous fut sans cesse occupé.
Il détestoit Helene, & Ménélas & Troie,
Il vous voit sur la rive, il s'élance avec joie;
Pourriez-vous le punir d'avoir volé vers vous,
D'avoir fait éclater ses transports les plus doux?
Eh! quel fils poursuivi par les Dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son pere?

I D O M E N É E.

Erigone, cessez, vous déchirez mon cœur:
Loin de vous ces soupçons qui me glacent d'hor-
reur.

Plutôt que sur mon fils mon serment s'accomplisse,
Qu'à l'instant devant vous le Ciel m'anéantisse!
Idamante vivra, Madame.

E R I G O N E.

Et vous pleurez!

Ah! cruel! est-ce ainsi que vous me rassurez?

I D O M E N É E.

Je frémis, il est vrai, mais de la loi trop dure
Qui m'entraîne au malheur, ou me force au par-
jure,

Et ne me permet pas en ce jour odieux
D'accorder dans mon cœur la nature & les Dieux;
Mais il vivra, vous dis-je; oui, calmez vos allarmes.

Le Ciel doit séparer mon crime de vos larmes ;
Allez à nos autels , allez , & que vos pleurs
De nos Dieux irrités appaisent les rigueurs ;
Faites-leur oublier une promesse impie
Qui seroit à jamais le tourment de ma vie ;
Ou s'ils veulent punir un déplorable Roi ,
Qu'ils épargnent mon fils & ne frappent que moi..

ERIGONE , *d'un ton plus rassuré.*

Ah ! j'attens leur clémence... ou plutôt leur justice.
Eh ! peuvent-ils vouloir qu'Idamante périsse ?
Peuvent-ils commander qu'un barbare serment ,
L'ouvrage de la crainte & l'erreur d'un moment ,
Renverse ces devoirs éternels & suprêmes ,
Ces loix du sentiment imprimé par eux-mêmes ?
Seigneur , c'étoit déjà trop enfreindre ces loix ,
Que de verser le sang du dernier des Crétois ;
Et c'est le sang d'un fils , c'est cette horrible of-
frande

Que vous pourriez penser que le Ciel vous de-
mande !

Ah ! je défends en lui votre fils , mon époux ,
Et bien loin d'attirer le céleste courroux ,
Vous serez par les Dieux trop absous d'un par-
jure

Qui sert l'humanité , l'hymen & la nature..

SCENE III.

IDOMENÉE.

EXAUCEZ-la , grands Dieux , elle seule aujourd'hui

Peut , sans vous offenser , implorer votre appui.

Qui porte ici ses pas , ô Ciel ! mon fils s'avance.

Faut-il qu'un pere évite & craigne sa présence ?

SCENE IV.

EDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *impétueusement.*

Vous me fuyez en vain , je vous suivrai partout.

IDOMENÉE.

Ah ! mon fils ! laisse-moi , ma constance est à bout ,

IDAMANTE, *d'un ton ferme & rapide.*

J'ai tout appris , je suis la victime funeste

Que vous a présenté la colère céleste.

Ah ! mon pere ! souffrez que mon cœur éclairci
 Devant vous de vous-même ose se plaindre ici ;
 Avez vous pû douter un moment d'Idamante ?
 Et pouvez-vous penser que la mort m'épouvante ?
 Seigneur , je l'avouerai , s'il falloit m'immoler ,
 Mon sang sur un autel ne devoit point couler ;
 Je ne crains point la mort , je la voulois plus
 belle ,

Digne de mon courage & digne de mon zele ;
 C'étoit pour vous défendre au milieu des combats
 Que j'eusse avec transport affronté le trépas ;
 Mais si l'ordre du Ciel veut qu'ailleurs je perisse ,
 S'il exige de nous ce triste sacrifice ,
 Mon sang est prêt , Seigneur , ordonnez , j'y souscris ,
 Trop heureux de calmer votre cœur à ce prix.

I D O M E N E E .

Tu m'aimes ! & tu peux me tenir ce langage !
 Tu peux me présenter cette cruelle image !
 Que me dis-tu , mon fils ? je pourrois sans horreur
 Accomplir une loi qui te perce le cœur !
 Loin de moi , contre moi va chercher un asile.

I D A M A N T E .

Vous voulez que je vive & votre ordre m'exilé . . .

I D O M E N E E .

Ainsi le veut , l'exige un serment insensé ,
 Un serment parricide où l'effroi m'a poussé.

Ton salut est écrit dans le cœur de ton pere,
 Rien ne peut me changer ; ni d'un vœu téméraire
 L'impérieuse loi, ni ce peuple en courroux,
 Ni Neptune & les Dieux conjurés contre nous :
 Mais mon cœur allarmé, malgré cette assurance,
 Redoute encor pour toi ma sinistre présence ;
 De ton éloignement m'imposer la douleur,
 Me priver de ta vûe est déjà pour mon cœur
 Un trop cruel effet du vœu que je déteste.
 Je ne te suis, mon fils, déjà que trop funeste.
 Fuis, je crains que les Dieux par quelque événement
 N'accomplissent ici mon barbare ferment.

IDAMANTE , *rapidement & avec une tendre fureur.*

Eh ! quel Dieu, si mon sort d'avec vous me sépare,
 Quel Dieu me pourroit-être aujourd'hui plus barbare ?

Eh ! quoi ! j'irois , Seigneur , abandonnant mon
 Roi,

Consumer loin de vous des jours que je vous dois
 De mes premiers destins je perdrais la mémoire !
 Je mourrois à mon pere, à mon nom, à ma
 gloire,

A mon pays ! j'irois du bruit de mon départ
 Remplir tout l'univers, qui jugeant au hazard,

I D O M E N É E .

Quel outrage à mon cœur !

I D A M A N T E *avec transport.*

Mon destin se déclare.

Idamante en victime auroit été livré ,

Il mourra par son choix comme il l'a désiré :

Grands Dieux , je vois qu'au moins ma gloire vous
est chère ,

Je vais finir ma vie en défendant mon père.

Il dit ce dernier vers en se jettant dans les bras du Roi.

I D O M E N É E .

Ah ! mon fils , c'en est fait , j'ai regné , j'ai vécu ,

Les ans m'ont affoibli , le malheur m'a vaincu ,

Ce peuple , comme moi , justement te préfère ,

Et même en l'outrageant s'accorde avec ton père ;

Hâte-toi , monte au gré de leur zèle empressé

Sur un trône où déjà tu m'avois remplacé ;

Anéantis ainsi ma promesse imprudente ;

Ne pouvant la remplir , fais que je m'en exemte ;

Le trône est ton asile , & te nommant leur Roi ,

Je n'ai plus désormais aucun pouvoir sur toi.

I D A M A N T E .

Moi regner ! quand mon père

I D O M E N É E

TRAGÉDIE.

47

IDOMÉNÉE.

Oui, c'est lui qui t'en presse.
Eh! peut-il perdre rien de tout ce qu'il te laisse ?
La Crete est un séjour que je dois détester :
Je t'y donnois la mort, puis-je encore y rester ?

SCÈNE VI.

IDAMANTE.

NE l'abandonnons point au dessein qu'il embrasse.
Au trône de Cydon c'est en vain qu'il me place ;
Courons , & ramenons , par un heureux pouvoir,
Et mon pere à ce trône & ce peuple au devoir.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

IDOMENEE, SOPHRONIME.

S O P H R O N I M E .

Ainsi , précipitant une triste retraite ,
Idoménée est mort désormais pour la Crete.

I D O M E N E E .

Je pars , mais aux Crétois mon fils est conservé ;
Je leur laisse un bon Roi par eux-même éprouvé,
J'échappe au parricide , & j'évite un parjure ,
Je satisfais aux Dieux , & je sers la nature ;
Je touche , tu le vois , au terme de mes jours ,
La guerre devant Troye a consumé leur cours ,
Que perdrai - je en quittant mon trône & ma
patrie ?

Mon-regne de bien peu finit avant ma vie ;
Mon exil sera court , vivant loin de mon fils ;
Loin de lui je mourrai , voilà mes seuls ennuis ;
Il me seroit bien doux qu'une main aussi chere
Serrât ma main mourante , & fermât ma paupiere.
Mais toi dont je voudrois récompenser la foi ,
Je ne puis rien t'offrir qu'un exil avec moi ;
Voudras-tu , supportant ma présence importune ,

Attacher tes destins à ma triste fortune ?
Serai-je encor ton Roi, quoique errant & banni ?
De mon affreux serment seras-tu donc puni ?

S O P H R O N I M E.

Eh ! pouvez-vous penser, incertain de mon zèle,
Que mon cœur délibère, & que ma foi chancelle ?
Vos vertus méritoient, Seigneur, d'autres destins :
Mais je suivrai le vôtre, & c'est vous que je plains.
Malheur à ces ingrats dont le cœur infidèle
Erre avec la fortune, & s'enfuit avec elle ;
Le sort vous a frappé : je veux, j'en suis jaloux,
Embrasser vos débris, & tomber avec vous ;
Il n'est dans ce moment qu'un soin qui m'inquiete.

I D O M E N E E.

Eh ! que crains-tu ?

S O P H R O N I M E.

Des Dieux le sévère interprète ;
Je l'ai vu, quand le peuple appelloit votre fils,
Par sa seule présence interrompre leurs cris ;
Le front enveloppé des ombres du mystère,
Il est rentré pensif au fond du sanctuaire,
Et sans autoriser, ni condamner leurs vœux,
Laisant l'incertitude & la frayeur entr'eux.
Tant le Ciel qui se tait est plus terrible encore,
Et fait plus respecter ce qu'il veut qu'on ignore !

I D O M E N E E.

Ami, par mon départ j'appaiserai les Dieux, 1

Leur clémence m'attend, mais c'est sous d'autres
Cieux.

Hâte toi seulement de cacher ma retraite,
Ne donnons point ma fuite en spectacle à la Crete;
Va, cours, ... mais de quel bruit retentissent ces
lieux.

S C E N E I I.

LE GRAND PRESTRE,
IDOMENE'E.

I D O M E N E' E.

LE Grand-Prêtre !.. Où viens-tu, Ministre de nos
Dieux ?

Je fuis ces bords, viens-tu m'arrêter dans ma
fuite ?

Qu'espères-tu changer dans mon ame interdite ?

La nature a parlé, je n'entens que sa voix ;

Penfes-tu dans mon cœur l'emporter sur ses loix ?

Quelque soient les malheurs que ta bouche m'an-
nonce,

Avant de t'expliquer tu connois ma réponse.

LE GRAND PRESTRE.

Plût aux Dieux ! sous vos pas fermer l'abîme ouvert.

Vous voyez, aux ennuis dont mon front est couvert,

Qu'à peine je soutiens l'aspect d'Idoménée :

Da sort qui vous attend mon ame est consternée ;
Mais aux loix de ce Temple un vœu vous a soumis,
Il faut verser le sang que vous avez promis.

I D O M E N E E.

Qu'entens-je ? Dieux cruels !

LE GRAND PRESTRE, *d'un ton lent* :

Neptune le commande ;

Oser lui refuser le sang qu'il vous demande ,
C'est aujourd'hui sur vous , sur ce peuple innocent ,
Appesantir le bras de ce Dieu tout-puissant.
Je l'invoquois , Seigneur , au fond du Sanctuaire ,
Lui-même il a soudain repoussé ma prière ;
E'Autel s'est obscurci , le jour ne s'est porté
Que sur ce monument antique & redouté ,
Qui de Laomédon retrace la mémoire ,
Et de son châtiment éternise l'histoire ;
Neptune annonce ainsi ses ordres absolus ,
Et les coups dont son bras menace vos refus.

I D O M E N E E.

Quoi ! barbare :

LE GRAND PRESTRE.

Songez qu'il punit le parjure ,

Que sur le fils d'Illus il vengea son injure ;
De ce malheureux Roi craignez le triste sort ;
Voyez sur ces climats les vents souffler la mort ;
Vos Sujets éperdus dans ces momens terribles ,

Tomber autour de vous sous des coups invisibles,
 Traînant pour fuir ces bords leurs pas appesantis,
 Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris:
 Aux funébres accens de tant de voix plaintives,
 Aux fantômes errans qui couvriront ces rives,
 Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant,
 Vous mourrez mille fois dans ce peuple expirant:
 Et voyez votre fils dans ce fléau funeste
 Lui-même enveloppé par le courroux céleste;
 Ainsi vous subirez tous les malheurs unis,
 Vous perdrez vos Sujets sans sauver votre fils;
 Dans ce pressant danger hâtez-vous de résoudre,

I D O M E N E' E.

Les Dieux peuvent frapper, mais j'attendrai la
 foudre ;

Je suis pere.

L E G R A N D P R E S T R E.

Oui, Seigneur, & c'est de vos Sujets:
 Le Ciel, qui vous chargea de ces grands intérêts,
 Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie.
 Veiller sur les humains que l'Etat vous confie,
 C'est le devoir des Rois, c'est la loi de leur rang.
 Le Ciel n'a point borné leur famille à leur sang;
 Leur peuple est la premiere, & votre ame in-
 quiette

Se doit dans ces momens toute entiere à la Crete.
 Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux;

En osant disputer contre le choix des Dieux ?
 Si sur votre passage un destin moins sévère
 N'eût mis , au lieu d'un fils , qu'une tête étrangère ,
 Votre cœur aux dépens d'un sang indifférent ,
 Alors envers le Ciel s'acquittoit aisément ;
 Cependant vous plongiez d'une main meurtrière
 Dans le deuil & les pleurs une famille entière ;
 Le sort tombe sur vous , vous souffrez ce qu'aï-
 leurs
 Vous versiez d'amertume , & laissiez de malheurs ;
 C'est ainsi qu'appaisant l'éternelle justice ,
 Il faut que votre vœu devienne un sacrifice ;
 Gémissez , mais cédez : le doute où je vous vois
 Exposé votre fils , & ce peuple à la fois ;
 Hâtez-vous de choisir , & dans votre infortune ,
 Nouveau Laomédon , n'irritez point Neptune.

S C E N E I I I.

I D O M E N É E.

LE coup dont il me frappe arrête ici mes pas ,

Renverse mes desseins ; je quittois mes Etats ,
 Je partoïs , fuite heureuse , & ressource innocente ,
 Qui sans braver les Dieux conservoit l'amanté !
 Si cet éloignement me séparoit d'un fils ,
 Je me disois du moins , je le salue à ce prix ;

C'est en le couronnant que j'effaçois ma faute,
 C'étoit tout mon espoir, un Dieu cruel me l'ôte.
 Privé de mon exil, perdant avec effroi
 Ce revers consolant qui n'accabloit que moi,
 Mes pas sont reportés sur le bord de l'abîme.
 Où le dernier malheur m'attend avec le crime.

S C E N E I V.

ERIGONE, IDOMENE'E.

E R I G O N E.

Ah ! pardonnez, Seigneur, si mon cœur égaré
 Frémit, quoique déjà vous l'avez rassuré :
 Mes pas n'ont pu percer cette foule empressée
 Qui suivoit le Grand Prêtre & l'effroi m'a glacée ;
 Qu'a-t-il dit ? que veut-il ? loin du Temple entraîne
 Ce peuple se disperse & paroît consterné.

I D O M E N E' E.

Hélas ! que fait mon fils ?

E R I G O N E.

Il apaise, il ramène
 Sous votre obéissance une foule incertaine :
 Il leur crie ; ô Crétois, c'est trop m'aimer pour moi,
 Aimez-moi pour mon pere en rentrant sous sa loi.

I D O M E N E' E.

O tendresse ! ô vertu dont l'excès me déchire !
 Et le Ciel veut ta mort !

ERIGONE.

Dieux ! que m'osez vous dire ?

IDOMÉNÉE.

De nos malheurs nouveaux connoissez tout le poids,

La foudre part du Temple & nous frappe tous trois ;
Le Ciel proscrit mon fils par la voix du Grand Prêtre ;

Il tonne : j'étois pere , il me défend de l'être ;
Je n'ai plus qu'à tourner contre mon propre flanc.
Le fer qui de mon fils aura versé le sang.

ERIGONE.

Est-ce vous que j'entens , Idoménée ? un peref :

IDOMÉNÉE.

Neptune me poursuit , ce Dieu dont la colère
Punit Laomédon , m'annonce un même sort ;
Sa fureur toute prête à ravager ce bord :
Oppose à mes refus les dangers d'un parjure ;
Et la patrie entière au cri de la nature.

ERIGONE.

Eh ! quoi ! dans vos malheurs , succombant sous le faix,

Vous cedez par foiblesse au plus grand des forfaits :

G. V.

I D O M E N É E.

Ce serment est affreux, mais de mon trouble extrême

Qui peut me dégager ?

E R I G O N E.

Votre serment lui-même.

Tantôt en m'apprenant ce secret plein d'horreur

Vous avez vu l'effroi qui saisissoit mon cœur,

Mes pleurs, mon désespoir. Dans ce comble d'alarmes

J'aurois cru les raisons plus foibles que les larmes ;

Mais puisqu'il faut parler, à quels Dieux ennemis

Avez vous pu jurer d'égorger votre fils ?

Pensez vous, immolant cette chère victime,

Que même votre mort expie un si grand crime ?

Ce fils que vous livrez est-il encore à vous ?

Eh ! de quel droit, Seigneur, m'ôtez-vous mon époux ?

Que parlez-vous ici de vengeances funestes,

Et de Laomédon & de fléaux célestes ?

Il rompit un vœu juste, & devint criminel :.

Le vôtre est un outrage aux humains comme au Ciel.

Vous voulutes sauver vos vaisseaux de l'orage,

Et vous seul cependant échappez au naufrage ;

Et vous tremblez d'un vœu que le Ciel irrité,

En ne l'exauçant pas, n'a que trop rejeté,

Ah ! voyez sa clémence encor plus que sa haine.
 Envers ce même Roi donc vous craignez la peine.
 Sa fille va périr offerte au Dieu des mers ;
 La vapeur de son sang doit épurer les airs ; ...
 Le Ciel dément l'oracle , & par le bras d'Alcide
 Délivrant Hésione , empêche un parricide.
 Eh ! Seigneur , sans chercher des exemples si loin ,
 Voyés ceux dont l'Aulide avec vous fut témoin ,
 Lorsque prête à partir la poupe envain tournée
 Restra sans mouvement sous la rame étonnée ,
 Quand pour ouvrir la route aux Grecs impatiens
 Vers ce même Ilion si fatal en tout tems ,
 Votre barbare Chef accablant sa famille
 Consentit qu'à l'Autel on conduisît sa fille ,
 Le bras déjà levé , Calchas à tous les yeux ;
 Ne demeura-t-il pas enchainé par les Dieux ?
 Tant à la cruauté le Ciel veut mettre obstacle ,
 Tant l'humanité sainte est le premier oracle !

I D O M E N E E.

Je suis abandonné de ces Dieux protecteurs ,
 Je suis sous le pouvoir des Dieux persécuteurs .

E R I G O N E .

Le désespoir vous trompe , ah ! craignez-leur colère ,
 Mais en accomplissant un serment téméraire :
 Ce même Agamemnon , victime des complots ,
 Vient de trouver la mort en tentant dans Argos
 Cui.

Je laisse à mon pays, dans ce commun effroi,
 Un prétexte apparent de se plaindre de moi !
 Tu veux qu'Idoménée entende la Patrie
 Lui reprocher son vœu, son parjure & ma vie !
 Non, je cède à la loi de la nécessité,
 J'arrache un pere au trouble où son vœu l'a jetté,
 Et je rends à jamais mon nom cher à la Crete,
 Si le salut public par mon sang se rachete.
 Il le faut avouer, j'attendois dans ces lieux
 Du retour de mon pere un sort moins malheureux ;
 Il m'étoit doux de vivre, une épouse chérie,
 Un pere qui m'aimoit, m'attachoient à la vie ;
 Mon cœur ne connoît point l'insensibilité.
 D'une triste vertu hors de l'humanité,
 Et ne voit que l'orgueil dans la fermeté dure
 Qui dompte ou feint plutôt de dompter la nature.
 Nausicate, ce cœur s'arrache avec effort
 A des nœuds qui faisoient le bonheur de mon sort,
 Je meurs à tous les biens d'un cœur tendre & sen-
 sible,
 Voilà mon sacrifice, ami, le plus pénible ;
 Voilà vraiment ma mort.

N A U S I C R A T E .

Non, je ne puis, Seigneur,
 Croire encor dans les Dieux cet excès de rigueur,
 Qu'ils veuillent qu'on expie une erreur par un
 crime,
 Qu'ils veuillent immoler un Prince magnanime.

A cette loi de sang, dont l'inhumanité
Deshonore leur culte & dément leur bonté.

I D A M A N T E.

Cette loi meurtrière & ce barbare hommage
Sont moins pour eux sans doute un culte qu'un
outrage ;
Mais le Ciel, pour punir l'homme de sa fureur ,
Reçoit l'affreux tribut de sa féroce erreur ;
Jemourrai, laisse-moi ce destin qui t'étonne :
Retourne seulement, ami, vers Erigone.
J'aurois voulu pouvoir lui cacher mon trépas ;
Par mon ordre déjà l'on observe ses pas ;
Qu'on l'éloigne du moins dans ces momens d'al-
larmes,
Salue-moi du tourment de voir couler ses larmes.

S C E N E I I

ERIGONE, IDAMANTE,
NAUSICRATE.

ERIGONE, aux Gardes.

HÉ quoi ! vous m'arrêtez ! vous osez , inhu-
mains!..

I D A M A N T E.

La voici.

E R I G O N E.

Je l'entens, tous vos efforts sont vains.

I D A M A N T E .

Où fuir !

E R I G O N E .

Cher Idamante ! eh quoi ! tu m'abandonnes !
C'est à toi qu'on m'arrache , & c'est toi qui l'or-
donnes !

Tu veux mourir ! tu veux te séparer de moi !
Erigone te perd , & n'est plus rien pour toi !
Mais que vois-je , grands Dieux ! quelle image
effrayante ,

Quels sinistres apprêts la rive me présente !
C'est donc là que tu veux , consacrant ta fureur ...
Non je ne puis souffrir ce spectacle d'horreur .
Renversons cet Autel vous m'arrêtez , barba-
res !

Ils servent sans pitié le zèle où tu t'égares !
Que fait Idoménée ? il t'abandonne , il fuit ,
Il te laisse à l'Autel où son vœu t'a conduit .

I D A M A N T E .

Il ne m'immole point , c'est moi qui me dévoue .
Ne lui reproche plus un vœu qu'il désavoue ,
Un vœu qui le déchire ; il vouloit le cacher ,
De ces bords dangereux il vouloit m'arracher ,
Il s'exiloit lui-même , & contre la tempête
Faisoit de sa couronne un abri pour ma tête ;
Tendres illusions que son cœur en m'aimant
Embrassoit pour tâcher d'éluder son serment !
Mais la Crete périt : le Dieu qui la désole .

Attend pour s'appaiser qu'Idamante s'immole.

Auteur des maux publics, me rendrois-je en ce
jour

L'horreur d'un peuple entier dont tu m'as vû
l'amour ?

S'il fut heureux par moi , si sa reconnoissance

Contre mon pere même avoit pris ma défense,

S'il m'appelloit tantôt à ce suprême rang ,

Je vois en lui mon peuple , & je lui dois mon Sang.

E R I G O N E.

Voilà le seul honneur dont ton ame est jalouse !

Ton peuple ! mais , cruel ! ta malheureuse
épouse !

I D A M A N T E.

Et je meurs pour toi-même , en détournant de toi

Le fléau qui pourroit te frapper devant moi.

E R I G O N E.

En périrai-je moins ? ta vie étoit la mienne :

Tu n'en sçaurois douter , ma mort suivra la tienne :

Va, la contagion aveugle dans son cours,

Le hazard en ces lieux peut épargner mes jours ;

Mais que fera le coup où ta fureur s'obstine ,

Qu'assurer à la fois & hâter ma ruine !

Eh ! qu'importe à mon sort que ce soit le fléau ,

Ou bien le désespoir qui me plonge au tombeau ?

I D A M A N T E.

Ah ! si je te suis cher , fais toi l'effort de vivre ,

Empêche ainsi mon pere aujourd'hui de me suivre ,

Daigne être encor sa fille , & qu'il ne perde rien :
De ce cœur qu'Idamante épanche dans le tien ;
Adieu, quitte ces lieux.

E R I G O N E.

Moi te fuir ! qu'Erigone,
Oisive en sa douleur au trépas t'abandonne !

I D A M A N T E.

De ces tristes momens épargne-toi l'horreur.

E R I G O N E.

Eh ! cache donc aussi ton supplice à mon cœur.

I D A M A N T E.

C'est trop nous attendrir , la vapeur meurtrière
Ravage ces climats pendant que je diffère ;
Chère Erigone , adieu , va , porte ailleurs tes pas :
Je meurs de ta douleur plus que de mon trépas.

E R I G O N E.

Je ne te quitte point , ... ô mortelles allarmes !
Eh ! que puis-je tenter ? qu'espérer de mes larmes ?
Je ne vis , ni ne meurs ; & , d'horreur consumé ,
Seulement pour souffrir mon cœur est ranimé.

N A U S I C R A T E.

Ah ! Madame ! on s'avance , un tumulte sinistre...

S C E N E I I I.

LE GRAND PRESTRE ;
ERIGONE, IDAMANTE,
NAUSICRATE, PRESTRES,
PEUPLES.

*Les Portes du Temple s'ouvrent ; Erigone
arrête le Grand Prêtre sur le seuil.*

E R I G O N E.

ARRESTE, des Autels implacable Ministre,
Tiran qui veux soumettre à d'homicides loix
Les jours de l'innocence & le sang de tes Rois.
Eh ! quel vœu faut-il donc qu'Idamante accom-
plisse ?

Quel Dieu préside au meurtre & prescrit l'injustice ?
Voici, voici l'Autel * où les vœux les plus saints
M'engagerent à lui, ... devant eux dans vos
mains,

Et votre fanatisme aveuglément préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire.
Ah ! s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux,
Doit-ce être, répondez, le serment vertueux ?
Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,
Un vœu n'est-il sacré que lorsqu'il assassine ?
J'embrasse cet Autel, & pour en approcher,
Cruels, toute sanglante il faut m'en arracher.

* Elle met la main sur l'Autel.

SCÈNE IV. ET DERNIÈRE.

IDAMANTE, IDOMENÉE,
ERIGONE, LE GRAND
PRESTRE, SOPHRONIME,
NAUSICRATE, PRESTRES,
PEUPLES.

IDOMENÉE, *arrivant du Temple avec précipitation.*

NON, tu ne mourras point, ton espérance est
vaine.

IDAMANTE.

Mon pere, où courez-vous? quel transport vous
entraîne?

ERIGONE.

Venez, Seigneur, venez & joignez-vous à
moi.

IDAMANTE.

M'accablez-vous tous deux!

IDOMENÉE.

Mon fils est votre Roi.

Peuples, ah! défendez une tête adorée,

Et pour vous & pour moi cette tête est sacrée.

Non, son pere à la mort ne l'aura point conduit:

Ce n'est point lui, c'est moi que Neptune pour-
suit;

Pour lui je viens aux Dieux m'offrir seul en victime.

IDAMANTE.

Vous, mourir ?

IDOMENÉE.

Laisse-moi, mon fils, j'ai fait le crime.

IDAMANTE.

Ma mort doit l'expié.

IDOMENÉE.

Le trépas m'est un bien.

IDAMANTE.

Neptune veut mon sang.

IDOMENÉE.

Et mon sang est le tien.

IDAMANTE, *se frappant d'un poignard.*

Eh bien ! je le répands ; vivez , mon pere.

Le tonnerre gronde.

IDOMENÉE.

Où suis-je ?

ÉRIGONE, *tombant au pied de l'Autel évanouie.*

Ciel !

IDOMENÉE.

Dieu barbare, acheve.

IDAMANTE, *dans les bras de Nausicrate.*

Entendez ce prodige ;

Le Ciel enfin s'apaise.

IDOMENÉE, *voulant se frapper de l'épée de Sophronime.*

Ah ! c'est par d'autres coups. . . .

IDAMANTE.

Amis , sauvez mon pere.

I D O M E N É E, *dans les bras de Sophronime.*

Eh ! que prétendez-vous ?

Exécrable serment ! victime trop chérie !

I D A M A N T E.

Vivez & rappelez Erigone à la vie ;

Séchez , si vous aimez , l'un de l'autre les pleurs ,

Que j'emporte ce prix de mon trépas.... je meurs,

S O P H R O N I M E.

Seigneur ! arrachez-vous....

I D O M E N É E.

Eh bien ! Dieu de la Crete

Mon serment est rempli , votre loi satisfaite.

J'ai tout perdu : Crétois , je vous rends votre foi ;

Non, je n'ai plus de fils , vous n'avez plus de Roi ;

Je quitte ces Autels , ce trône , ce rivage ,

Tout m'est affreux. Je fais une sanglante image.

Je vais chercher ailleurs des Dieux moins ennemis,

Je vais pleurer ailleurs mon serment & mon fils.

Fin du cinquième & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier *Idomenee* ;
Tragédie , & je crois qu'on peut en permettre l'impression,
à Paris ce 16 Mars 1764. M A R I N.

Le P

*Ornement se trouvent au nouveau Théâtre
de Paris.*

IPHIGÉNIE

EN AULIDE,

TRAGÉDIE

Jean Baptiste
DE RACINE.
A =

ACTEURS.

AGAMEMNON,

ACHILLE,

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Helene & de Thésée,

ARCAS.

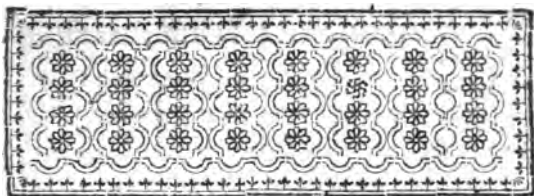
} Domestiques
EURYBATE. } d'Agamemnon.

ÆGINE, Femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

TROUPE DE GARDES.

La Scène est en Aulide, dans la Tente d'Agamemnon.



IPHIGÉNIE.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur ! quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin.

A peine un foible jour vous éclaire & me guide.

Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort, & l'armée & les vents, & Neptunè.

A G A M E M N O N .

Heureux ! qui satisfait de son humble fortune ,
 Libre du joug superbe où je suis attaché ,
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

A R C A S .

Et depuis quand , Seigneur , tenez-vous ce langage ?
 Comblé de tant d'honneurs , par quel secret outrage
 Les Dieux à vos desirs toujours si complaisans ,
 Vous font-ils méconnoître , & haïr leurs présens ?
 Roi , Pere , Époux heureux , Fils du puissant Attrée
 Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés ,
 L'himen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
 Le jeune Achille enfin vanté par tant d'oracles ,
 Achille à qui le Ciel promet tant de miracles ,
 Recherche votre Fille , & d'un hymen si beau
 Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.
 Quelle gloire , Seigneur , quels triomphes égalent
 Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ;
 Tous ces mil le vaisseaux , qui , chargés de vingt Rois
 N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
 Ce long calme , il est vrai , retarde vos conquêtes.
 Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes ,

T R A G É D I E.

5

D'Illon trop long-tems vous ferment le chemin.
 Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
 Tandis que vous vivrez , le sort qui toujours change
 Ne vous a point promis un bonheur sans mélange ,
 Bien-tôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
 Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez !
 Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
 Pleurez-vous Clytemnestre , ou bien Iphigénie ?
 Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

A G A M E M N O N.

Non , tu ne mourras point , je n'y puis consentir.

A R C A S.

Seigneur....

A G A M E M N O N.

Tu vois mon trouble. Apprends ce qui le cause ,
 Et juge s'il est temps , ami , que je repose.
 Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés ,
 Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés.
 Nous partions. Et déjà par mille cris de joye ,
 Nous menacions de loin les rivages de Troye.
 Un prodige étonnant fit taire ce transport.
 Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
 Il fallut s'arrêter , & la rame inutile
 Farigua vainement une mer immobile.
 Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
 Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
 Suiyi de Menelas , de Nestor , & d'Ulyse ,

A 3

J'offris sur ses autels un secret sacrifice.

Quelle fut sa réponse ! Et quel devins-je , Arcas ,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas ?

Vous armez contre Troye une puissance vaine ,

Si dans un sacrifice auguste & solennel

Une Fille du sang d'Hélène

De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.

Pour obtenir les vents que le Ciel vous denie ,

Sacrifiez Iphigénie.

A R C A S .

Votre Fille !

A G A M E M N O N .

Surpris comme tu peux penser ,

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer ,

Je demeurai sans voix , & n'en repris l'usage ,

Que par mille sanglots qui se firent passage.

Je condamnai les Dieux , & sans plus rien ouïr ,

Fis vœu sur leurs autels de leur désobéir.

Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée ?

Je voulois sur le champ congédier l'armée.

Ulysse en apparence approuvant mes discours ,

De ce premier torrent laissa passer le cours.

Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie ,

Il me représenta l'honneur & la Patrie ,

Tout ce Peuple , ces Rois à mes ordres soumis ,

Et l'Empire d'Asie à la Grèce promis ,

De quel front immolant tout l'État à ma Fille ,

Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
 Moi même (je l'avoue avec quelque pudeur)
 Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur,
 Ces noms de Roi des Rois, & de chef de la Grèce
 Charquoilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
 Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
 Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
 Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
 Me venoient reprocher ma pitié sacrilège,
 Et présentant la foudre à mon esprit confus,
 Le bras déjà levé menaçoient mes refus.
 Je me rendis, Arcas, & vaincu par Ulysse,
 De ma Fille en pleurant j'ordonnai le supplice.
 Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
 Quel funeste arifice il me fallut chercher !
 D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage,
 J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
 Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
 Vouloit revoir ma Fille, & partir son Époux.

A R C A S.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
 Avez-vous prétendu qu'il fût muet & tranquille
 Ce héros, qu'armera l'amour & la raison,
 Vous laisse par ce meurtre abuser de son nom ?
 Verra-t-il à ses yeux son amante immolée !

A G A M E M N O N.

Achille étoit absent. Et son père Pelée,

A 4°

D'un voisin ennemi redoutant les efforts ,
L'avoient , sur t'en souviens , rappelé de ces bords ,
Et cette guerre , Arcas , selon toute apparence ,
Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ;
Achille va combattre , & triomphe en courant.
Et ce vainqueur suivant de près sa renommée ,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras ;
Ma Fille qui s'approche & court à son trépas ,
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère ,
Peut être s'applaudit des bonrés de son père ,
Ma Fille... Ce nom seul dont les droits sont si saints ,
Sa jeuneſſe , mon sang , n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus , un amour mutuelle ,
Sa pieté pour moi , ma tendresse pour elle ,
Un respect , qu'en son cœur rien ne peut balancer ,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non , je ne croirai point , ô Ciel ! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver ,
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas , je t'ai choisi pour cette confiance ,
Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence.
La Reine , qui dans Sparte avoit connu ta foi ,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre , cours au-devant de la Reine ,

Et suis , sans t'arrêter , le chemin de Mycène.
 Dès que tu la verras défens-lui d'avancer ,
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
 Mais ne t'écarte point. Prends un fidele guide
 Si ma Fille une fois met le pied dans l'Aulide ,
 Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux ,
 Fera taire nos pleurs , fera parler les Dieux ;
 Et la religion contre nous irritée ,
 Par les timides Grecs sera seule écoutée.
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition ,
 Réveilleront leur brigue & leur prétention ,
 M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse....
 Va , dis-je , sauve-la de ma propre foiblesse.
 Mais sur tout ne va point , par un zèle indiscret ,
 Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
 Que , s'il se peut , ma Fille à jamais abusée
 Ignore à quel péril je l'avois exposée.
 D'une mère en fureur épargne moi les cris ,
 Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
 Pour renvoyer la fille & la mère offensée ,
 Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ,
 Et qu'il veut désormais jusques à son retour
 Différer cet hymen que pressoit son amour.
 Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille
 On accuse en secret cette jeune Eriphile ,
 Que lui-même captive amena de Lesbos ,
 Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

A J.

C'est leur en dire assez. Le reste il le faut taire.
 Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire
 Déjà même l'on entre, & j'entens quelque bruit.
 C'est Achille. Va , pars. Dieux ! Ulysse le suit.

S C E N E II.

AGAMEMNON, ACHILLE,
 ULYSSE.

A G A M E M N O N.

QUoi ! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
 la victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
 D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
 Quels triomphes suivront de si nobles succès ?
 La Thessalie entière, ou vaincue, ou calmée,
 Lesbos même conquise en attendant l'Armée,
 De toute autre valeur éternels monumens,
 Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

A C H I L L E.

Seigneur, honorez moins une foible Conquête ;
 Et que puisse bien-tôt le Ciel qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
 Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croye
 D'un bruit qui me surprend, & me comble de joie ?

TRAGÉDIE.

11

Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bien-tôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dir qu'Iphigénie en ces lieux amenée
Doit bien-tôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma Fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

AGAMEMNON à Ulysse.

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O Ciel ! Pour un hymen quel tems choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce, & consume l'Armée,
Tandis que pour fléchir l'insolence des Dieux
Il faut du sang peut-être, & du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le Chef des Grecs, irritant les Destins,
Préparât d'un Hymen la pompe & les festins ?
Ah, Seigneur ! Est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, & chérit la Patrie ?

A 6

I P H I G É N I E ,

A C H I L L E .

Dans les Champs Phrygiens les effets feront foi ,
Qui la chérit le plus ou d'Ulyſſe ou de moi.
Jufques-là je vous laiſſe étaler votre zele.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle ;
Rempliffez les Autels d'offrandes & de ſang ,
Des viſtintes vous-même interrogez le flanc ,
Du ſilence des vents demandez-leur la cauſe ,
Mais moi , qui de ce ſoin ſur Calchàs me repoſe ,
Souffrez , Seigneur , ſouffrez que je contre hàter
Un hymen , dont les Dieux ne ſçauroient s'irriter ;
Transporté d'une ardeur , qui ne peut être oifive ,
Je rejoindrai bien-tôt les Grecs ſur cette rive ;
J'aurois trop de regret ſi quelqu'autre Guerrier
Au Rivage Troyen deſcendoit le premier.

A G A M E M N O N .

O Ciel : pourquoi faut-il que ta ſecrete envie
Ferme à de tels Heros le chemin de l'Aſie ?
N'aurai-je vû briller cete noble chaleur ,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

U L Y S S E .

Dieux ! Qu'eſt-ce que j'entens ?

A C H I L L E .

Seigneur , qu'oſez-vous dire ?

A G A M E M N O N .

Qu'il ſaur , Prince , qu'il ſaur que chacun ſe retire.

TRAGÉDIE.

13

Que d'un crédule espoir trop long-tems abusés,
Nous attendons les vents, qui nous sont refusés.
Le Ciel protège Troye. Et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

A C H I L L E.

Quels présages affreux nous marquent son courroux !

A G A M E M N O N.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter, on sçait qu'à votre tête,
Les Dieux ont d'Iliou attaché la conquête.
Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau,
Que votre vie ailleurs & longue, & fortunée,
Devant Troye en sa fleur doit être moissonnée.

A C H I L L E.

Ainsi pour vous venger tant de Rois assemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés.
Et Pâris couronnant sont insolente flâme
Retiendra sans péril la Sœur de votre Femme.

A G A M E M N O N.

Hé quoi ! Votre valeur, qui nous a devancés,
N'as-elle pas pris soins de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée
Epouvantent-encor toute la mer Egée.
Troye en a vu la flâme. Et jusques dans ses ports,
Les flots en ont poussé le débris & les morts.

Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hèlené ;
 Que vous avez captive envoyée à Mycènes
 Car je n'en doute point , cette jeune beauté
 Garde en vain un secret que trahit sa fierté ,
 Et son silence même accusant sa noblesse ,
 Nous dir qu'elle nous cache une Illustre Princesse.

A C H I L L E .

Non , non , tous ces détours sont trop ingénieux.
 Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
 Moi , je m'arrêteroïs à de vaines menaces ?
 Et je fuïrois l'honneur qui m'attend sur vos traces ?
 Les parques à ma mère , il est vrai , l'ont prédit ,
 Lorsqu'un Epoux mortel fut reçu dans son lit.
 Je puis choisir , dit-on , ou beaucoup d'ans , sans gloire ,
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
 Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau ,
 Voudrois-je , de la Terre inutile fardeau ,
 Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse ,
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse ,
 Et toujours de la gloire évitant le sentier ,
 Ne laisser aucun nom , & mourir tout entier ?
 Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles.
 L'Honneur parle , il suffit , ce sont là nos Oracles.
 Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains.
 Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes.

TRAGÉDIE.

19

En laissant faire au sort , courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troye , & j'y cours, Et quoi qu'on me prédise ,
Je ne demande aux Dieux, qu'un vent qui m'y conduise.
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger ,
Parrocle & moi , Seigneur, nous irons vous venger
Mais , non ; c'est en vos mains que le destin la livre.
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :
Ce même amour , soigneux de votre renommée ,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'Armée ,
Et me défend sur tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

S C E N E III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

U L Y S S E.

SEIGNEUR, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troye & poursuivre sa route.
Nous craignons son amour. Et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

De ce soupir que faut-il que j'augure !
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pû vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y, vous devez votre Fille à la Grèce,
Vous nous l'avez promise. Et sur cette promesse
Calchas par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infailible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire,
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laiissent mentir les Dieux, sans vous en accuser !
Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime
Peut permettre un courroux, qu'ils croiront légitime,
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante
Nous a tous appelés, aux Campagnes du Xante ?
Et qui de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Hélène autrefois firent tous les Amans,
Quand presque tous les Grecs rivaux de votre frère
La demandoient en foule à Tyndare son père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits.
Et si quelque insolent lui vouloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ;
 Vous seul nous arrachant à de nouvelles flâmes
 Nous avez fait laisser nos enfans & nos femmes.
 Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux ,
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ,
 Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage
 Vous reconnoit l'Auteur de ce fameux ouvrage ;
 Que ses Rois qui pouvoient vous disputer ce rang ,
 Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang ;
 Le seul Agamenon refusant la victoire ,
 N'ose d'un pen de sang acheter tant de gloire ?
 Et dès le premier pas se laissant effrayer ,
 Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer.

A G A M E M N O N.

Ah ! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
 Votre cœur aisément se montre magnanime !
 Mais que si vous voyez ceint du bandeau mortel
 Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,
 Nous vous verrions , troublé de cette affreuse image ,
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage ,
 Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui ,
 Et courir vous jeter entre Calchas & lui !
 Seigneur , vous le savez , j'ai donné ma parole ,
 Et si ma fille vient , je consens qu'on l'immole.
 Mais malgré tous mes soins , si son heureux destin

La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin ;
 Souffrez que sans presser ce barbare spectacle ,
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle ;
 Que j'ose pour ma fille accepter le secours
 De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ,
 Et je rougis....

S C E N E I V.

AGAMEMNON , ULISSE ,
 EURYBATE.

EURYBATE.

SEIGNEUR....

AGAMEMNON.

Ah ! Que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La Reine dont ma course a devancé les pas ,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.
 Elle approche, Elle s'est quelque tems égarée
 Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée,
 A peine nous avons dans leur obscurité
 Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

TRAGÉDIE.

19

AGAMEMNON.

Cie

EURYBATE.

Elle amene aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui de son Destin , qu'elle ne connoît pas ,
Vient , dit elle , en Aulide interroger Calchas,
Déjà de leur abord la nouvelle est semée ,
Et déjà de Soldats une foule charmée ,
Surtout d'Iphigenie admirant la beauté ,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la Reine ,
D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.
Mais tous ils confessoient , que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le Trône un Roi plus glorieux ;
Egalement comblés de leurs faveurs secrètes ,
Jamais Pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Euribate , il suffit , vous pouvez nous laisser ;
Le reste me regarde , & je vais y penser.



S C E N E V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

JUSTE Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins..

U L Y S S E.

Je suis pere, Seigneur. Et foible comme une autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre,
Et fremissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur Victime.
Il le sçait, il l'attend, & s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.

Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt sans palir ,
 Considérez l'honneur qui doit en rejailir.
 Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames ,
 Et la perfide Troye abandonnée aux flammes ,
 Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux ,
 Hélène par vos mains rendue à son Epoux :
 Voyez de vos Vaisseaux les poupes couronnées
 Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
 L'éternel enterrien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur , de mes efforts je connois l'impuissance.
 Je cede , & laisse aux Dieux opprimer l'innocence ,
 La Victime bientôt marchera sur vos pas ,
 Allez. Mais cependant faites taire Calchas.
 Et m'aidant à cacher ce funeste mystère ,
 Laissez-moi de l'Autel écarter une mère.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

NB les contraignons point, Doris, retirons-nous,
 Laissons-les dans les bras d'un pere & d'un époux.
 Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
 Mettons en liberté ma tristesse & leur joye.

DORIS.

Quoi, Madame ! toujours irritant vos douleurs,
 Croyez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
 Je fais que tout déplaît aux yeux d'une Captive,
 Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive,
 Mais dans le tems fatal que repassant les flots
 Nous suivions malgré nous le Vainqueur de Lesbos,
 Lorsque dans son vaisseau prisonnière timide
 Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide,
 Le dirai-je ? vos yeux de larmes moins trempés
 A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.

TRAGÉDIE.

23

Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie.
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur,
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Eriphile
Doive être de leur joye un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur, dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père.
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère.
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je respire,
Sans que mère ni père ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur,
Un Oracle effrayant m'attache à mon erreur ?
Et quand je veux chercher, le sang qui m'a fait naître
Me dit, que sans périr, je ne me puis connoître

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un Oracle toujours se plaît à se cacher.

Toujours avec un sens il en présente un autre.
 En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
 C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
 Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
 Et ton père , du reste infortuné témoin ,
 Ne me me permit jamais de pénétrer plus loin.
 Hélas ! dans cette Troie où j'étois ois attendue ,
 Ma gloire , disoit-il , m'alloit être rendue.
 J'allois en reprennant & mon nom & mon rang ,
 Des plus grands Rois en moi reconnoître le sang ;
 Déjà je découvrois cette fameuse Ville.
 Le Ciel mene à Lesbos , l'impitoyable Achille.
 Tout cède , tout ressent ses funestes efforts.
 Ton père en seveli dans la foule des morts ,
 Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ,
 Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenue ,
 Vile Esclave des Grecs , je n'ai pu conserver
 Que la fierté d'un sang , que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant , Madame , un témoin si fidèle ,
 La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
 Mais Calchas est ici. Calchas si renommé ,
 Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.

Le

Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
 Il sçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.
 Pourroit-il de vos jours ignorer les Auteurs ?
 Cecamp même est pour vous tout plein de protecteurs.
 Bien-tôt Iphigenie en épousant Achille,
 Vous va sous son appui présenter un azile.
 Elle vous l'a promis, & juré devant moi.
 Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ERIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste,
 Cet Hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

DORIS.

Quoi ! Madame ?

ERIPHILE.

Tu vois avec étonnement

Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
 Ecoute. Et tu te vas étonner que j'e vive.
 C'est peu d'être étrangere, inconnue & captive.
 Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
 Cet Achille, l'auteur de tes maux & des miens,
 Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,
 Qui m'arracha d'un coup ma naissance & ton père,
 De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,
 Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous !

B

Je me flattois sans cesse

Qu'un silence éternelle cacheroit ma foiblesse.

Mais mon-cœur trop pressé m'arrache ce discours ,

Et te parle une fois , pour se taire toujours.

Ne me demande point sur quel espoir fondée

De ce fatal amour je me vis possédée.

Je n'en accuse point quelques feintes douleurs

Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.

Le Ciel s'est fait sans doute une joye inhumaine

A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

Rappellerai-je encor le souvenir affreux

Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?

Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,

Je demeurai long-tems sans lumière & sans vie.

Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;

Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,

Je frémissais , Doris ; & d'un vainqueur sauvage

Craignois de rencontrer l'effroyable visage.

J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,

Et toujours détournant ma vue avec horreur,

Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.

Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;

Je sentis contre moi son cœur se déclarer ,

J'oubliai ma colère , & ne scus que pleurer.

Je me laissai conduire à cet aimable guide.

Je l'aimois à Lesbos ; & je l'aime en Aulide.

Iphigénie en vain s'offre à me protéger ,
 Et me tend une main prompte à me soulager :
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
 Je n'accepte la main qu'elle me présente ,
 Que pour m'armer contr'elle ; & sans me découvrir ,
 Traverser son bonheur , que je ne puis souffrir.

D O R I S.

Et que pourroit contr'elle une impuissante haine ?
 Ne valoit il pas mieux , renfermée à Mycene ,
 Eviter les tourmens que vous venez chercher ,
 Et combattre des feux contraints de se cacher ?

E R I P H I L E.

Je le voulois , Doris. Mais quelque triste image
 Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage ,
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
 Une secrète voix m'ordonna de partir ,
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune ,
 Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
 Que peut-être approchant ces Amans trop heureux ,
 Quelqu'un de ces malheurs se répandroit sur eux.
 Voilà ce qui m'amene , & non l'impatience.
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance.
 Ou plutôt leur hymen me servira de loi.
 S'il s'acheve , il suffit , tout est fini pour moi.
 Je , périrai , Doris , & par une mort prompte
 Dans la nuit du tombeau , j'enfermerai ma honte ,
 Sans chercher des parens si long-tems ignorés ,

Et que ma folle flamme a trop deshonorés.

DORIS.

Que je vous plains , Madame ! Et que la tyrannie,...

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

S C È N E II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE,
ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

SEIGNEUR , où courez vous ? Et quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joye à vos yeux n'ose-t-elle éclater ;
Ne puis-je....

AGAMEMNON.

Hé bien , ma Fille, embrassez votre père.
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cet amour m'est cher !

Quel plaisir de vous voir , & de vous contempler
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
 Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée
 Par d'étonnans récits m'en avoit informée.

Mais que voyant de près ce spectacle charmant ,
 Je sens croître ma joye & mon étonnement !
 Dieux ! Avec quel amour la Grèce vous révère !
 Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

A G A M E M N O N.

Vous méritiez , ma fille , un père plus heureux.

I P H I G É N I E.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
 A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
 J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

A G A M E M N O N.

Grands Dieux ! à son malheur dois je la préparer ?

I P H I G É N I E.

Vous vous cachez , Seigneur , & semblez soupirer .
 Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
 Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycene ?

A G A M E M N O N.

Ma fille , je vous vois toujours des mêmes yeux .
 Mais les tems sont changés aussi-bien que les lieux :
 D'un soin cruel ma joye est ici combattue.

B 3

Hé ! mon père , oubliez votre rang à ma vue.
 Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
 N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
 Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,
 A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
 Cent fois lui promettant mes soins , votre bonté ,
 J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
 Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
 Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
 N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

A G A M E M N O N .

Ah ! ma fille !

I P H I G É N I E .

Seigneur , poursuivez.

A G A M E M N O N .

Je ne puis.

I P H I G É N I E .

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

A G A M E M N O N .

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

I P H I G É N I E .

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours.

A G A M E M N O N .

Les Dieux depuis un tems me sont cruels & froids.

TRAGÉDIE.

31

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissai-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille.

AGAMEMNON.

Hélas!

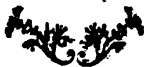
IPHIGÉNIE.

Vous vous traînez?

AGAMEMNON,

Vous y ferez, ma fille.

Adieu.



S C E N' E I I I.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

I P H I G É N I E.

DE cet accueil que dois-je soupçonner ?
D'une secrète horreur je me sens frissonner.
Je crains malgré moi même un malheur que j'ignore.
Justes Dieux ! vous savez pour qui je vous implore.

E R I P H I L E.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler ,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler ?
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée ,
Moi , qui de mes parens toujours abandonnée ,
Étrangere par tout , n'ai pas même en naissant
Peut être reçu d'eux un regard caressant ?
Du moins si vos respects sont rejetés d'un père ,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère.
Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez ,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

I P H I G É N I E.

Je ne m'en défens point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long tems contre les soins d'Achille.
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?

Cet amant , pour me voir brûlant d'impatience ,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher ,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher ,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux ,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux ,
Je l'attendois par tout , & d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide ,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi ,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens , j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue ;
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue.
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère !
Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour
Eteint dans tous les cœurs la tendresse & l'amour ?
Mais non. C'est l'offenser par d'injustes alarmes.
C'est à moi, que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans ,
Dont le père d'Hélène a reçu les sermens.
Lui seul de tous les Grecs , maître de sa parole ,
S'il part contre Ilion , c'est pour moi qu'il y vole.
Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux ,
Il veut même y porter le nom de mon Epoux.

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ERIPHILE, DORIS.

CLITEMNESTRE.

MA fille, il faut partir sans que rien nous retienne ;
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'intendit & distrair,
Votre père ait paru nous revoir à regret.
Aux affreux d'un refus craignant de vous commettre
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons encor un coup notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ERIPHILE.

Qu'entens-je ?

CLITEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage,
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ?

Et mon choix que flattoit le bruit de sa noblesse ,
 Vous donnoit avec joye au fils d'une Déesse.
 Mais puisque désormais son lâche repentir
 Dément le sang des Dieux , dont on le fait sortir ,
 Ma fille , c'est à nous de montrer qui nous sommes ,
 Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
 Lui ferons-nous penser par un plus long séjour ,
 Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
 Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
 J'ai fait de mon dessein avertir votre père.
 Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ,
 Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Eriphile.)

Je ne vous presse point , Madame , de nous suivre ,
 En de plus chères mains ma retraite vous livre.
 De vos secrets desseins on est trop éclairci.
 Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

S C E N E V.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

EN quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée ?
 Pour mon hymen Achille a changé de pensée.
 Il me faut sans honneur retourner sur mes pas ;
 Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas.

B 6

E R I P H I L E .

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre.

I P H I G É N I E .

Vous m'entendez assez , si vous voulez m'entendre.

Le fort injurieux me ravit un Époux ,

Madame , à mon malheur m'abandonnerez-vous ?

Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycene.

Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine ?

E R I P H I L E .

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

I P H I G É N I E .

Que tardez vous , Madame , à le faire avertir ?

E R I P H I L E .

D'Argos , dans un moment vous reprenez la route.

I P H I G É N I E .

Un moment quelquefois éclaircir plus d'un doute.

Mais , Madame , je vois que c'est trop vous presser.

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.

Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

E R I P H I L E .

Moi ? Vous me soupçonnez de cette perfidie ?

Moi ? j'aimerois , Madame , un Vainqueur furieux ,

Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ,

Qui la flâme à la main , & de meurtres avide ,

Mit en cendres Lesbos.

Où , vous l'aimez , perfide.

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez ,
 Ses bras que dans le sang vous avez vue baignez ,
 Ces morts , cette Lesbos , ces cendres , cette flâme ,
 Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme ;
 Et loin d'en détester le cruel souvenir ,
 Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
 Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées
 J'a dû voir , & j'ai vû le fond de vos pensées.
 Mais toujours sous mes yeux ma facile bonté
 A remis le bandeau que j'avois écarté.
 Vous l'aimez. Que faisois-je ? Et quelle erreur fatale ,
 M'a fait entre vos bras recevoir ma rivale ?
 Crédule , je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui
 De son parjure Amant lu promettoit l'appui.
 Voilà donc le triomphe où j'étois amenée.
 Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
 Je vous pardonne , hélas ! des vœux intéressés ,
 Et la perte du cœur que vous me ravissez.
 Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse ,
 Vous me laissez chercher jusqu'au fond de la Grèce
 L'ingrat , qui ne m'attend que pour m'abandonner ,
 Perfide ! cet affront se peut-il pardonner ?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,

Madame, on ne m'a pas instruite à les entendre.
 Et les Dieux contre moi dès long-tems indignés,
 A mon oreille encor les avoient épargnés.
 Mais il faut des Amans excuser l'injustice.
 Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
 Avez-vous pû penser qu'au sang d'Agamemnon
 Achille préférât une Fille sans nom,
 Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'elle brûle de répandre ?

I P H I G É N I E .

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur.
 Je n'avois pas encor senti tout mon malheur,
 Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
 Que pour mieux relever votre injuste victoire.
 Toutefois vos transports sont trop précipités.
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
 Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
 Mes larmes par avance avoient sçu le toucher.
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse.
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.



SCÈNE VI.

ACHILLE , IPHIGÉNIE , ERIPHILE ,
DORIS.

ACHILLE.

IL est donc vrai, Madame, & c'est tout ce que je vois
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ? Vous ? Hé ! qui venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur , rassurez-vous. Vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas long-tems.

SCÈNE VII.

ACHILLE , ERIPHILE , DORIS.

ACHILLE.

ELLE me fuit ! Veillai-je, ou n'est-ce point un songe ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !
Madame , je ne sçais si , sans vous irriter ,
Achille devant vous pourra se présenter.
Mais si d'un ennemi vous souffrez la prière ,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière ;

Vous sçavez quel sujet conduit ici leurs pas.

Vous sçavez....

ERIPHILE.

Quoi, Seigneur ! ne le sçavez-vous pas ?

Vous qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,

Avez conclu vous-même & hâté leur voyage ?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,

Je le revis hier pour la première fois.

ERIPHILE.

Quoi ! Lors qu'Agamemnon écrivoit à Mycène,

Votre amour, votre main, n'a pas conduit la sienne ?

Quoi ! vous qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encor épris plus que jamais,

Madame. Et si l'effet eût suivi ma pensée,

Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.

Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?

Mais je ne vois par tout que des yeux ennemis.

Que dis-je ? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,

De leur vaine éloquence employant l'artifice,

Combattoient mon amour, & sembloient m'annoncer

Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.

Quelle entreprise ici pourroit être formée ?

Suis je, sans le savoir, la fable de l'armée ;

Entrons : C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

DIEUX, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
 Orgueilleuse rivale on t'aime, & tu murmures ?
 Souffrirais-je à la la fois ta gloire & tes injures ?
 Ah: plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
 Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
 J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
 On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.
 Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
 Et si le sort contr'elle à ma haine se joint,
 Je sçaurai profiter de cette intelligence,
 Pour ne pas pleurer seul, & mourir sans vengeance.

Fin du second Acte.



A C T E I I I

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON , CLYTEMNESTRE.

C L Y T E M N E S T R E .

QU' , Seigneur, nous partions. Et mon juste courroux
 Laissoit bientôt Achille & le Camp loin de nous.
 Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
 Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte ,
 Par combien de sermens , dont je n'ai pu douter ,
 Vient-il de me convaincre , & de nous arrêter ?
 Il presse cet hymen , qu'on prétend qu'il diffère ,
 Et vous cherche brûlant d'amour & de colère.
 Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur ,
 Achille en veut connoître & confondre l'auteur.
 Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joye.

A G A M E M N O N .

Madame , c'est assez je consens qu'on le croye.
 Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits ,
 Et ressens votre joye autant que je le puis.

Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille.
 Vous pouvez à l'Autel envoyer votre fille.
 Je l'attens. Mais avant que de passer plus loin ,
 J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
 Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée ;
 Tout y ressent la Guerre , & non point l'Himénée :
 Le tumulte d'un Camp , soldats & matelots ,
 Un Autel hérissé de dards , de javelots ,
 Tout ce spectacle enfin , pompe digne d'Achille ,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ,
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
 Dans un état indigne & de vous & de moi.
 M'en croirez-vous ? Laissez , de vos femmes suivie ,
 A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

C L I T E M N E S T R E.

Qui moi ? Que remettant ma fille en d'autres bras ,
 Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas ?
 Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide ,
 Je refuse à l'Autel de lui servir de guide ?
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous.
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

A G A M E M N O N.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Attrée.
 Vous êtes dans un camp...

Où tout vous est soumis ,
 Où le fort de l'Asie en vos mains est remis ,
 Où je vois sous vos loix marcher la Grèce entière
 Où le Fils de Thécis va m'appeler sa mère.
 Dans quel Palais superbe , & plein de ma grandeur ,
 Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

A G A M E M N O N .

Madame, au nom des Dieux auteurs de notre race ,
 Daignez à mon amour accorder cette grace.
 J'ai mes raisons.

C L Y T E M N E S T R E .

Seigneur, au nom des mêmes Dieux ,
 D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux ,
 Daignez ne point ici rougir de ma présence.

A G A M E M N O N .

J'avois plus espéré de votre complaisance.
 Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir ,
 Puis qu'enfin ma prière a si peu de pouvoir ;
 Vous avez entendu ce que je vous demande ,
 Madame. Je le veux & je vous le commande.
 Obéissez.



SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE *seule.*

D'Où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel ?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?
O de l'Empire encor timide possesseur ,
N'oseroit-il d'Helène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte réjaillisse ?
Mais n'importe , il le veut , & mon cœur s'y résout.
Ma fille , ton bonheur me console de tout :
Le Ciel te donne Achille , & ma joye est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

TOUT succède , Madame , à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports , & sans presque m'entendre,
Il vient en m'embrassant de m'accepter pour gendre.

Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Q'avec eux dans une heure il vous reconilie ,
Que Neptune & les Vents , prêts à nous exaucer ,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troye.
Pour moi , quoique le Ciel , au gré de mon amour ,
Dût encore des vents retarder le retour ,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'Hyménée !
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller notre union ?
Et de laisser bientôt sous Troye ensevelie
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?



SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE,
IPHIGÉNIE, ERIPHILE,
DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

PRINCESSE, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'Autel vous destine un époux.
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas teins que nous partions encore!
La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune Princesse.
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés.
Vous sçavez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère!)
J'ai tantôt sans respect affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours
Réparer promptement mes injustes discours!
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive, & ses fers que je plains,

Quand vous l'ordonnerez , tomberont de ses mains.

Commencez donc par là cette heureuse journée.

Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.

Montrez que je vais suivre au pieds de nos Autels

Un Roi , qui non content d'effrayer les mortels ,

A des embrassemens ne borne point sa gloire ,

Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire ,

Et par les malheureux quelquefois désarmé ,

Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui , Seigneur , des douleurs soulagez la plus vive.

La guerre dans Lesbos me fit votre captive.

Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux ,

Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

A C H I L L E.

Vous , Madame !

ERIPHILE.

Oui , Seigneur , & sans compter le reste •

Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste ,

Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs

De la félicité de mes persécuteurs ?

J'entens de toutes parts menacer ma patrie.

Je vois marcher contre elle une armée en furie.

Je vois déjà l'Hymen , pour mieux me déchirer ,

Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.

Souffrez

Souffrez que loin du Camp , & loin de votre vue,
Toujours infortunée , & toujours inconnue ,
J'aïlle cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taissent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre ;
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre.
Et que le doux moment de ma félicité,
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V.

CLITEMNESTRE, ACHILLE,
IPHIGÉNIE, ERIPHILE, ARCAS,
ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

MADAME, tout est prêt pour la cérémonie,
Le Roi près de l'Autel attend Iphigénie.
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLITEMNESTRE.

Dieux ! Que vient-il m'apprendre ?

10 I P H I G É N I E ,

A R C A S , à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre.

A C H I L L E .

Contre qui ?

A R C A S .

Je le nomme & l'accuse à regret.

Autant que je l'ai pû , j'ai gardé son secret.

Mais le fer , le bandeau , la flamme est toute prête ;

Dût , tout cet appareil , retomber sur ma tête ,

Il faut parler.

C L I T E M N E S T R E .

Je tremble. Expliquez-vous Arcas.

A C H I L L E .

Qui que ce soit , parlez , & ne le craignez pas.

A R C A S .

Vous êtes son amant , & vous êtes sa mère ;

Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son père.

C L I T E M N E S T R E .

Pourquoi le craignons-nous ?

A C H I L L E .

Pourquoi m'en défier ?

A R C A S .

Il l'attend à l'Autel pour la sacrifier.

A C H I L L E .

Soit !

TRAGÉDIE.
CLITEMNESTRE

Sa fille ?

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ERIPHILE.

O Ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle ?
Ces discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah, Seigneur ! plutôt au Ciel que je puisse en douter !
Par la voix de Calchas l'Oracle la demande ,
De toute autre victime il refuse l'offrande :
Et les Dieux jusques-là protecteurs de Paris ,
Ne nous promettent Troye & les Vents qu'à ce prix !

CLITEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur de quoi suis-je coupable !

CLITEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'Hymen où j'étois destinée !

Le Roi pour vous tromper feignoit cet hyménée.
 Tout le camp même encore est trompé comme vous.

C Y T É M N E S T R E.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux,

A C H I L L E , *la relevant.*

Ah, Madame!

C L I T E M N E S T R E.

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir.

Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée.

Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord.

Et votre nom, Seigneur, l'a conduit à la mort.

Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,

Embrasser leurs Autels parés pour son supplice?

Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux

Son père, son époux, son asyle, ses Dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse:

Après de votre époux, ma Fille, je vous laisse.

Seigneur, daignez m'attendre & ne la point quitter.

A mon perfide époux je cours me présenter;

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.

Il faudra que Calchas cherche un autre victime.

Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,

Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

MADAME, je me tais, & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoit-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier :
Une Reine à mes pieds se vient humilier !
Et me deshonorant par d'injustes allarmes ,
Pour attendrir mon cœur , on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde. Et quoi qu'on entreprenne ,
Je répons d'une vie , où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager ,
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger ,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez , Seigneur , & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi , Madame ! un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.
Il sçait que le premier , lui donnant mon suffrage ,

Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux ,
Et pour fruit de mes soins , pour fruit de mes travaux ,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire ,
Qui le doit enrichir , venger , combler de gloire ,
Content & glorieux du nom de votre époux ,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous .
Cependant aujourd'hui sanginaire , parjure ,
C'est peu de violer l'amitié , la nature ;
C'est peu que de vouloir sous un nouveau mortel
Me montrer votre cœur fumant sur un Autel ;
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice ,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ;
Que ma crédule main conduise le couteau ,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau ?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée ,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ;
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment ,
Vous iriez à l'Autel me chercher vainement ,
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée ,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?
Il faut de ce péril , de cette trahison ,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison .
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée ,
Madame , vous devez approuver ma pensée .
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il oisoit abuser .

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez , si pour grace dernière ,
 Vous daignez d'une amante écouter la prière ,
 C'est maintenant , Seigneur , qu'il faut me le prouver ;
 Car enfin ce cruel , que vous allez braver ,
 Cet ennemi barbare , injuste , sanguinaire ,
 Songez , quoi qu'il ait fait , songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui , votre père ! Après son horrible dessein ,
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père , Seigneur , je vous le dis encore ;
 Mais un père que j'aime , un père que j'adore ,
 Qui me chérit lui-même , & dont jusqu'à ce jour
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
 Mon cœur , dans ce respect , élevé dès l'enfance ,
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;
 Et loin d'oser ici , par un prompt changement ,
 Approuver la fureur de votre emportement ,
 Loin que par mes discours je l'artise moi-même ,
 Croyez qu'il faut aimer avant que je vous aime ,
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux ,
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare ,
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?
 Quel père de son sang se plaît à se priver ?
 Pourquoi que perdrait-il , s'il pouvoit me sauver !

J'ai vu , n'en doutez point , ses larmes , se répandre :
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
 Hélas ! de tant d'horreur son cœur déjà troublé ,
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

A C H I L L E.

Quoi , Madame ! parmi tant de sujets de crainte ,
 Ce sont-là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?
 Un cruel , comment puis-je autrement l'appeller ?
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler ?
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse ,
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
 On me ferme la bouche ? On l'excuse ? On le plaint ?
 C'est pour lui que l'on tremble , & c'est moi que l'on craint
 Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là , Madame ,
 Tous les progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ;

I P H I G É N I E.

Ah , cruel ! cet amour dont vous voulez douter ,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel oeil , & comme indifférente ,
 J'y reçus de ma mort la nouvelle sanglante.
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
 A quel excès tantôt alloit mon désespoir ,
 Quand presqu'en arrivant un récit peu fidèle
 M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle ?
 Qui sait même , qui sait si le Ciel irrité
 A pu souffrir l'excès de ma félicité !
 Hélas ! il me sembloit qu'une âme si belle

M'Élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLITEMNESTRE, IPHIGÉNIE,

ACHILLE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.

Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,

Il me fait de l'Autel refuser le passage.

Des Gardes, que lui même a pris soin de placer,

Nous ont de toutes parts défendu de passer.

Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien, c'est donc à moi de prendre votre place.

Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah! Madame... Ah! Seigneur! Où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?

Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLITEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma Fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,

Madame, retenez un amant furieux;

De ce triste entretien détournons les approches.

Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.

Je sçais jusqu'où s'emporte un amant irrité;

Et mon père est jaloux de son autorité.

On ne connoit que trop la fierté des Atrides.

Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.

Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,

Lui-même il me viendra chercher dans un moment.

Il entendra gémir une mère oppressée.

Et que ne pourra point m'inspirer la pensée

De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,

D'arrêter vos transports, & de vivre pour vous.

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire,

Donnez-lui l'un & l'autre un conseil salutaire.

Rappelez sa raison, persuadez-le bien,

Pour vous, pour mon repos, & sur tout pour le sien;

Je perds trop de momens en des discours frivoles,

Il faut des actions, & non pas des paroles.

TRAGÉDIE,

19.

(à Clitemnestre.)

Madame , à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre Fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins , croyez que tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas ;
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisième Acte.



 A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

D O R I S.

AH! que nie dites-vous ! quel étrange manie
 Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
 Dans une heure elle expire ; Et jamais , dites-vous ,
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
 Qui le croira , Madame ? Et quel cœur si farouche...

E R I P H I L E.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
 Jamais de tant de soins mon esprit agité ,
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.
 Favorables périls ! Espérance inutile !
 N'as-tu pas vu sa gloire , & le trouble d'Achilles ?
 J'en ai vu , j'en ai fui les signes trop certains.
 Ce Héros si terrible au reste des humains ,
 Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre
 Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre ,
 Et qui , si l'on nous fait un fidele discours ,
 Suça même le sang des lions & des ours ,

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;
 Elle l'a vû pleurer & changer de visage.
 Et tu la plains , Doris ! Par combien de malheurs
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?
 Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
 Mais que dis-je , expirer ? Ne crois pas qu'elle meure
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enféveli
 Achille aura pour elle impunément pâli ?
 Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacles
 Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle
 Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
 Hé quoi ! Ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
 On supprime des Dieux la sentence mortelle ;
 Et quoique le bucher soit déjà préparé,
 Le nom de la victime est encore ignoré.
 Tout le camp n'en sçait rien. Doris , à ce silence
 Ne reconnois-tu pas un père qui balance ;
 Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
 Soutiendrait les affaurs qu'on lui prépare ici !
 Une mère en fureur , les larmes d'une fille ,
 Les cris , le desespoir de toute une famille ,
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler ,
 Achille menaçant tout prêt à l'accabler.
 Non , te dis-je , les Dieux l'ont en vain condamnée.
 Je suis , & je serai la seule infortunée.
 Ah ! Si je m'en croyois !

I P H I G É N I E ,

D O R I S .

Quoi ! que méditez-vous ?

E R I P H I L E .

Je ne sçais qui m'arrête & retient mon courroux ,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe ,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace ,
Et publier par tout les complots criminels ,
Qu'on fait ici contr'eux & contre leurs autels.

D O R I S .

Ah ! quel dessein , Madame !

E R I P H I L E .

Ah ! Doris , quelle joye !
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye !
Si troublant tous les Grecs , & vengeant ma prison ,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine , de Troye oubliant la querelle ,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguisent contr'elle ,
Et si de tout le camp mes avis dangereux ,
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux.

D O R I S .

J'entens du bruit , on vient , Clitemnestre s'avance.
Remettez-vous , Madame , ou fuyez sa présence.

E R I P H I L E .

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux.
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

S C E N E I I.

CLITEMNESTRE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

ÆGINE, tu le vois, il faut que je le fuie.
Loin que ma fille pleure, & tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur,
O constance! O respect! Pour prix de sa tendresse
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il fouriendra son indigne artifice.

S C E N E I I I.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE,
ÆGINE.

AGAMEMNON.

QUE faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre Fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?

84 **I P H I G É N I E ,**

A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas ?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?

Parlez.

CLITEMNESTRE.

S'il faut partir, ma Fille est toute prête.
Mais, vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux....

S C E N E I V.

**IPHIGÉNIE, AGAMEMNON,
CLITEMNESTRE, ÆGINE.**

CLYTEMNESTRE.

VENEZ, venez ma Fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime.

TRAGÉDIE.

65

Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ? Ma Fille , vous pleurez ,
Et baïssez devant moi vos yeux mal assurés.

Quel trouble ! mais tout pleure , & la fille , & la mère :

Ah ! malheureux Arcas , tu m'as trahi.

IPHIGÉNIE.

Mon père ;

Cessez de vous troubler , vous n'êtes point trahi.

Quand vous commanderez , vous serez obéi.

Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre ;

Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.

D'un œil aussi content , d'un cœur aussi soumis ,

Que j'acceptois l'Époux que vous m'aviez promis.

Je sçaurai , s'il le faut , victime obéissante ,

Tendre au fer de Calchas une tête innocente ,

Et respectant le coup par vous-même ordonné ,

Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect , si cette obéissance

Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ,

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ,

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,

Peut être assez d'honneurs environnoient ma vie ,

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,

Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin

Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la première ,

Seigneur , vous appellai de ce doux nom de père.

C'est moi qui , si long-tems le plaisir de vos yeux ,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses ,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà d'Ilion présageant la conquête ,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que , pour le commencer ,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup , dont je suis menacée ,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur de votre honneur jaloux ,
Ne fera point rougir un père tel que vous.
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre ,
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort , vous le sçavez , Seigneur ,
Une mère , un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis ,
Il s'estimoit heureux , vous me l'aviez permis.
Il sçait votre dessein , jugez de ses allarmes.
Ma mère est devant vous , & vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter ,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
 La colère des Dieux demande une victime.
 Mais ils vous ont nommée. Un Oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un Autel.
 Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
 Croyez-en cet amour, par vous même attesté.
 Cette nuit même encore (on a pu vous le dire)
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté,
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
 Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
 Ils ont trompé les soins d'un Père infortuné
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
 Quel frein pourroit d'un Peuple arrêter la licence,
 Quand les Dieux nous livrant à son zèle indiscret
 L'affranchisse d'un joug qu'il portoit à regret ?
 Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois,
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
 Montrez en expirant de qui vous êtes née ;
 Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

Allez, & que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLITEMNESTRE.

Vous ne démentez point une Race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Arrée & de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice.
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas en le traçant arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de mort me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Menelas racheter d'un tel prix

Sa coupable moitié , dont il est trop épris.
 Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc ,
 Payer sa fole amour du plus pur de mon sang ?
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie ,
 Cette Helene qui trouble & l'Europe , & l'Asie ,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ;
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougis de sois ?
 Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère ,
 Thesee avoit osé l'enlever à son père.
 Vous sçavez , & Calchas mille fois vous l'a dit ,
 Qu'un Hymen clandestin mit ce Prince en son lit ,
 Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse ,
 Que sa mère a cachée au reste de la Grece.
 Mais non , l'amour d'un frère , & son honneur blessé ,
 Sont les moindres des soins , dont vous êtes pressé.
 Cette soif de regner , que rien ne peut éteindre ,
 L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre ,
 Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés ,
 Cruel , c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ,
 Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare ,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
 Trop jaloux d'un pouvoir , qu'on peut vous envier.
 De votre propre sang vous courez le payer ,
 Et voulez , par ce prix , épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.

Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle ,
Portera sur ma fille une main criminelle ?
Déchirera son sein ? & d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ?
Et moi , qui l'amenai triomphante , adorée ,
Je m'en retournerai , seule , & désespérée ?
Je verrai les chemins encor tout parfumés.
Des fleurs , dont sous ses pas on les avoit semés ?
Non , je ne l'aurai point amenée au supplice ,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père ,
Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mère.
Et vous , rentrez , ma fille , & du moins à mes loix ,
Obéissez encor pour la dernière fois.



SCENE V.

AGAMEMNON, *seul.*

A De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits
Je n'avois toutefois à craindre que les cris !
Hélas ! En m'imposant une loi si sévère
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de père

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire.
Que vous même étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'Autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée,
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.

Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur , je ne rends point compte de mes desseins :
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et quand il sera tems qu'elle en soit informée ,
Vous apprendrez son sort . j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je sçai trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander , puis que vous le sçavez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O Ciel ! Le puis-je croire ;
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ;
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux ,
Je vous laisse immoler votre Fille à mes yeux ;
Que ma foi , mon amour , mon honneur y consente ?

AGAMEMNON.

Mais vous , qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime , & qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Es qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma Fille

Na

Ne suis-je plus son père ? Etes-vous son Époux ?

Et ne peut-elle....

A C H I L L E.

Non , elle n'est plus à vous.

On ne m'abuse point par des promesses vaines.

Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines ,

Vous deviez à mon sort unir tous les momens ;

Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.

Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

A G A M E M N O N.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée ,

Accusez & Calchas , & le camp tout entier ,

Ulysse , Menelas , & vous tout le premier.

A C H I L L E.

Moi !

A G A M E M N O N.

Vous , qui de l'Asie embrassant la conquête ,

Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ,

Vous , qui vous offensant de mes justes erreurs ,

Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.

Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voye.

Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.

Je vous fermois le champ , où vous voulez courir.

Vous le voulez , partez , la mort va vous l'ouvrir.

A C H I L L E.

Juste Ciel ! puis-je entendre , & souffrir ce langage ;

Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ;

D

Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours ;
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ;
Au pié de ses rempârs quel intérêt m'appelle ;
Pour qui, sourd à la voix , d'une mère immortelle ,
Et d'un père éperdu négligeant les avis.
Vais-je y chercher sa mort , tant prédire à leur fils ;
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Theffaliens oserent ils descendre ;
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme , ou ma sœur ;
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous , Barbare que vous êtes ,
Pour vous , à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ,
Vous , que j'ai fait nommer & leur chef , & le mien ,
Vous que mon bras vangeoit dans Lesbos enflammée ,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assemble tous ?
Ne courrons-nous pas rendre Hélène à son Époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une Épouse que j'aime ?
Seule d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre Fille me plaît, je prétendis lui plaire,
Elle est de mes sermens seule dépositaire.
Content de son hymen , vaisseaux , armes , soldats ,
Ma foi lui promit tout , & rien à Menelas.
Qu'il poursuive , s'il veut , son Épouse enlevée ;

Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam , Hélène , ni Paris.
Je voulois votre Fille , & ne pars qu'à ce prix.

A G A M E M N O N.

Fuyez donc. Retournez dans votre Theffalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Allez d'autres viendront , à mes ordres soumis ,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée ,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
Pentrevois vos mépris , & juge à vos discours
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre ,
Ses Rois , à vous ouïr , m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur , tout , si je vous en crois ,
Doit marcher , doit fléchir , doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur , & plus d'obéissance ,
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux.
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

A C H I L L E.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere,
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut être sans ce nom , le chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot , c'est à vous de m'entendre ;

J'ai votre Fille ensemble , & ma gloire à défendre.
 Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer ,
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

S C E N E V I I .

A G A M E M N O N , *seul.*

ET voilà ce qui rend sa perte inévitable.

Ma Fille toute seule étoit plus redoutable.

Ton insolent amour , qui croit m'épouvanter ,

Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.

Ne délibérons plus. Bravons sa violence.

Ma gloire intéressée emporte la balance.

Achille menaçant détermine mon cœur.

Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.

Hola , Gardes , à moi,

S C E N E V I I I .

A G A M E M N O N , E U R Y B A T E ,

G A R D E S ,

E U R Y B A T E .

S E I G N E U R .

A G A M E M N O N .

Que vais-je faire ?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanginaire ?

Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?

TRAGÉDIE.

Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend , une mère intrépide ,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats , moins barbares que moi ,
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace , Achille nous méprise.
Mais ma fille en est-elle à mes loix moins soumise ;
Ma fille de l'autel , cherchant à s'échapper ,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ;
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ;
Quels vœux en l'immolant formerai-je sur elle ;
Quelques prix glorieux qui me soient proposés ,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.
Ah ! quels Dieux me seroient plus cruels que moi-même
Non , je ne puis. Cédons au sang , à l'amitié ,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire ,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil que je vais redoubler ,
Croira que je lui cède , & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma Fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.
Euribate , appelez la Princesse , la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

S C E N E IX.

A G A M E M N O N , G A R D E S .

A G A M E M N O N .

GRANDS Dieux , si votre haine
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains ,
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?
 Loin de la secourir , mon amitié l'opprime ,
 Je le sçais. Mais , grands Dieux ! une telle victime
 Vaut bien , que confirmant vos rigoureuses lois ,
 Vous me la demandiez une seconde fois.

S C E N E X.

A G A M E M N O N , CLITEMNESTRE ,
 I P H I G É N I E , E R I P H I L E , E U R Y B A T E ,
 D O R I S , G A R D E S .

A G A M E M N O N .

ALLEZ , Madame , allez , prenez soin de sa vie.
 Je vous rends votre Fille , & je vous la confie.
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas ;
 Mes Gardes vous suivront commandés par Arcas.

Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
 Tout dépend du secret & de la diligence.
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé.
 Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
 Cachez bien votre Fille , & que tout le camp croye
 Que je la retiens seule , & que je vous renvoye.
 Fuyez. Puissent les Dieux , de mes larmes contents ,
 A mes tristes regards ne l'offrir de long-tems !
 Gardes , suivez la Reine.

CLITEMNESTRE.

Ah ! Seigneur.

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon Père.

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
 Fuyez , vous dis-je. Et moi , pour vous favoriser ,
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser ;
 Je vais faire suspendre une pompe funeste ,
 Et de ce jour au moins lui demander le reste.



SCENE XI.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

SUIS-MOI. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ERIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus de raisons. Il faut, ou la perdre, ou périr.

Vien, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

CESSE de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
 Ægine, il faut des Dieux apaiser la colère.
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
 Considère l'état où la Reine est réduite.
 Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite,
 Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
 Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie...
 Ah ! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuye.
 Et sans attendre ici les secours impuissans,
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
 Mon père, même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
 Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui ! Madame ? Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.

D,

Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice,
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
 Égine, il me défend de lui parler jamais.

Æ G I N E.

Ah, Madame!

I P H I G É N I E.

Ah! sentence! Ah! rigueur inouïe!
 Dieux plus doux! vous n'avez demandé que ma vie.
 Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je vois!
 Dieux! Achille?

S C È N E II.

A C H I L L E, I P H I G É N I E.

A C H I L L E.

V E N E Z, Madame, suivez-moi.

Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
 Paraissez. Et bientôt, sans attendre mes coups,
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
 Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma suite,
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite.
 Tout le reste assemblé près de mon étendard,
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.

A vos persécuteurs opposons cet asyle.
 Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
 Quoi, Madame ! Est-ce ainsi que vous me secondez ?
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.
 Vous fiez-vous encore à de si foibles armes ?
 Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.

I P H I G É N I E.

Je le sçais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

A C H I L L E.

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.
 Songez-vous quel serment vous & moi nous engage ?
 Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

I P H I G É N I E.

Le Ciel n'a point au jour de cette infortunée,
 Attaché le bonheur de votre destinée.
 Notre amour nous trompoit. Et les arrêts du sort
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
 Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
 Ce champ si glorieux, où vous aspirez tous,
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
 Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.
 En vain sourd à Calchas il l'avoit rejetée.

Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
 Leurs ordres éternels se font trop déclarés,
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles ;
 Vous-même , dégager la foi de vos Oracles.
 Signalez ce Héros à la Grece promis,
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.
 Déjà Priam pâlit. Déjà Troye en allarmes,
 Redout mon bucher , & frémit de vos larmes.
 Allez , & dans ses murs vuides de Citoyens ,
 Faites pleurer ma mort aux Veuves des Troyens.
 Je meurs dans cet espoir, satisfaite , & tranquille.
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
 J'espère que du moins un heureux avenir,
 A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
 Et qu'un jour mon trépas , source de votre gloire,
 Ouvrira le récit d'une si belle Histoire.
 Adieu, Prince, vivez , digne race des Dieux.

A C H I L L É.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
 En vain par ces discours votre cruelle adresse
 Veut servir votre père , & tromper ma tendresse.
 En vain vous prétendez , obstinée à mourir ,
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
 Ma main , en vous servant , les trouve toutes prêtes,
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer ,

Si mon hymen prochain ne peut vous assurer !

Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.

Venez, Madame, il faut les en croire, & me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi ? Que contre un père osant me révolter,

Je mérite la mort, que j'irois éviter ?

Où seroit le respect ? Et ce devoir suprême....

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui même.

C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.

Ne fait-il des sermens que pour les violer ?

Vous-même, que seriez un devoir si sévère,

Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?

Suivez-vous seulement ses ordres absolus,

Quand il cesse de l'être, & ne vous connoit plus ?

Enfin c'est trop tarder, ma Princesse, & ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi ! Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte ?

D'un coupable transport écoutant la chaleur,

Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?

Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?

Ah ! Seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.

Asservie à des loix que j'ai dû respecter,

C'est déjà trop pour moi, que de vous écouter.

Ne portez pas plus loin votre injuste victoire.

Ou par mes propres mains immolés à ma gloire,

IPHIGÉNIE,

Je ſçaurai m'affranchir dans ces extrémités,
Du ſecours dangereux que vous me préſentez.

ACHILLE.

Hé bien n'en parlons plus. Obéiſſez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous ſemble ſi belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevois
Moins de reſpect pour lui, que de haine pour moi.
Une juſte fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'Autel, & moi j'y cours, Madame.
Si de ſang & de mort, le Ciel eſt aſſamé,
Jamais de plus de ſang ſes Autels n'ont fumé;
A mon aveugle amour tout ſera légitimé,
Le Prêtre deviendra la première victime.
Le bûcher par mes mains détruit & renverſé,
Dans le ſang des bourreaux nagera diſperſé.
Et ſi dans les horreurs de ce déſordre extrême
Votre père frappé tombe & périt lui-même,
Alors de vos reſpects voyant les trilles fruits,
Reconnoiſſez les coups, que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, Seigneur ! Ah cruel... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voila ſeule, frappe,
Termine, juſte Ciel, ma vie & mon effroi,
Et lance ici des traits, qui n'accablent que moi.



S C E N E III.

CLITEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLITEMNESTRE.

OUI, je la défendrai contre toute l'Armée,
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée?

EURIBATE.

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre, & mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains; que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis, qui vous pourra défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé,
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La pitié sévère exige son offrande.
Le Roi de son pouvoir se voit dépousséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit-il lui-même envain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêt à l'envelopper?

CLITEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,

Et m'attachent ce peu qui me reste de vie.
 La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
 Dont mes bras nous vont joindre, & lier toutes deux.
 Mon corps sera plutôt séparé de mon amé,
 Que je souffre jamais... Ah, ma Fille !

I P H I G É N I E .

Ah ! Madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
 Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
 Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
 Vous avez à combattre & les Dieux & les Hommes.
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
 N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
 Seule à me retenir vainement obstinée,
 Par des soldats peut-être indignement traînée,
 Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
 Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
 Et quittez pour jamais un malheureux Rivage.
 Du bucher, qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
 Sur tout, si vous m'aimez par cet amour de mère,
 Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

C L I T E M N E S T R E .

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLITÈMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux , dont il m'avoit reçue.

Ma mort n'emporte pas tout le fruit de nos feux :

De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.

Vos yeux me revetront dans Oreste mon frère.

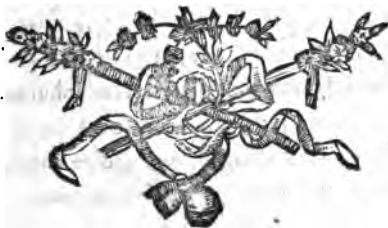
Puisse-t-il être , hélas ! moins funeste à sa mère

D'un peuple impatient vous entendez la voix.

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois ,

Madame , & rappelant votre vertu sublime....

Euribate , à l'Autel conduisez la victime.



SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, ÆGINE,
GARDES.

CLITEMNESTRE.

AH ! vous n'irez pas seule , & je ne prétens pas...
Mais on se jette en foule au devant de mes pas.
Pérides , contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous , Madame , & que voulez-vous faire ?

CLITEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissans efforts ,
Et rentre au trouble affreux , dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

ÆGINE.

Ah ! Sçavez-vous le crime , & qui vous a trahie ,
Madame ? Sçavez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie a voit retiré dans son sein ?
Eriphile , en ces lieux par vous-même conduite ,
A seule à tous les Grecs revelé votre fuite.

CLITEMNESTRE.

O Monstre , que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre que dans nos bras les Enfers ont jetté.

TRAGÉDIE.

91

Quoi tu ne mourras point, Quoi pour punir son crime..
Mais où va ma douleur, chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs , & leurs mille Vaisseaux ,
Mer , tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lors que les chassant du Port qui les recèle ,
L'Aulide aura vomit leur flotte criminelle ,
Les-vents , les mêmes vents si long-tems accusés ,
Ne te couvriront pas de ses Vaisseaux brisés ;
Et toi Soleil , & toi qui , dans cette contrée
Reconnois l'héritier , & le vrai fils d'Arrée ,
Toi , qui n'osas du père éclairer le festin ,
Recule , ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais cependant , O ciel ! O mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux , par son père apprêtés ,
Calchas va de son sang ,. Barbares , arrêtez.
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entens gronder la foudre , & sens trembler la terre ,
Un Dieu vengeur , un Dieu fait retentir ces coups.



S C E N E V.

CLITEMNESTRE, ÆGINE,
ARCAS GARDES.

A R C A S.

N'EN doutez point, Madame. Un Dieu combat pour vous
 Achille en ce moment exauce vos prières.
 Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.
 Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu.
 Le fatal sacrifice est encor suspendu.
 On se menace, on court ; l'air gémi , le fer brille.
 Achille fait ranger autour de votre fille
 Tous ses amis , pour lui prêts à se dévouer.
 Le triste Agamemnon , qui n'ose l'avouer ,
 Pour détourner ses yeux des meurres qu'il présage,
 Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
 Venez, puis qu'il se tait, venez par vos discours
 De votre défenseur appuyer le secours.
 Lui-même de sa main de sang toute fumante
 Il veut entre vos bras remettre son amante
 Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
 Ne craignez rien.

C L I T E M N E S T R E.

Moi , craindre ! Ah ! courons , cher Arcas.

Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.

J'ai par tout. Mais Dieux ! Ne vois-je pas Ulysse ?

C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

SCÈNE DERNIERE.

ULYSSE, CLITEMNESTRE,

ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, Madame, elle vit, & les Dieux sont contents.

Rassurez-vous, le Ciel a voulu vous la rendre.

CLITEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui long-tems contre-elle & contre-vous,

Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux ;

Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,

Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes,

Et qui viens, puis qu'enfin le Ciel est apaisé,

Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLITEMNESTRE.

Ma Fille ! Ah, Prince ! O Ciel ! je demeure éperdue.

Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
 Saït d'honneur, de joye, & de ravissement.
 Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
 Déjà de tout le camp la Discorde maitresse
 Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
 Et donné du combat le funeste signal.
 De ce spectacle affreux votre Fille alarmée,
 Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'Armée.
 Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
 Epouvantoit l'armée, & partageoit les Dieux.
 Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage.
 Déjà couloit le sang, prémice du carnage.
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
 L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
 Terrible, & plein du Dieu, qui l'agitoit sans doute :
Vous, Achille, a-t-il dit, & vous Grecs, qu'on m'écoute :
Le Dieu, qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son Oracle, & m'instruit de son choix,
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolé y doit laisser sa vie.
Theée avec Hélène uni secrettement.
Fit succeder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit que sa mère a cédée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un sang ne auerir je monagai ses jours.

*Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit , m'entend , elle est devant vos yeux ;
Et c'est elle en un mot que demande les Dieux.*

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur , & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'Autel , & peut être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une course subite
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance , & son sort ;
Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort ,
L'Armée à haute voix se déclare contr'elle ,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.
Arrête , a-t-elle dit , & ne m'approche pas.
Le sang de ces Heros dont tu m'as fait descendre ,
Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.
Furieuse , elle vole , & sur l'Autel prochain
Prend le sacré couteau , le plonge dans son sein.
A peine son sang coule & fait rougir la terre ,
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre ,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens.
Et la mer leur répond par ses mugissemens ,
La rive au loin gémit blanchissante d'écume.
La flamme du bucher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs s'enrouve , & parmi nous

96 *IPHIGÉNIE, TRAGÉDIE.*

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le Soldat étonné dit que dans une nue
Jusques sur le bucher Diane est descendue !
Et croit que , s'élevant au travers de ses feux ,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empresse , tout part. La seule Iphigénie ,
Dans ce commun bonheur , pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille & lui , brûlant de vous revoir ,
Madame , & désormais tous deux d'intelligence ,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

C L I T E M N E S T R E.

Par quel prix , quel encens , ô Ciel ! puis-je jamais
Récupenser Achille , & payer tes bienfaits !

F I N.

Guimond de La Touche, Claude

IPHIGÉNIE

EN

T A U R I D E ,

T R A G É D I E .

Par M. GUYMOND DE LA TOUCHE.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le 4 Juin 1757.*

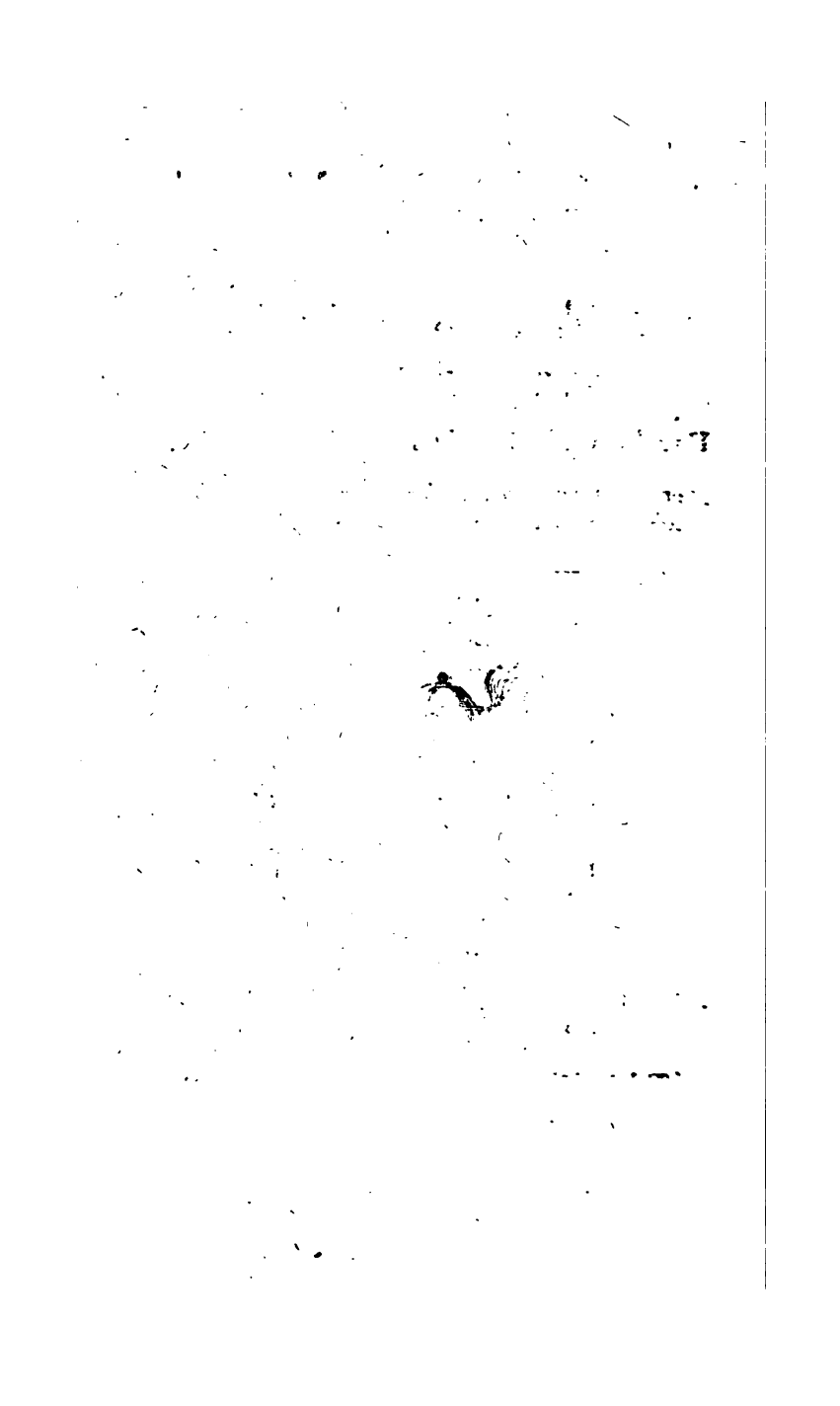
Le prix est de 30 sols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.



I P H I G É N I E

E N

T A U R I D E,

T R A G É D I E.

A 7

A C T E U R S.

THOAS, *Chef de la*

Tauride, M. Paulin.

ORESTE, *Roi d'Argos & de*

Mycène, frère d'Iphigénie, M. Le Kain.

PILADE, *Roi de la Pho-*

cide, ami d'Oreste, M. Bellecourt.

IPHIGÉNIE, *Grande*

Prêtresse de Diane, M^{lle} Clairon.

ISMENIE, *Prêtresse de*

Diane, attachée à Iphigénie, M^{lle} Brillant.

EUMENE, *autre Pré-*

treffe, M^{me} Prévile.

ARBAS, *Officier des Gar-*

des de Thoas.

UN ESCLAVE, *attaché*

à Ismenie.

PRETRESSES.

SOLDATS *d'Oreste & de Pilade.*

GARDES *de Thoas.*

La Scène est en Tauride, dans le Temple de Diane.



IPHIGENIE

EN

TAURIDE;

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGENIE *seule,*

Prosternée au pied de l'Autel.

GRAND Dieu, dont en tremblant j'implore
l'assistance,

Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance :

Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur.

De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur ?

A iij

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE *au fond du Théâtre.*

QUELS douloureux accens me remplissent d'alarmes ?

N'entens-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE *se levant.*

Est-ce toi ; dont les soins me deviennent si chers ,
Qui seule , à ma douleur , restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces Autels funèbres ,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres ,
Pâle & tremblante , hélas ! que venez-vous chercher ,
Vous , qui , le jour , osez à peine en approcher .
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouché Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur , qui veille en proie aux superstitions ,
Avide par devoir du sang des nations ,
Au pied de ces Autels , du trouble qui le tue
N'assiège point encor Diane & sa Statue ;
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés ,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés ! . . .

IPHIGENIE.

A la gloire des Grecs & du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée !
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Mé transporta loin d'eux sous ce Ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie,
O Déesse !

ISMENIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours ?
Craignez que sa bonté si mal récompensée
A la fin, de vos pleurs, ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant, qui peut les redoubler ?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler ?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas ! auriez-vous vu l'Etranger misérable
Au pied du Temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre ?

IPHIGENIE.

Pourquoi l'aurois-je vu ? N'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés ?
A quels pleurs éternels je semble être livrée !
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée ?
O destin ! N'ai-je dû naître que pour souffrir ?

A iv

Me verrai-je toujours , sans vivre ni mourir ;
 Dans ce Temple de sang , au meurtre assujéti ,
 Traîner avec effort ma chaîne appesantie ,
 Victime à chaque instant d'un devoir odieux ,
 L'horreur de la nature , & peut-être des Dieux ?

I S M E N I E.

Quoi ! Ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste ?
 Avez vous oublié cet espoir qui vous reste ?

I P H I G É N I E.

Vain espoir ! Son trépas ne m'est que trop prédit :
 Un songe encor présent à mon cœur interdit.....

I S M E N I E.

Pourquoi vous allarmer sur la foi d'un mensonge ?
 Fille du Roi des Rois , devez-vous craindre un songe ?

I P H I G É N I E.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
 Mais quel souvenir vient encor m'agiter ?
 Quand dans l'espoir flatteur d'un brillant Hyménée
 Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée ,
 De mes affreux destins fatal avant-coureur ,
 Un songe également vint me remplir d'horreur :
 J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture :
 Je le vis à l'Autel , outrageant la nature ;
 D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux ,
 Me présenter la mort , au lieu de mon époux !

ISMENIE.

Quel phantôme aujourd'hui , quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage ?
Osez me le tracer : soulagez votre cœur :
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGENIE.

Quel mélange inoui d'horreur & d'allegresse ?
Je revois les lieux si chers à ma tendresse ;
Au sein de la nature & de l'humanité ,
Je respirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais rempli de leur puissance
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance ,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'élève , & fait trembler le marbre sous mes pas :
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre :
La voûte du Palais à longs fillons s'entr'ouvre :
Je fuis ; & la lueur d'un pâle & noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.

En ce même moment , un nouveau bruit s'élève
De ce vaste débris , qu'avec peine il soulève ,
Sort un jeune inconnu , sanglant , pâle , meurtri :
Il m'appelle , en poussant un lamentable cri :
J'accours. Et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug , esclave involontaire !
Ornant son front de fleurs & du bandeau mortel ,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'Autel.

Ce jeune infortuné, grands Dieux ! c'étoit mon frère...
 Sorti du sein des morts, mon parricide Père
 Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
 Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

I S M E N I E.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

I P H I G E N I E.

N'es-tu plus, cher espoir ? En croirai-je ma crainte ?
 Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé ?

Pour un autre lion ton sang a-t-il coulé !

Hélas ! Tu soutenois mon timide courage !

J'attendois chaque jour qu'un favorable orage

Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,

Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,

Pour instruire par eux Argos & ta tendresse

Du cours de mes destins ignoré de la Grece ;

Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,

M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.

Inutiles projets ! Les Dieux dans leur vengeance

M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance !

I S M E N I E.

Croyez-en moins un songe & vos pressentimens :

Il n'est d'oracles sûrs que les événemens.

Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême

D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même !

D'ailleurs, souvent les Dieux qu'accusent nos dou-
 leurs,

Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs

Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère.
 Je peux encor pour vous nommer ici mon Père :
 Votre rang , vos vertus , mes pleurs & vos bienfaits
 Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets :
 Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse ,
 Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
 Hélas ! Que votre sort lui fait sentir le sien !
 Mais , Madame , parlez ; nos jours sont votre bien.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

EUMÈNE.

VOTRE Tiran , pressé , par ses sombres allarmes
 Vient , Madame , rouvrir la source de vos larmes.
 Inquiet , éperdu , croyant tout ce qu'il craint ,
 Redoutant l'Etranger qui ne doit qu'être plaint ,
 Il vient , en ses terreurs aussi cruel qu'extrême ,
 L'immoler par vos mains au Ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il ? Fatale extrémité !
 Et quel moment encor choisit sa cruauté !

A vj

ISMENIE.

Ah ! si, brisant le joug d'une triste contrainte,
 Vous essayez de vaincre & son zèle & sa crainte !
 Si, de l'humanité, vous réclamiez les droits,
 Et le courroux des Dieux, & le devoir des Rois !
 Si vous faisiez parler sa gloire & la nature ! . . .

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
 Que sa Religion, & la crédulité
 Remplissent d'épouvante & de férocité ?

Grand Dieu, si cependant votre gloire s'oppose
 A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle n'impose,
 Du sang des malheureux, si ces Autels baignés
 Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
 Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
 Et l'embraser des traits d'une divine flâme ;
 A ma timide voix prêtez ces fiers accens
 Qui subjuguent l'esprit, & captivent les sens :
 Que je puisse dompter l'illusion farouche
 D'un barbare, que tout effraye, & rien ne touche ;
 Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
 Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMENIE.

Votre Tiran paroît. Renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite & le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMENIE,
EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous, à qui l'avenir doit se manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
Je ne peux plus longtems, dans l'ombre du silence
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords :
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle :
Sur mon front innocent ma couronne chancelle :
Des Dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos, je m'entens menacer.
Diane par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue ;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours,
Je ne fais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous, qu'approche des Dieux votre saint minis-
tère,
Daignez, de ces objets, m'éclaircir le mystère ;
En apaisant le Ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre Etranger.

L'état où je l'ai vu , m'afflige & m'importune ;
 Tout m'est suspect en lui , jusqu'à son infortune.
 Ses regards furieux , vers le Ciel élancés ,
 Sur son front pâlisant ses cheveux hérissés ,
 Ses mouvemens affreux , ses cris mêlés d'alarmes
 Perdus dans un torrent de sanglots & de larmes ,
 Son visage altéré , sans forme & sans couleur ,
 L'oubli de sa raison qu'égare la douleur ,
 Son calme ténébreux après sa rage éteinte ,
 De l'horreur qui le suit , frappent mon ame atteinte.
 De ses gardes tremblans , si j'en crois les rapports ,
 Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports ,
 Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère ,
 Il semble articuler les noms d'ami , de mère.
 Un d'eux-même a cru voir des spectres l'entourer ,
 Armés de longs serpens , prêts à le déchirer.
 Quel peut être le nom de ce barbare impie ?
 Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie ?
 Condamné par les Dieux , & tout prêt d'expirer ,
 D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer ?
 D'où vient que tout me nuit , & sert à me confondre ?

I P H I G É N I E.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre ,
 Seigneur ? Les Dieux sont sourds à mes tristes accens.
 Diane avec horreur repousse mon encens.
Sous mes genoux tremblans l'Autel fuit & s'entr'ouvre ,
 La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre.

Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
 Je ne fais. Mais le sang dont cet Autel est teint,
 Ce sang de l'innocence aveuglement proscrire,
 Loin d'apaiser les Dieux, peut être les irriter.
 La vapeur de ce sang par devoir répandu
 A peut-être formé l'orage suspendu.
 Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilège :
 Je crains d'être à la fois barbare & sacrilège.
 S l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
 Du vôtre également pouvoit être entendu,
 Votre zèle, Seigneur, plus pur & moins austère,
 Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère,
 Et ces Autels de sang, effroi des malheureux,
 Seroient, contre le sort, un asyle pour eux,
 Même pour l'Etranger qui vous paroît à craindre,
 Et qui peut-être, hélas ! quel qu'il soit, n'est qu'à
 plaindre.
 Enfin je ne fais trop si c'est les offenser :
 Mais, pour l'honneur des Dieux, je n'oserois penser
 Qu'au gré des noirs transports d'une bîsarre haine,
 Faisant de leurs Autels une sanglante arène,
 Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
 Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
 A ces farouches traits peut-on les reconnoître ?
 Seroit-il, grands Dieux, qu'avilissant votre être,
 Vous nous ordonnassiez, capricieux Tirans,
 D'expi~~er~~ nos forfaits par des forfaits plus grands ;

Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes ?

T H O A S.

Eh quoi ! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le sceptre & la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des Etrangers
Qu'auront fait échouer le sort & les dangers ?
C'est donc, en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du Ciel l'on prétend me soustraire ?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande :
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! Les Peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre & de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans !

Et les Dieux en courroux , ces Dieux par qui nous
sommes ,

Ne pourront demander , pour victime , des hommes !

Le sang que nous faisons couler à notre gré ,

Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?

Mais vous , de leurs décrets l'instrument & l'organe ,

Quel Tribunal en vous les juges & les condamne ?

De quelle autorité , bornant ici leurs droits ,

Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des loix ?

Tremblez de vos discours. Qu'un prompt retour expie

Les murmures secrets de votre cœur impie ;

Malgré les mouvemens dont il est combattu ,

Adorer & frapper ; voilà votre vertu.

I P H I G E N I E .

Eh bien , Seigneur , eh bien , envoyez la victime ;

Puisse-je ne remplir qu'un devoir légitime !

T H O A S .

La victime de près va vous suivre à l'Autel.

Je retourne la voir dans mon trouble mortel ;

Qui que ce soit , frappez ; soyez inexorable ;

C'est être criminel que d'être misérable.

En un mot , c'est ma loi , c'est ma religion ;

Et votre seul devoir est la soumission.

S C È N E V.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

I P H I G É N I E.

IL faut donc la remplir cette loi rigoureuse ! . . .
 Allons , puisqu'il le faut.. Où vais-je , malheureuse ?
 Tout mon sang se soulève , & tout mon corps frémit :
 Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

I S M E N I E.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible ,
 En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible ,
 Que par le poids des ans courbé vers le tombeau ,
 Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
 Craignez son zèle affreux , & que dans la Tauride
 Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
 De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;
 C'est le crime du sort , & non de votre cœur.

I P H I G É N I E.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime ;
 Va , pour qui le commet , le crime est toujours crimé ,
 Et la nécessité , qui semble l'excuser ,
 Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

I S M E N I E.

Mais si le Ciel enfin , si le Ciel le commande !
 Si c'est un sang impur que son courroux demande ?

IPHIGENIE.

Eh ! De quel vain effroi prétens-tu me frapper ?
 La nature me parle , & ne peut me tromper ?
 C'est la première loi.... C'est la seule peut-être...
 C'est la seule , du moins , qui se fasse connoître ,
 Qui soit de tous les tems , qui soit de tous les lieux ;
 Et qui regle à la fois les hommes & les Dieux.

EUMENE.

Ah ! Madame , pensez....

IPHIGENIE.

Je sens que je m'égare.
 Mais que le Ciel enfin me parle & se déclare,
 Suit-il , dans ses décrets , les mœurs des nations ?
 Est-il Père ou Tiran selon leurs passions ?
 Mais non : Peuples cruels , il n'a point votre rage ;
 Auteur de la nature , il chérit son ouvrage ;
 Tout homme , à ses bienfaits , a droit également.
 Aucun , dans l'univers , n'est né pour son tourment.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE *dans le fond du Théâtre.*

AH ! Laissez-moi jouir du moment qui me reste ,
Et respectez mon sort.

SCÈNE II.

ORESTE *seul, s'avançant sur le bord du
Théâtre.*

AH, malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor , quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?

Cieux ! Quel enfer me suit ! Quels tourmens effroyables !

Laissez-moi respirer, spectres impitoyables !

C'est le crime des Dieux Je n'ai fait qu'obéir ,

Mais vous , qui me donnez le droit de vous haïr ,

Auteurs de mon forfait , auteurs de mon supplice ,

Dieux bizarres , parlez , quel est votre caprice ?

Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant :

Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :

De mon père égorgé par sa fureur jalouse ,

Vous marquez à mes coups la parricide Epouse :

Je recule , je crains . . . Cruels , vous menacez.

Je me sou mets , je frappe , . . . Et vous me punissez . . .

C'est peu. N'appercevant dans la nature entière

Qu'un gouffre épouvantable , & l'ombre de ma mère ,

N'en pouvant soutenir le phantôme odieux ,

Je cours vous implorer , impitoyables Dieux !

Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prof-
titue :

Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue ,

Et transporter ailleurs ses Autels prophanés ,

Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez :

Je pars ; & tu me suis , ami fidèle & rare !

Mais entrant dans le port , l'orage nous sépare.

Poussé sur les écueils , par la foudre embrasé ,

Mon vaisseau , loin du rien , vole en éclats brisé.

Englouti sous les flots , privé de la lumière ,

J'ignore qui me rend à ma fureur première.

Ils me traînent en foule & d'un commun transport
Devant leur Chef tremblant qui m'envoie à la mort..
Mais quels profonds sanglots !

O R E S T E.

Dans quel gouffre d'allarmes
Rep'ongez-vous mes sens, Dieux, témoins de mes
larmes !

Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher ? ...

Se tournant vers Pilade.

Ah ! falloit-il , quittant le Trône & la Phocide ,
T'associer sans honte au sort d'un parricide ?
Et ne devois-tu pas , à l'exemple des Dieux ,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

P I L A D E.

Pilade , ô Ciel ! Pilade abandonner Oreste ?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste !

O R E S T E *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi ?
J'ai donc assassiné ma mère & mon ami !
Ciel exterminateur , anéantis mon être ,
Anéantis le jour , le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vuide effrayant se forme sous mes pas ! ...
Graces au Ciel , je vois les gouffres du trépas....
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes..
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ? ...
C'est ma mère , grands Dieux ! ... Fuyons.... Mais la

voici...

Egiste

Egiste l'accompagne.... Et toi , Pilade aussi !
Comme eux , tu me poursuis , toi , mon Dieu
tutélaire !

Tu fers de mes Bourreaux l'implacable colère !
L'ami qui me restoit , devient mon assassin !
Il s'arme de serpens , il les jette en mon sein !
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, Ombre chère & terrible...
Vois mes remords , mes pleurs , mon désespoir
horrible....

Ah ! je succombe. ..

Il tombe dans les bras de Pilade.

PILADE.

O Ciel ! Et ne me vois-tu pas
Te soutenir , ami , te serrer dans mes bras ? ...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi !

PILADE.

Vois ton ami que ta fureur offense...
Barbare , voilà donc l'effet de ma présence !
Si tu n'étois encor plus digne de pitié ,
Quels reproches amers te feroit l'amitié !

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer ? Il perd tout ce qu'il aime.

PILADE.

Où s'égare ton cœur ? Ose lui commander ;
Illustre l'amitié , loin de la dégrader.

B.

Da'gnez répondre aux soins de mon ame attendrie.
 Quels sont vos Dieux, vos Loix ? Quelle est votre
 Patrie ?

Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux
 Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
 Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
 Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
 Parlez ; ne craignez point ici de vous trahir.
 Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PILADE.

Ah ! qui que vous foyez, au malheur qui nous presse,
 Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse ?
 S'il faut mourir, frappez. Votre pitié nous nuit.
 Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
 Sans exiger de nous un aveu déplorable.
 Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu !
 Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu ?

PILADE.

Plaiguez moins nos destins. La mort fait notre envie.
 L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur ?

PILADE.

Tout homme a ses rêves ; tout homme a sa douleur.

Le plus heureux mortel a connu les larmes ;
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes !

IPHIGÉNIE.

A Pilade.

A Oreste.

Mais qui donc êtes-vous ? Parlez , vous dont le front

PILADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront ?

IPHIGÉNIE , *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah ! daignez me répondre ;
Et ne m'outragez pas , jusques à me confondre
Avec un Peuple aveugle , à moi-même odieux ,
Dont un sort inoui me fait servir les Dieux ;
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu
naître....

Vous ne répondez rien. Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance ?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance ?
Mycène , Argos.... Où vont mes esprits prévenus ?
Ah ! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare Ciel qu'un désert m'eût vu naître ;
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître !

IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il, en naissant, mon tombeau?

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie.

Au milieu de la gloire & des trésors de Troie;

Quel est, dans son Palais, le sort d'Agamemnon?

Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O Ciel! Que dites-vous? Une main parricide...

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands Dieux! à la Parque homicide?

Et quelle main?

ORESTE.

Madame....

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

AN T A U R I D E.

O R E S T E.

Son Epouse adultère.

I P H I G E N I E.

Cléopâtre ?

O R E S T E.

L'amour trama ce noir mystère ;

Il l'arma d'un poignard.

I P H I G E N I E.

O crime ! Affreux transport !

De son assassinat quel est le fruit ?

O R E S T E.

La mort.

I P H I G E N I E.

Comment ?

O R E S T E, *troublé.*

Son fils...

P I L A D E, *bas à Oreste.*

Arrête. Ah ! qu'il me désespère !

I P H I G E N I E.

Eh bien, son fils ! Parlez.

O R E S T E.

Il a vengé son Père.

I P H I G E N I E.

Qu'entens-je ?

P I L A D E.

Au nom des Dieux, Madame, remplissez

Notre plus cher espoir qu'ici vous trahissez.

Quel soin...

I P H I G É N I E

I P H I G É N I E, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils ?

O R E S T E.

L'horreur du monde ;

I P H I G É N I E.

Grands Dieux !

O R E S T E.

Las de traîner sa misère profonde ;

Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

I P H I G É N I E, *à part.*

O déplorable sang ! Implacable Destin !

à Oreste.

Mycène n'a donc plus du grand vainqueur de Troye... ?

O R E S T E.

Que la plaintive Electre à sa douleur en proie.

I P H I G É N I E.

Prêtresses.... Conduisez ces deux Infortunés

Aux lieux où pour l'Autel ils doivent être ornés ;

à part.

Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.



SCÈNE V.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

IPHIGÉNIE

Oreste est mort !

ISMENIE.

Hélas ! Que vous êtes à plaindre !

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! C'en est fait , tout est fini pour moi....

ISMENIE.

Ah , Madame ! Quel est l'état où je vous vois ?

EUMENE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée !

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le Palais d'Atrée !

Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis !...

Poursuivez , Dieux cruels , contre mon sang unis ;

Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste

De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.

Horrible perspective , effroyable avenir

Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir !

Hé quoi ! Traîner sans cesse un joug fatal au monde !

Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde

B v

IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMENIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance
 Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
 Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute , & que ton amitié
 Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
 Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble ,
 Pourquoi les séparer ? Délivrons-les ensemble.
 Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux ;
 Mais l'autre également est homme , & malheureux.

ISMENIE.

Mon cœur vous prévenoit. Le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme...
 Des vengeances du Ciel si j'offensois les droits !
 Si j'étois malheureuse & coupable à la fois !...
 Vas , ne m'écoute plus , & cours trouver ton Père ;
 Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère
 Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger ;
 C'est redoubler mes maux que de les partager.

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Tout, cours trouver Thoas. Qu'une innocente
feinte

L'éloigne de ces lieux , & commande à sa crainte ;

Qu'elle force son zèle à différer la mort

De ces infortunés dignes d'un meilleur sort ;

Flatte l'illusion qui les lui peint coupables ;

Prête-leur des forfaits , dont ils sont incapables ;

Dis que Diane , avant de les sacrifier ,

Vient de nous ordonner de les purifier...

Je sens avec effroi , dans le rang où nous sommes ;

Combien il est affreux d'en imposer aux hommes ;

Mais le motif m'excuse en cette extrémité ;

Qui sert les malheureux , sert la Divinité.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

ENFIN nous voilà seuls, & libres de contrainte ;
Je peux & respirer, & te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort trop long-tems attendu
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse.
O mon ami, dis-moi, quelle est cette Prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sçait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit ?

ENTAURIDE.

39

Par quel charme inconnu la terreur qui me glace ,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit
place ?

Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait ?
Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait ?

PILADE.

En cet instant fatal que ton honneur reclame ;
Quel méprisable soin vient agiter ton âme ?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré ,
Tandis que sur l'Autel le glaive est préparé ?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère ?
Qu'aura versé sur nous sa pitié passagère ?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourmens ,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens ?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire ;
Meurs sans honte , du moins , s'il faut mourir sans
gloire.

Maître de tes transports , impose à tes Bourreaux ,
Et ne leur laisse voir , de toi , que le Héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la
honte ;
Il cède à sa rigueur ; le reste , il le surmonte.

SCÈNE II.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

JE vois vos fronts troublés. Mon douloureux
aspect,

O dignes Etrangers, vous seroit-il suspect ?

Ah ! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense ;
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...

Changeant mon ministère en un plus cher emploi ,

Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi ;

Je l'espère du moins. L'humanité plus forte ,

Après de longs combats sur mon devoir l'emporte ;

Je sens même les Dieux dans mon cœur s'opposer

Au mystère sanglant qu'il semble m'imposer ;

Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes ,

A votre aspect touchant , m'en faire un crime eux-
mêmes.

J'ose vous l'avouer , un soin cher & pressant

Se joint à la pitié que mon ame ressent.

Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce ;

J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;

Je veux fixer par vous leurs esprits incertains ,

Et leur communiquer mes étonnans desins.

SCÈNE III.

ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE ,
ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

MADAME...

*Appercevant les Etrangers , elle lui
fait signe de les faire retirer.*

IPHIGÉNIE ,

à Isménie.

Eloignez-vous. * Ciel ! Que viens-tu
m'apprendre ?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez pré-
tendre ,

Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.

Tous nos amis , tremblants pour vous comme pour
eux ,

Disent que c'est se rendre inutile victime ,

Et c'est peut-être , en vain , commettre un double
crime.

Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang ,

Dût-il l'aller chercher jusques dans votre flanc ;

* Oreste & Pilade se retirent au fond du Théâtre.

Qu'il faut , ainsi qu'aux Dieux qui peut-être l'exigent ,

Ceder une victime aux terreurs qui l'affligent ;
 Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
 A son zèle sanglant qu'il vous fait abuser ,
 Et que son cœur enfin , s'il voit un sacrifice ;
 Alors de vos discours verra moins l'artifice.
 D'un invincible effroi tous en un mot surpris ;
 Ne veulent seconder mon Père qu'à ce prix ;
 Aux prières , en vain son zèle a joint les larmes...
 Madame , il a fallu céder à leurs allarmes.

I P H I G É N I E.

Quelles extrémités !

I S M E N I E.

Ils vous ôtent le choix

La nécessité parle. Il faut suivre sa voix :

I P H I G É N I E.

Je suis , puis qu'il le faut , l'exemple de ton Père ;
 Je cède à son danger , aux Dieux , à ma misère.

I S M E N I E.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.



EN TAURIDE.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE , ORESTE , PILADE , *dans*
le fond du Théâtre.

IPHIGÉNIE *seule sur le devant.*

SORT *cruel ;*

Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! D'où vient que le Ciel
Ore presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains & bienfaisans , l'heureux pouvoir de l'être !
à Oreste & à Pilade. à part.

Approchez (Je frémis) Par mon trouble
apprenez

L'excès de vos malheurs , & me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance ,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence ;
J'ai cru que je pouvois , douce & cruelle erreur !
De vos destins communs diminuer l'horreur ;
Je vous en ai flattés , je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hazardés
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux ,
Et telle est la rigueur de mon sort & du vôtre ,
Qu'il faut que l'un , hélas ! meure pour sauver l'autre.

Vous partagez mon cœur , & vous le déchirez...
à Oreste.

Mais puisqu'il faut choisir... C'est vous qui partirez ;
Mes ordres sont donnés. Le danger , le tems presse ;
Je cours en profiter pour vous . pour ma tendresse ;
Et je reviens.

SCÈNE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE *éperdu.*

O U suis-je ! ... Es-je la laisse aller ! ...
Mais quelle voix pour moi , grands Dieux ! peut lui
parler ?

PILADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime !
De l'amitié , je meurs honorable victime.
O mon unique ami , souscris à mon bonheur ;
Souscris au choix des Dieux si cher à mon honneur ;
Laisse-moi mourir seul , & d'un ami fidele
Donner à l'univers l'exemple & la modele ;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un Roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste Loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux & ceux de la Prêtresse...

ORESTE.

O fureur ! ... M'aimes-tu ?

PILADE.

Quel étrange discours
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds,

PILADE.

Ton air affreux me glace !

Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place,

PILADE.

Moi ! Renoncer au choix

ORESTE.

Et c'est-là me chérir ?

Dis-moi qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie,

Ai je quitté pour toi le Trône & ma Patrie ?

L'horreur de tes forfaits, ta rage & tes remords

T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?

Parricide vengeur du meurtre de ton père ,

Ton bras dégoute-t-il du meurtre de ta mère ?

Vois-tu des traits de sang & des spectres dans l'air ,

Au jour que font éclorre & la foudre & l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée ?
 Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
 Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élançer ;
 Et de leurs longs replis te ceindre & te presser ? ...
 Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?
 Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?
 Tu m'aimes, & tu veux qu'en cet horrible état,
 Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
 Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
 Je recherche le jour que je souille & j'abhorre,
 Proscrit, désespéré, sans asyle, sans Dieux,
 Misérable par-tout, & par-tout odieux ?
 Tu m'aimes ! Et tu veux, à comble de l'outrage !
 Tu veux dans ton ardeur ou plutôt dans ta rage,
 Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
 Pour racheter mes maux & payer tes bienfaits !
 Tu veux que redoublant l'exès de mes allarmes,
 Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
 Déjà de la nature exécration bourreau,
 Au sein de l'amitié je plonge le couteau !
 Ah, barbare ! peux-tu jusques-là méconnaître
 L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître ?
 Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?
 Pour être criminel, me crois-tu sans vertu ?

PILADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime ?
 Quel noir transport te fait de mon trépas un crime ?

Pour racheter ta vie , as-tu vendu mon sang ?
Dois-tu , le glaive en main me déchirer le flanc ?
Ton cœur , ton foible cœur étonné du supplice ,
Du choix de la Prêtresse a-t-il été complice ?

ORESTE.

En suis-je moins , cruel , l'instrument de ta mort !
Qui t'a conduit ici ?

PILADE.

La rigueur de ton sort,

ORESTE.

Hé bien ! ...

PILADE.

Mais malgré toi , malgré ta résistance

Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort , qu'en vain ici tu veux me disputer ;
Ose plutôt par elle , ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des Dieux l'inexorable haine ;
Le sang de l'amitié sur l'Autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux ! T'es-tu joint à ma barbare mère ,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère ?
Pourquoi veux-tu des Dieux m'ôter le seul bienfait
Et me charger encor d'un indigne forfait ?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile ,
Et quel serois , dis-moi , quel seroit mon asyle ,

Si, de concert avec le Destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort & mon ami?

PILADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie;
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! Je me flattois qu'au choix des Dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'élèveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre, en furieux, mes pas;
Et me ravir, ingrat, le prix de mon trépas.
Ah Dieux! Mon cher Oreste, ah, par pitié, par
grace,

Daigne, pour ton ami, survivre à sa disgrâce!
Qu'au gré des Dieux contens du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il pour triompher de ton humeur altière,
Qu'avec Agamemnon & sa famille entière,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, & d'un torrent de pleurs...?

ORESTE.

Arrête. Jusques-là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces Autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers & si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés?
Barbare! ... Ah! je succombe à ce dernier outrage...
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...

Je

**Je ne me connois plus.... Mais loin de s'adoucir ,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir ?
Hé bien ! Je vais , sauvant un crime à la Prêtresse ;
Lui découvrir le mien , & l'horreur qui me presse ,
L'obliger , par devoir , à révoquer son choix.**

PILADE.

Ami , que vas-tu faire ? Ah ciel !

ORESTE.

Ce que je dois :

PILADE.

**Ah ! Quel délire affreux ! Quelle rage ennemie !
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie ?
De toi-même , grands Dieux ! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?**

ORESTE.

**C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.**

PILADE.

Moi , juste ciel !

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours ,

**Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours ,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les Dieux que mon aspect irrite,**

PILADE,

Peux-tu jurer ta honte ?

C

Et c'est toi qui la veux !

Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux.
 Je me déclare un Monstre abhorrant la lumière,
 Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
 Je dis qui m'a fait naître, & qui j'ai fait périr.
 Et si, de cet aveu, je ne dois pas mourir,
 Si la Prêtresse encor est pour moi combattue,
 J'accepte ses bienfaits.... Je m'immole à ta vûe ;
 Si cette main balance, ô Terre, entr'ouvre toi,
 Et vous, qui m'entendez, ô Cieux, écrasez-moi.

P I L A D E.

Je frémis ! qu'opposer à sa rage insensée ?

à part.

Inspirez-moi, grands Dieux ! ... Ah, sans doute
 qu'Alcée....

O R E S T E.

La Prêtresse paroît,

P I L A D E.

Je cède à ta fureur.

Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur,



S C È N E V I.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE,
EUMENE.

IPHIGÉNIE, *une Lettre à la main.*
à Oreste, à Pilade.

VOICI... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumene ;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remène.

O R E S T E.

à Iphigénie. Rctenant Pilade.

Ah ! Madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

I P H I G E N I E.

Cessez. Que faites-vous ?

O R E S T E.

Je vous épargne un crime ;
montrant Pilade.

Ah ! détournez sur lui l'effet de vos bontés ;
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

I P H I G E N I E.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre & propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

C ij

I P H I G É N I E

O R E S T E.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié.

Malheureux seulement par ma triste amitié !

I P H I G E N I E.

Eh quoi ! vous préférez une mort rigoureuse

Au soin de me servir , & de me rendre heureuse ?

O R E S T E.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.

De mes destins plutôt accusez la rigueur,

Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;

Souffrez , pour vos desseins , que je vous le conserve.

Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi ;

Et me laissez enfin mourir digne de moi.

I P H I G E N I E.

Quel généreux transport ! Et quel effort infigne ?

Allez. De mes bontés vous n'êtes que plus digne.

Vivez , & me servez. Je ne sçais quelle voix

Parle à mon cœur pour vous , & confirme mon choix.

O R E S T E.

Ah , Dieux ! ... Ne rendez point mon sort plus déplorable.

Laissez , sans s'avilir , mourir un misérable.

La mort est mon espoir : n'allez point le trahir ;

Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

I P H I G E N I E.

Mais vous , consentez-vous au transport qui l'anime :

N'allez-vous pas , non moins barbare & magnanime,

Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort.

P I L A D E , à part.

Hélas ! Que lui répondre ?

O R E S T E , éperdu.

bas à Pilade.

Madame.... Ah ! souviens-toi....

I P H I G E N I E.

Vous semblez vous confondre :

Parlez , expliquez-vous ?

P I L A D E.

Son cruel désespoir

M'a fait , de lui survivre , un rigoureux devoir.

I P H I G E N I E.

Comment ?

O R E S T E.

Ah ! n'allez point d'une lâche foiblesse

Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse !

C'en est un digne effort , s'il me laisse mourir ;

En osant vivre , il fait pour moi plus que périr....

Mais , Madame , cessez de vous nuire à vous-même.

Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.

Hélas ! pour vous servir , je suis trop malheureux....

Tournez vers mon ami ces regards généreux.

Ne me refusez pas ; ce cœur vous en conjure.

Vous feriez de tous trois & la perte & l'injure.

Suivez donc , j'y consens , votre noble fureur ,
Que mon ame tremblante admire avec horreur....
Mourez.

P I L A D E , *à part.*

Ciel ! Je frémis.

I P H I G É N I E , *à Pilade.*

Me serez-vous fidèle ?

Puis-je compter sur vous ?

P I L A D E.

Vous connoîtrez mon zèle....

Daignez , de cet ami , d'un seul jour différer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bucher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante....
Me le promettez-vous ?

I P H I G É N I E.

Comptez sur ma pitié.

P I L A D E.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.
Il faut que votre cœur par un serment s'engage :
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

I P H I G É N I E.

Puisque vous l'exigez , j'en atteste les Dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux !

Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.

à Oreste.

Etranger malheureux , encor moins qu'admirable ;

Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.

ORESTE , *embrassant Pilade.*

Adieu. Retiens , ami , tes sanglots superflus.

Ne vois point mon trépas , n'en vois que l'avantage ;

L'opprobre & les malheurs étoient tout mon partage.

Adieu. Conserve en toi , fidèle à l'amitié ,

De ton ami mourant la plus digne moitié.

Prends sois , à ton retour , d'une sœur qui m'est chère :

Daigne essuyer ses pleurs , & lui rendre son frère.

montrant Iphigénie.

Sois fidèle sur-tout au vertueux objet

A qui je dois ici de tes jours le bienfait.

Adieu.

PILADE.

Je meurs.

ORESTE , *s'arrachant des bras de Pilade.*

Allons.

PILADE.

Mon ami m'abandonne...

Arrête.

ORESTE , *se précipitant de nouveau dans ses*

bras.... puis s'en arrachant.

O mon ami.... Mais mon destin l'ordonne.

C iv

P I L A D E , *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

I P H I G É N I E , *toute éplorée.*

Il faut vous séparer.

P I L A D E .

Madame....

I P H I G É N I E , *à Pilade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer ?

*(Elle conduit Oreste jusqu'au fond du Théâtre.*P I L A D E , *à part sur le devant.*

Ami ! Va , je saurai te sauver ou te suivre ;

Eh ! Quand je le voudrois , pourrois-je te survivre ?

S C È N E V I I .

P I L A D E , I P H I G É N I E .

I P H I G É N I E .

H É L A S ! Que je vous plains ! Mais les momens
sont chers.

Partez , & me servez ainsi que je vous fers.

Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.

Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine ,

Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis ;

Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PILADE.

Qu'entens-je ? Et quel rapport vous unit l'un & l'autre ?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret, j'ai respecté le vôtre.

PILADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PILADE, IPHIGÉNIE, ISMENIE,
UN ESCLAVE.

ISMENIE.

LE navire est tout prêt :

Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.

A travers les rochers cet esclave s'engage

A conduire en secret l'Etranger au rivage.

Le tems presse.

IPHIGÉNIE à Pilade.

Venez. Puissiez-vous sans témoins

Quitter ces bords sanglans , & mériter mes soins !

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles allarmes !
Mes yeux , sans le vouloir , se remplissent de larmes....
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute ,
En proie à tous les maux que mon ame redoute ?
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'allarmer !
O Ciel ? Encoure-t-on ta haine rigoureuse ,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire , ai-je pu t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'ôser imiter !

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer ?

Que sert avant le tems de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va , j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime ;

J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime !

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport ,

Et d'Isménie , au moins , attendez le rapport.

Je l'apperçois.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

IPHIGÉNIE.

EH bien ! Que faut-il que j'espère ?

L'Esclave & l'Etranger ont-ils rejoint ton Père ?

ISMENIE.

Tous deux au lieu prescrit , n'ont point encore paru.

Mon Père impatient envain a parcouru

C vj

Tous les sombres détours que l'Esclave a dû prendre ;
 Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
 Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
 Le calme cependant règne dans le Palais ;
 Et vos desseins cachés dans la nuit du silence
 De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
 Mais que vois-je ?

S C È N E I I I.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE,
 L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

A P P R O C H E Z. Soyez moins effrayé.
 Qu'est devenu le Grec à vos soins confié ?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMENIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
 Remuant avec effort le long des précipices ,

Nous avançons déjà vers l'asyle écarté
 Où flotte le Vaisseau pour sa fuite apprêté.
 Je précédois ses pas , & lui frayois la route.
 Allarmé d'un bruit sourd , il m'arrête; il écoute;
 Et le moment d'après , il pense voir de loin
 S'avancer à pas lent quelque indiscret témoin.
 Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte;
 Et que j'aie éclaircir le danger qui l'agite;
 Je cède à la terreur dont je le vois frappé;
 Et moi-même tremblant , sous un roc escarpé ,
 Au fond d'une ancre où l'onde en mugissant se brise,
 Le faisant retirer de crainte de surprise,
 Je cours voir en effet si son œil abusé
 Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
 Reconnoissant bientôt l'illusion fatale ,
 Qu'avoit produit en nous une frayeur égale;
 Je revole vers lui. Mais , ô soins superflus!
 Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
 Les flots en s'y brisant , selon toute apparence,
 L'ont englouti , Madame , avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

à l'Esclave. à Isménie.

O sort! Allez. Et toi , de ces bords ennemis
 Fais éloigner ton Père , ainsi que ses amis ,
 Conserve à ta tendresse une tête si chère;
 Qu'il rentre en son asyle , & moi dans ma misère.

SCÈNE I V.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'EN est donc fait ! Il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours !
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose ,
Le Ciel impitoyable à mon retour s'oppose....
Argos a disparu pour moi de l'univers ;
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !
Ah ! Puisque sans espoir , en esclave asservie ,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie ,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre Etranger ;
Sur mes tristes destins osons l'interroger ;
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh ! Quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien ?
Voulez-vous renoncer au devoir de Prêtresse ?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer ,
Ceder à ses transports , au lieu d'en triompher ?

IPHIGENIE.

Les Dieux , en reprenant leur première victime ,
Ne m'apprennent que trop mon devoir & mon crime.

EUMENE.

Ne voyez donc ce Grec , Madame , qu'à l'Autel ,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGENIE.

Quel qu'en soit le péril , je ne peux m'en défendre ;
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre ,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit allarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;
Je promets tout mon sang aux mânes de mon frère ;
Sous le couteau fatal tu le verras couler ,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler !

S C È N E V.

IPHIGENIE *seule.*

DAIGNEZ me rendre , au moins , mon devoir
légitime ,
Et me laisser frapper , sans remords , ma victime ,
Grands Dieux , que ma douleur implore en frémissant ;
Vous , qui m'épouvantez , en vous obéissant !
Et toi , Jeune Héros , ombre plaintive & tendre ,

Reste du grand Pélops dont j'osois tout attendre ;
 Frère d'autant plus cher encore à ma douleur ,
 Que tu n'eus point de part à mon premier malheur ;
 Qu'au contraire , rempli d'innocentes allarmes ,
 Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes ,
 Pour suprêmes devoirs , de mon amour tremblant
 Reçois , avec mes pleurs , cet hommage sanglant :
 Reçois.... Mais quel présent mon amour va lui faire !
 Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?
 Hélas ! Il étoit né pour être leur soutien !
 Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

S C È N E V I.

ORESTE , IPHIGÉNIE , EUMENE.

O R E S T E *à part.*

O MORT, à tant d'horreur arrache enfin mon ame ;
à Iphigénie.

Pour vous suivre à l'Autel, m'appellez-vous, Madame ?
 Allons , avec transport je marche sur vos pas.
 Les Dieux ont scû me faire un bonheur du trépas.
 Allons. Quoi ! vous pleurez ?

I P H I G E N I E.

Respectez ma foiblesse-
 A mes yeux , s'il se peut , montrez moins de noblesse.

N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
 Qui veut , & qui ne peut , être votre ennemi.
 Cachez-vous tout entier à mon ame sensible ;
 Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
 Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
 Ne m'en présentez plus , par pitié , le spectacle.
 Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle...
 Mais , Madame , parlez. Qui peut vous arrêter ?
 Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
 Armez mon bras , du vôtre il va faire l'office ,
 Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGENIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !
 Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?
 Quel sein vous l'a transmis ? Quel rang vous a vu naître ?
 Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connaître....
 Laisant votre secret entre vous & les Dieux ,
 Seulement sur un point satisfaites mes vœux.

Que sçait-on , dans Argos , du sort d'Iphigénie ;
 Qui vit , contre ses jours , la Grece entière unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !
 Que me demandez-vous ? Ah , mortelle rigueur !

I P H I G E N I E.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse ?
 Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse ,
 Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
 Dans le complot des Grecs ardents à la frapper ,
 Vous n'avez pu parer l'Autel pour son supplice !

O R E S T E.

Mais quel soin.... !

I P H I G E N I E.

Répondez , n'étant point leur complice.

O R E S T E.

Que voulez-vous ? Je vais subir le même sort ,
 Par le même chemin descendre au même bord.
 Heureux , si je pouvois , victime obéissante ,
 Offrir aux Dieux , comme elle , une tête innocente !...

I P H I G E N I E.

Quoi donc ! Vous ignorez encore qu'elle vit ,
 Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit ,
 Et que la transportant sur un rivage horrible...

O R E S T E.

Qu'entends-je ? Iphigénie... ô Dieux ! est-il possible ?...
 Elle vit ? .. Achevez , je meurs moins malheureux...
 Dites... Le sçavez-vous ?.. Sur quels bords rigoureux
 Respire une victime & si chère & si tendre ?

I P H I G E N I E.

En ces lieux.

O R E S T E .

Juste Ciel ! Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort ?

I P H I G E N I E .

Hélas ! Plus à plaindre que vous ,
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux !

O R E S T E .

Ah Dieux ! Que ce discours me fait naître d'allar-
mes !

Et ne puis-je la voir , l'arroser de mes larmes ?
Si vous sçaviez.... Mais non.... Je lui ferois horreur....
Elle détesteroit mon crime & ma fureur....
Voyant d'un sang si cher , ma main fumante encore ,
Pourroit-elle m'aimer ? Moi-même je-m'abhorre....
Cieux ! Quels sont mes tourmens ! Puis-je les sup-
porter ?

Mais le plus grand de tous , c'est de les mériter !

I P H I G E N I E .

Quoi ? Vous êtes coupable , & mon cœur vous
excuse !

Vous méritez la mort , & ma main s'y refuse.
De vos affreux transports quand je devrois frémir ,
Mon cœur s'en attendrit , je ne sçais que gémir.
Et qu'êtes-vous ? Parlez , il y va de ma vie.]

O R E S T E .

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

IPHIGENIE.

C'étoit tout mon espoir. Elle sçait qu'il est mort.

ORESTE.

Non , Madame , il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGENIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Il vit , mais sans espoir pour elle !

IPHIGENIE.

Comment ?

ORESTE.

O destinée ! O rigueur éternelle !

Elle ignore qu'ici ...

IPHIGENIE.

Je vous vois fondre en larmes !

Ah ! Qui que vous soyez , ah ! Parlez , ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble & mes sanglots ne font que trop con-
naître...

IPHIGENIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître !

Sa jeunesse.... Ses traits.... Un secret sentiment....

Se peut-il.... Achevez Finissez. mon tourment.

ORESTE *éperdu.*

Eh bien ! A ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGENIE *tombant évanouie dans les bras
d'Eumene.*

Mon frère !

ORESTE.

Iphigénie ? ... Oui. Tout mon cœur m'atteste...
Avec transport,

Iphigénie...

IPHIGENIE *revenant à elle.*

Oreste ... Ah ! tous mes sens charmés...
Mon frère ! O nom si cher !

ORESTE.

Ma sœur ! Quoi ! vous m'aimez ? ...
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...

Ma chère Iphigénie...

IPHIGENIE.

O moment plein de charmes !...
Mon frère est dans mes bras... Et j'allois l'égorger !...
Elle retombe dans les bras d'Eumene.

ORESTE.

Cessez. Dans quels ennuis m'allez-vous replonger ?

IPHIGENIE.

Eh ! Qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le Ciel , l'injuste Ciel , qui m'a fait parricide ;

Et qui , m'en punissant , déchaîne fur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas.
Et , pour m'en délivrer , le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'Image de Diane !

I P H I G É N I E.

Ce Ciel impénétrable , & qui me fait trembler ,
Veut-il finir nos maux , ou les veut-il combler ?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe ?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !
O superstition , quelles sont tes fureurs !...

à Oreste.

J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas , Eumene.
Dieux , si c'étoit Thoas ! Si sa rage inhumaine... !
Allez.

O R E S T E.

Moi , vous quitter ! Que j'expire en vos bras ,
C'est mon espoir.

I P H I G É N I E.

Cruel , voulez-vous mon trépas ?



SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

FUYEZ Thoas , fuyez sa rage-forcée ;
 Il sçait de l'Etranger la fuite infortunée.
 L'Esclave est expirant. Il cherche dans son sein
 A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
 Sans être encor suspects à sa barbare rage ,
 Mon Père & ses amis ont prévenu l'orage ;
 Du Vaisseau pour le Grec vainement préparé ;
 Il ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGENIE.

La mort est à présent le seul Dieu que j'implore ;
 Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMENIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGENIE.

L'autre Etranger ;

Que j'allois , que j'ai dû de ma main égorger....

IPHIGÉNIE

ISMENIE.

Eh bien!

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMENIE.

O Ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble ;

Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMENIE.

Madame, il faut...

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

EUMENE.

ORESTE est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, Ciel vengeur, ta main appesantie
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!

Un

Un courroux éternel semble-t-il t'animer ?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer ?
Veux-tu donc me forcer d'affliger mon frère ? ...
Dans ses embrassemens terminons ma misère.
Courons...

ISMENIE.

Où vous égare un aveugle transport ?

EUMENE.

Ah ! Madame , arrêtez. Que cherchez-vous ?

IPHIGENIE.

La mort.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOAS, GARDES.

THOAS.

QUEL art , à me tromper employoit l'infidelle !
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !
O mystère fatal ! Pour m'en imposer mieux ,
Oser impunément faire parler les Dieux !
De son perfide cœur éludant l'artifice ,
Que n'ai-je , sous mes yeux , pressé le sacrifice !
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur !
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?
De ma Religion vengeant le privilège ,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège ,
Avec tous mes tourmens , le fer & le poison !
Faut-il , de tout mon sang , payer sa trahison ?

Mais qui suspend mon bras ! Frappons qui nous opprime.

Jusques sur les Autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est, avec effroi, rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre Etranger reste en votre pouvoir,
Celui, dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes....

Je l'ai repris des mains de la Prêtresse en larmes.
Mais quel trouble nouveau....

THOAS.

Tout me devient suspect
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect
O toi, fidele Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'Etranger aux Autels échappé
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le Traître obscur qui lui servoit de guide,
N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide?

D ij

A R B A S.

Je ne crois pas , Seigneur , qu'il vous ait imposé.
Mourant , sur quel espoir vous eut-il abusé ?
L'on auroit su , d'ailleurs , trouver votre victime ,
Parmi ces malheureux , connus par leur seul crime ,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes , dans les fers attendant leur supplice ,
Confirment le récit de leur lâche complice ;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

T H O A S.

Quel noir pressentiment m'agite & me confond ?

A R B A S.

Eh bien ! sur ce soupçon , peut-être légitime ,
Faites dans les rochers chercher votre victime ;
Nous faurons l'y trouver , & la rendre au trépas
Si l'abîme des flots ne la recele-pas.

T H O A S.

Va , cours. Délivre-moi du trouble qui me press.



SCÈNE III.

• THOAS, GARDES.

• THOAS, *à l'un des Gardes.*

ET vous, faites venir l'infidelle Prêtresse.

SCÈNE IV.

• THOAS, GARDES.

• THOAS.

C
ONTRE mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne.
La trahison me suit, & la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler !
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle,
Je m'entens appeler dans la nuit éternelle :
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces Autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayans miracles ?
Grands Dieux, démentez-vous la foi de vos oracles ?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur ;
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

S C È N E V.

THOAS , IPHIGÉNIE , GARDES.

T H O A S.

A P P R O C H E Z & tremblez. Que votre ame
éperdue

Sente déjà la peine à ses crimes trop dûe.

Mais répondez , perfide , à mon courroux trahi ,

Prêt à venger sur vous le Ciel désobéi.

Malheureuse ! Pourquoi cet Etranger funeste

Ravi , mais vainement , à la rigueur céleste ?

Quels étoient vos projets ? Quel mystère odieux

Vous faisoit , contre moi , trahir l'ordre des Dieux ?

I P H I G É N I E.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonné

Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée ,

Que sert de m'apaiser à me justifier ?

Mais à la vérité s'il faut sacrifier ,

Je n'eus d'autre dessein , quand je brisai la chaîne

De l'un de ces Captifs que poursuit votre haine ,

Que d'informer par lui mes parens affligés

Du secret de mes jours malgré moi prolongés ;

Et ce cœur innocent que noircir l'imposture ,

Ecouta seulement la voix de la nature.

T H O A S.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser ?
Et fut-il vrai , qui peut d'ailleurs vous excuser ?
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible ,
Si je n'immole aux Dieux de leurs Autels jaloux
Tout prophane Etranger pros crit par leur courroux.

I P H I G E N I E.

Ah ! Cet oracle obscur autant qu'épouvantable ,
Pour le malheur du monde , est-il si véritable ?
Ceux qui vous l'ont rendu , n'ont-ils pu vous flatter ?
Au gré de votre cœur n'ont ils pu le dicter ?
Les Ministres des Cieux sont-ils incorruptibles ?
D'erreurs ni d'intérêts ne sont-ils susceptibles ?
Hélas ! Pour approcher des Dieux & des Autels ,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels ?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus que votre ame redoute ;
Mais la raison du moins doit les interpréter ;
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

T H O A S.

Quel perfide détour , & quel affreux langage ?
A me l'oser tenir quel motif vous engage !
Pouvez-vous , au mépris des Dieux , de votre rang ,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand ?

Par une piété , peut-être criminelle ,
 Faut-il , Diane , encor te respecter en elle ?
 Et ne devrois-je pas , de crainte dépouillé ,
 Venger ici l'honneur de ton Temple souillé ?

I P H I G É N I E.

Eh bien , de vos fureurs comblez donc la mesure !
 Epargnez-moi des maux dont frémit la nature ,
 Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
 Au gré de vos soupçons & de votre terreur ,
 Frappez ce cœur , de crime & de crainte incapable ,
 Ce cœur que vous voulez , en vain , rendre coupable ;
 N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
 Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

T H O A S , *aux Gardes.*

Que l'on fasse à l'Autel venir l'autre victime.

à Iphigénie.

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime
 Va d'un œil scrupuleux , sur votre châtiment ,
 Interroger le Ciel & son ressentiment.

*L'intérieur du Temple s'ouvre. Oreste paroît & s'avance
 au milieu des Prêtresses vers l'Autel.*

I P H I G É N I E , *à part.*

Où suis-je ? Et quel spectacle ! O nature ! ô mon frère !
 O sacrifice affreux d'une tête si chère ?

SCÈNE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE,
ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES,
GARDES.

THOAS, à *Iphigénie*.

VENEZ remplir les soins de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'Autel le couteau révééré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au Ciel qui vous commande ;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, à *part*.

Moment terrible ! O Dieux , venez me secourir ?

haut.

Je succombe ... Seigneur... Je ne peux que mourir...

THOAS.

Quoi ! Vous osez encore ici contre vous-même ,
Trahir des Dieux présents l'ordre saint & suprême ?

ORESTE.

Que lui commandes-tu , Tiran , dont la terreur
Fait de ce Temple saint un Théâtre d'horreur ?

A la honte des Dieux , que ton erreur atroce
 Rabaisse au vil néant de ton être féroce ,
 Montre, peux-tu penser qu'ivres de sang humain ,
 On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main ?
 Cesse de faire enfin cès Dieux à ton image ,
 Et d'ériger le meurtre , & le crime en hommage.
 Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang ,
 Tigre , que ne viens-tu me déchirer le flanc ?

T H O A S.

Qu'entens-je ? Oses-tu bien, insensé, téméraire...
à Iphigénie.

Obéissez, frappez.

I P H I G É N I E.

Seigneur.... Il est mon frère.

O R E S T E.

Oui , je le suis. Devant le fils d'Agamemnon ,
 Lâche , baisse les yeux , & respecte ce nom.
 Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :
 Je voulois te ravir le jour & la statue.
 C'est à la voix du sang des malheureux humains
 Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains ,
 C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre ,
 Mon bras venoit venger & consoler la terre ,
 Et de l'atrocité d'un culte destructeur ,
 Laver dans tout ton sang & l'homme & son auteur.

IPHIGÉNIE, à Oreste.

Cessez....

O R E S T E.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.

Votre terreur pour moi m'est une ignominie.

Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;

C'est mériter son sort que d'en être abattu.

T H O A S.

A cet excès d'orgueil & d'audace effrénée

L'étonnement encor tient ma langue enchaînée....

Pour me braver ici, parle, quel es-tu ?

O R E S T E.

Roi.

Si je t'avois puni, j'en remplissois la Loi.

T H O A S, troublé.

à Iphigénie.

Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être.

Faites votre devoir, & me vengez d'un traître.

I P H I G É N I E.

O Cieux, vous l'entendez, & vous ne tonnez pas ?

Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas ?

Parricide jouet d'une aveugle imposture,

Tu m'oses commander d'outrager la nature ?

De mon frère, tu veux que je sois le Bourreau ;

Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau ?

Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes
 Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
 Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
 J'y consulte pour toi le Ciel épouvanté ?
 Ah ! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
 Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
 Es-tu mon Maître ? Es-tu le Dieu de ces Autels ?
 Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

T H O A S.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

I P H I G É N I E.

Frappe. Sois mon Bourreau. Mais le Ciel est mon
 Maître.

*Elle s'élance vers l'Autel, s'empare de la victime,
 puis s'adresse aux Prêtresses.*

Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
 N'obéissez qu'aux Dieux, n'écoutez que ma voix.
 Rentrez dans les devoirs de votre ministère.
 Défendez l'innocent, soulagez sa misère.

Leur montrant Oreste.

Veillez sur ce pur sang du maître des humains ;
 Ses jours sont par le Ciel confiés à vos mains.

Les Prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.

T H O A S.

Gardes.

ORESTE à Iphigénie.

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS aux Gardes interdés.

Quoi donc ! à son aspect vous reculez d'effroi !

Les Gardes font un mouvement.

IPHIGÉNIE s'avancant vers les Gardes.

Prophanes, arrêtez. Et respectez un Roi.

SCÈNE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE,
ISMENIE, EUMÈNE, PRÊTRESSES,
ARBAS, GARDES.

ARBAS éperdu.

AH ! paroissez, Seigneur. Une effroyable ef-
corte...

THOAS.

Quel bruit horrible, ô Ciel ! On enfonce la porte.
Courrons.... Mais immolons avant à mon courroux..

IPHIGÉNIE s'avancant.

Viens-tu braver les Dieux qui combattent pour nous ?

ORESTE,

*repoussant avec force derrière lui Iphigénie , & s'offrant
aux coups de Thoas.*

Ah ! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS le bras levé sur Oreste.

Sois le premier objet , traître , de ma furie....

S C È N E V I I I.

THNAS, ORESTE, I P H I G É N I E,
ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES,
ARBAS, GARDES, PILADE,
TROUPE DE GRECS.

P I L A D E.

*Il s'élance à la tête des Grecs sur la Scène , il arrête
d'une main Thoas , & le frappe de l'autre.*

ARRESTE , & meurs , Barbare , aux pieds de
ces Autels.

Aux Gardes & Prêtres.

Fuyez , Tirans sacrés des malheureux mortels.

Il se précipite dans les bras d'Oreste.

L'instant d'après encore tout transporté.

Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée ;
J'ai su tromper mon guide , & j'ai rejoint Alcée.

Guidé par l'amitié , fécondé par les Dieux ,
Je rentre avec les miens , triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE à *Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton Père.

SCÈNE DERNIÈRE.
ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE ,
TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O MOITIÉ de ma vie!

PILADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah , digne ami , revois Iphigénie.

PILADE.

Iphigénie , ô Ciel !

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.

Mais les momens sont chers. De ce temple de mort

Où la vertu gémit sous le glaive abattue

Allons avec respect enlever la statue.

Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement

Les Dieux bernoient le cours de votre affreux tour-
ment.

88 *IPHIGÉNIE EN TAURIDE.*

ORESTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit. Tout semble autour de moi re-
naître.

Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouis ! Je reconnois les Dieux.
La Loi de la nature est donc la Loi des Cieux.

PILADE.

Alcée impatient , avec le vent propice ,
Nous attend sur ces bords. Marchons , & sous l'aus-
pice
Du Ciel fécond pour nous en miracles divers ,
Allons en étonner la Grèce & l'Univers.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Duché de Vanay, Joseph François

JONATHAS,

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE;

DEDIÉE AU ROI;

*Par M. DUCHÉ, de l'Académie
Royale des Inscriptions:*

Représentée pour la première fois, par
les Comédiens François ordinaires du
Roi, le 15 Février 1714.

NOUVELLE ÉDITION.



AU ROI.



SIRE,

*L'approbation dont VOTRE
MAJESTÉ a bien voulu honorer
cette Tragédie , me fait prendre
la liberté de la lui offrir. Quel
Ouvrage méritoit plus de paroître.*

F ij

tre devant Elle , qu'un Poëme
 où la vertu éclate , & où la pa-
 role de Dieu même répare la foi-
 bleſſe de mes expreſſions & de
 mon génie ? Mais quel autre
 que VOTRE MAJESTÉ , eſt
 plus capable d'entendre ce divin
 langage ; Elle dont toutes les
 actions nous font connoître
 que la vérité éternelle parle in-
 ceſſamment à ſon cœur : Nous
 en reſſentons les effets , SIRE ;
 les graces dont le Ciel comble
 VOTRE MAJESTÉ , ſe ré-
 pandent ſur les Peuples qui lui
 ſont confiés. Quoi qu'Elle faſſe,

nous reconnoissons en Elle le Dieu qui nous protège & qui nous aime ; soit que par VOTRE MAJESTÉ il nous apprenne qu'il est le Dieu des batailles & des victoires ; soit qu'il se montre à nous comme le Dieu de justice & de paix , par-tout il se sert de Vous , pour faire éclater à nos yeux & sa grandeur & sa sagesse. Mais avec quelle attention & quels sentimens de piété & de joye ne regardons-nous point VOTRE MAJESTÉ, lors qu'aux pieds de l'Eternel Elle lui fait un

*hommage de tous les dons dont
il a la Couronne. C'est en cet
état , S I R E , que vraiment
grand aux yeux de Dieu , votre
grandeur doit faire l'admiration
de tous les hommes : c'est à ce
saint abaissement devant lui ,
& à ce zele infatigable de sa
loi , que nous devons le bon-
heur dont Vous nous faites
jouir , & que V O T R E M A-
J E S T É est redevable de la fé-
licité dont Elle-même est com-
blée ; & il semble que ce soit
d'Elle dont un Roi selon le
cœur de Dieu ait parlé , lors*

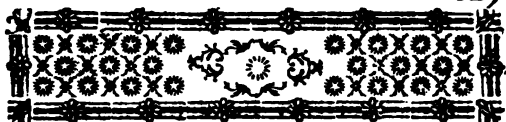
qu'il a dit : Que celui-là feroit heureux qui craindroit vraiment le Seigneur , & feroit sa joye de lui obéir ; que ses enfans seroient puissans sur la terre ; que sa postérité feroit bénie ; qu'il seroit comblé de richesses & de gloire , & que la mémoire de ses vertus n'auroit d'autres bornes que l'éternité. Nous voyons , S I R E , cette prédiction accomplie en VOTRE MAJESTÉ. Daignez souffrir que tous vos Peuples en fassent éclater leur joye : ce seroit peu que le respect

*Et le devoir les attachassent
seuls à Votre Personne Sacrée ;
souffrez qu'ils ajoutent à la
soumission profonde qu'ils ont
pour leur Roi , l'amour res-
pectueux qu'ils doivent à leur
Pere ; Et que j'ose me dire avec
ces sentimens qui seront à ja-
mais dans mon cœur ,*

S I R E ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

**Le très-humble , très-obéissant ,
& très-fidèle serviteur & sujet ,
D U C H É D E V A N C Y .**



P R É F A C E.


 J'AI tiré du quatorzième Chapitre du premier Livre des Rois le sujet de cette Tragédie : mais pour donner une parfaite intelligence de bien des choses qui y sont répandues, soit en récit, soit en action, il est nécessaire de reprendre l'Histoire de ce tems-là un peu plus haut.

Les Hébreux depuis la mort de Josué avoient été conduits par les Juges ; Samuel les gouvernoit avec une équité & une prudence dignes de la sainteté de sa vocation ; mais sa vieillesse ne lui permettant plus de porter un fardeau si pesant, il fit agréer au peuple que ses fils, Joël & Abia, jugeassent Israël en sa place.

La conduite des enfans ne répondit point à celle du pere : ils ne marcherent pas dans ses voyes, dit l'Ecriture ; l'avarice dicta leurs jugemens, & tous les Hébreux

opprimés de leurs vexations, ou irrités de leurs injustices, s'assemblerent, vinrent trouver Samuel & lui demanderent un Roi.

Dieu ordonna à Samuel de les contenter. Il lui dit qu'il lui enverroit un homme de la Tribu de Benjamin; il le lui dépeignit, & Saül fils de Cis fut celui qui vint, que Samuel sacra & sur qui le sort tomba en présence de toutes les Tribus assemblées. Il fut donc élu Roi. Les Insultes des Ammonites lui firent prendre les armes contr'eux; il les vainquit. Jonathas son fils défit peu de tems après les Philistins. La guerre s'alluma avec plus de violence entr'eux & les Israélites. Les premiers mirent sur pied une armée formidable. Ils avoient, dit le Texte sacré, six mille chevaux, trente mille chariots, & le nombre de leurs gens de pied égaloit les sablons de la mer.

Les Hébreux furent domptés, pour ainsi dire, par le seul appareil de leurs ennemis. Ils se cachèrent presque tous dans les montagnes, dans les antres &

les citernes ; quelques-uns traverserent le Jourdain & prirent la fuite. L'épouvante des Juifs passa jusqu'à leur Roi. Samuel lui avoit défendu d'offrir le Sacrifice avant qu'il l'eût été trouver à Galgala où étoit Israël. Les sept jours marqués par le Prophète expiroient ; la crainte saisit le cœur de ce Prince ; il voulut se hâter de consulter Dieu , & dans le tems qu'il achevoit d'offrir l'holocauste & les pacifiques , Samuel arriva. Il reprocha à Saül sa désobéissance & son peu de foi ; & après lui avoir annoncé qu'à cause de cette faute sa postérité ne regneroit point sur les enfans d'Israël , il l'abandonna & vint à Gabaa de Benjamin. Saül , Jonathas & les troupes des Hébreux , qui pouvoient être au nombre de six cents hommes , prirent la même route , & camperent près de Gabaa , à une très-petite distance de Machmas , qui étoit le lieu où l'armée des Philistins étoit assemblée.

L'Ecriture ne marque point combien de tems les deux armées furent en pré-

sence sans combattre : mais elle dit qu'un jour, (& c'est ici que commence mon action,) Jonathas & son Ecuyer entrèrent dans le camp des ennemis; qu'ils surprirent la garde; qu'ils l'égorgerent; que le désordre se mit dans les troupes des Philistins; qu'ils prirent tous la fuite en tumulte, & qu'il parut visiblement que leur terreur & leur déroute étoient l'effet de la vengeance de Dieu.

Saül étoit alors dans son camp. Des sentinelles lui rapportèrent le désordre des ennemis : il fit chercher Jonathas, & ne douta plus que leur fuite ne fût son ouvrage, quand on lui rapporta qu'on ne les trouvoit point. Il consulta Dieu qui lui ordonna de marcher contre eux. Il courut; les Israélites, qui s'étoient cachés dans les montagnes d'Ephraïm, se joignirent à lui; tout Israël se réunit, & Saül se trouva alors suivi de dix mille hommes. Ce fut en cette occasion que, par vanité, ou comme dit Joseph, par imprudence, & ne pouvant modérer sa joye, il se livra

tout entier au plaisir de la vengeance , & dévoua à la mort , avec serment , quiconque durant le cours de cette journée prendroit la moindre nourriture jusqu'à ce qu'il se fût vengé entièrement de ses ennemis. Tout le peuple entendit l'anathème & s'y soumit. On alla aux Philistins ; ils furent presque tous défaits. Cependant les Israélites arriverent dans une forêt , où lon trouva quantité de rayons de miel. Jonathas , qui ignoroit la malédiction prononcée par son pere , en porta quelque peu à sa bouche. Un des soldats l'en reprit , & l'instruisit du serment qu'avoit fait le Roi. Jonathas murmura contre son pere. *Son ordre , répondit-il , a tout troublé ; vous avez vu que j'ai repris de nouvelles forces , parce que j'ai goûté un peu de ce miel : quelles auroient été celles de toute l'armée , s'il lui eût été permis de se nourrir du butin qu'elle a fait sur ses ennemis ?* On continua de poursuivre les Philistins , & Saül voulant piller leur camp , consulta Dieu une seconde fois.

134 P R É F A C E.

Dieu ne répondit point ; on soupçonna que quelqu'un avoit péché dans Israël. On chercha le coupable, & le fort ayant été jetté pour le connoître, il tomba sur Jonathas. Ce malheureux Prince avoua sa désobéissance & son murmure. Saül, lié par son serment, prononça son arrêt ; mais le peuple protesta que celui qui avoit sauvé les Hébreux en ce jour ne périroit point, & le déroba ainsi à la mort.

Voilà l'histoire de ma Pièce ; j'en ai conservé les traits essentiels avec cette exactitude & ce respect que l'on doit aux Livres saints : j'ai seulement fait agir Samuel qui ne paroît pas avoir été présent à cette action ; & j'ai cru qu'il étoit plus noble de faire entrer ce Prophète sur la scène, qu'un simple Sacrificateur, dans la bouche duquel je n'aurois pu mettre les mêmes choses, & qui n'auroit pris qu'un foible intérêt dans les malheurs de Saül & de Jonathas, au lieu que Samuel regarde le premier comme son fils, & est, pour ainsi dire, médiateur entre Dieu & lui.

La même raison m'a fait supprimer l'Ecuyer de Jonathas, & mettre Abner en sa place. Je le mets ensuite à la tête des revoltés. Abner étoit cousin-germain de Saül; & à la réserve de l'action que l'Ecriture donne formellement à l'Ecuyer, il a fait, ou il a pu faire vraisemblablement les choses qu'il fait dans ma Pièce.

Une des difficultés qui m'a fait le plus de peine à surmonter, a été d'éclaircir le péché commis par Jonathas. Il ne paroît pas, selon la justice humaine, qu'il soit coupable; il ignore l'ordre de son pere; cette raison seule semble le disculper aux yeux des hommes, & le danger de mort dans lequel il se trouve, au lieu d'exciter la passion & la terreur qui sont l'effet de la Tragédie, semble ne devoir que révolter l'esprit, & que donner un caractère de cruauté à Saül & à Samuel, qui les rendroit odieux dans tout le cours de cet ouvrage. Il a donc fallu chercher la véritable cause des malheurs de Jonathas, & tâcher d'en trou-

ver une partie dans ses foiblesses ; car enfin quoiqu'il paroisse d'abord innocent , Dieu le déclare coupable , & fais tomber le sort sur lui. J'ai eu recours pour cela aux Interprètes : ils m'ont appris que l'infortune du fils pouvoit être une punition pour le pere , qui s'étoit rendu criminel en désobéissant au Prophète , & en faisant un vœu que Saint Chrysostome appelle une folie , & un artifice du démon ; mais la circonstance sur laquelle j'ai appuyé le plus , & qui rend Jonathas véritablement coupable , c'est son murmure contre l'ordre de Saül. Il s'en plaint avec aigreur , il l'accuse d'indiscrétion devant l'armée ; ce qui pouvoit produire des effets dangereux. Il choque le respect qu'il doit à Dieu , le Maître & le Protecteur des Rois , celui qu'il est obligé de rendre au Diadème , & celui que le Ciel & la Nature lui ordonnent d'avoir pour son pere.

Quelques personnes ont trouvé que Jonathas se devoit à la mort avec une espèce de férocité , & qu'un peu de foi-

bleſſe , lorsqu'il eſt prêt à mourir , auroit rendu ſon caractère plus naturel. Beaucoup d'exemples, tirés de l'Ecriture, pourroient juſtifier ma conduite en cette occaſion ; mais je ne répondrai rien , ſi non qu'en rendant mon Héros moins zélé & plus foible , j'aurois corrompu ſon vrai caractère ; que toutes les actions de ſa vie le repréſentent tel que je l'ai peint , & que lorsque ſon pere le condamna à la mort , voici la réponse que Joſeph lui fait faire : *Je ne vous prie point , Seigneur , de ſauver mes jours : j'accomplirai votre ſerment avec joie , & quoi qu'il m'arrive , je ne me croirai point malheureux , puisque le peuple de Dieu eſt triomphant.* Les Juifs , ajoute-t-il , furent tellement touchés de ces ſentimens généreux , qu'ils l'arracherent des mains de ſon pere , & prièrent Dieu de lui remettre ſa faute , qui , ſelon toutes les apparences , lui fut pardonnée , puisque l'Ecriture n'en fait aucune mention dans la ſuite.

Au reſte , j'eſpere que le Public trou-

vera qu'à peu de choses près j'ai tiré de
 mon sujet tout ce qui pouvoit y plaire.
 La Maison Royale de saint Louis, à la-
 quelle cet ouvrage est consacré, & dont
 la piété solide & éclairée est digne de son
 illustre Protectrice, & de son auguste
 Fondateur, n'admet point chez elle d'a-
 musemens profanes. Ainsi on ne trou-
 vera aucun amour dans cette Piece, & ce
 n'est pas une des plus petites satisfactions
 que j'aye eues, que celle d'avoir, à l'imi-
 tation des anciens, ému & attendri mes
 Auditeurs, sans m'être servi de cette
 passion. Je crois que l'on trouvera mes
 chœurs tels que les ordonne Aristote; ils
 sont une partie de mon action, & tout
 ce que l'on y chante ne s'en écarte en
 aucune maniere. Les applaudissemens au-
 gustes dont j'ai été honoré ne m'enflent
 point jusqu'à croire que ma Tragédie soit
 sans défauts. J'ose dire que je suis moins
 sensible aux louanges & aux critiques,
 que bien des hommes : je tâcherai tou-
 jours de profiter des unes & des autres ;
 je veux dire de m'enhardir, de me cor-

P R É F A C E. 139

riger, & de prendre, si je puis, de nouvelles forces. J'aime la vérité au-dessus de toutes choses, & je prendrai toujours son parti contre moi-même, quand elle sera dans la bouche de mes Censeurs.





A C T E U R S.

SAUL, Roi d'Israël.

JONATHAS, Fils de Saül.

ACHINOAM, Femme de Saül.

M É R O B,
M I C H O L, } Filles de Saül.

ABNER, Parent de Saül, & Chef
 de ses armées.

SAMUEL, Prophète.

PHANÈS, Officier de la Garde.

*La Scene est au Camp des Hébreux
 près de la Ville de Gabaa, dans
 la Tente de Saül.*



JONATHAS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, MÉROB, ABNER.

M É R O B , à *Jonathas*.



U E faites-vous , mon frere , &
qu'allez-vous tenter ?

Eh, quoi ! Mérob en pleurs ne
vous peut arrêter !

J O N A T H A S.

à *Abner*.

à *Mérob*.

Viens, Abner... bannissez de honteuses allarmes,
Ma sœur : il n'est pas tems de répandre des larmes :

Dans d'horribles périls Israël engagé,
 Et d'ennemis sans nombre en ce camp affrégé,
 Sans secours, sans appui, presque sans espérance,
 Du Dieu seul d'Abraham, attend sa délivrance.
 Que faisons-nous-ici ? quelle timidité
 Nous plonge en une indigne & lâche oisiveté ?
 Quoi donc ! attendons-nous qu'affamé de carnage
 Sur nous le Philistin assouvisse sa rage,
 Ou par d'indignes fers content de nous flétrir,
 Nous vienne même ôter la douceur de mourir ?
 Ah ! du nom d'Israël soutenons mieux la gloire ;
 L'Eternel est pour nous, courons à la victoire ;
 Et que toute la terre apprenne en frémissant,
 Que le Dieu de Jacob est le Dieu tout-puissant.

M É R O B.

J'applaudis au dessein dont la grandeur vous
 flatte ;

Mais est-il tems, Seigneur, que votre zèle éclate ;
 Quels soldats vous suivront dans le camp ennemi ?
 A l'aspect du péril, les Hébreux ont frémi ;
 Dans des antres profonds, ces lâches immobiles,
 Semblables aux rochers, qui leur servent d'asyles,
 A se soustraire au jour bornent tous leurs efforts,
 Et semblent se compter déjà parmi les Morts.
 Jonathas se perdant, sans sauver sa Patrie,
 Attaquera-t-il, seul une armée en furie,
 Que toutes nos Tributs ont craint de soutenir,
 Et qu'un Pays immense à peine à contenir ?
 Ah ! si l'ordre du Roi, pour nos Troupes craintives,

TRAGÉDIE. 143

Pour rallier enfin leurs Bandes fugitives ;
Si Dieu, que Samûel interroge pour nous ,
Vient qu'un combat sanglant signale son cour-
roux ;

Courez, volez alors, que rien ne vous arrête.
Mais n'allez pas sans fruit exposer votre tête.
Que d'horribles malheurs suivroient votre trépas !
Aux Hébreux alarmés conservez Jonathas ;
Seul, au milieu du camp d'un ennemi perfide ,
Qui vous arrachera de sa main homicide? ...

JONATHAS.

Quand de toute l'Egypte Israël assailli
Sur le bord de la mer surpris, enseveli ,
S'attendoit, abîmé dans sa douleur profonde ,
A devenir la proie, ou du fer, ou de l'onde,
Dieu l'abandonna-t-il, dans ce pressant danger ?
Il le sauva... Que dis-je ? il voulut le venger.
Au travers de l'abîme, il lui fit un passage :
L'Egyptien superbe y trouva le naufrage ,
Et des projets cruels qu'enfanta son orgueil,
La mort devint le fruit, & la mer le cercueil.
Vous oubliez, ma sœur, ces prodiges insignes ,
Quand votre lâche crainte, & vos larmes indignes,
S'efforcent de combattre un généreux dessein ,
Que Dieu, pour nous sauver, a versé dans mon
sein ;
Que cent Peuples ligués, pour nous faire la
guerre ,
S'assembtent contre nous des deux bouts de la
terre ;

144 JONATHAS,

Qu'indomptables par-tout, rien n'arrête leur cours,
Que tous les élémens leur prêtent du secours :
Seul , & me souvenant de ces faits mémorables ,
J'irai , j'attaquerai leurs Troupes formidables ,
Et servant de Ministre au céleste courroux ,
Au nom de l'Eternel , je les confondrai tous ;
Mais d'un moindre ennemi j'obtiendrai la victoire ,
Et le fidele Abner aura part à ma gloire.

A B N E R.

En quelqu'endroit , Seigneur , que vous vouliez
aller ,
Sans crainte, sur vos pas , on me verra voler.
Mais hâtons-nous ; le jour qui va bien-tôt pa-
roître ,
Ttrahiroit vos desseins , & nous feroit connoître.
Une troupe d'amis par mes soins amenés
Marcheront avec nous , si vous leur ordonnez.
Au camp des ennemis regne un profond silence :
Le sommeil en nos mains les livre sans défense..

JONATHAS.

Allons, Abner : le Ciel prendra soin de nos jours:
Je ne veux que mon zèle , & vous seul pour
secours.
Nous vaincrons : tout accroit ma juste impa-
tience.
J'en crois mille transports qui hâtent ma ven-
geance.
Aux portes de ce camp nos cruels ravisseurs ,
D'un

D'un insolent repos respirent les douceurs.
 Courons , faisons passer cette troupe infidelle
 De la nuit du sommeil à la nuit éternelle,
 Et que le jour naissant étale aux yeux de tous ,
 L'ennemi d'Israël abattu sous nos coups.
 Adieu , ma sœur.

M É R O B.

Hélas!

J O N A T H A S.

Votre crainte m'offense ;
 Ayez plus de courage & moins de défiance.
 Au Fort de Gabaa la Reine doit aller ;
 Vous l'y suivrez , ma sœur , gardez-vous de par-
 ler ;
 Vos soins de mon départ ont percé le mystère ,
 Ne le découvrez point , sur - tout au Roi mon
 pere ;
 Le succès doit avant justifier mes pas :
 Nous courons le venger.

M É R O B.

Vous courez au trépas . . .
 Il me fuit , il me laisse en proie à mes alarmes.
 O toi qui le conduis ! Ciel ! protège ses armes ;
 Et faisant triompher son courage & sa foi ,
 Couronne un zèle ardent qu'il a reçu de toi.

G

S C E N E I I.

SAUL, ACHINOAM, MÉROB,
MICHOL.

S A U L, *à la Reine*

T Andis que Samuel offre le sacrifice,
Prenons ce tems, Madame, à mon dessein propice;

La nuit d'un voile obscur couvre encor ces climats,

Au Fort de Gabaa précitez vos pas :

A de pareils projets la diligence importe ;

Ma Garde jusques-là vous servira d'escorte ;

Allez : puisse le Ciel, apaisant son courroux ,

Vous rappeler bientôt auprès de votre époux.

A C H I N O A M.

Moi, vous quitter, Seigneur ! quel nouveau
soin vous presse ?

Courez-vous au combat ? craignez-vous ma foiblesse ?

Ah ! Dieu vaincra pour vous tant de vains
ennemis.

Déjà le fier Ammon à vos pieds est soumis,
Des cruels Philistins notre perte est jurée ,

T R A G É D I E. 147

Je le fai ; mais du camp vous défendez l'entrée ;
Que pourront contre vous ces peuples conjurés ?
Quels murs & quels rempars pour moi plus as-
surés ?

D'une vaine terreur vous me croyez atteinte ;
Non , Seigneur , je vous vois , mon cœur n'a
point de crainte ;

Le bien que votre épouse implore à vos genoux,
Est que la seule mort me sépare de vous.

M É R O B.

J'ose joindre mes pleurs aux soupirs de la Reine.

M I C H O L.

Je suis jeune , Seigneur , & me connois à peine ;
Je crains , je l'avouerai , le bruit & les combats ;
Mais je craindrois bien plus en ne vous voyant
pas.

S A U L.

Mes filles , c'est assez , j'aime à voir votre zele ;
Vous , Madame , à mes loix montrez-vous moins
rébelle.

Abandonné , trahi , sans armes , sans soldats ,
Je n'ai presque avec moi qu'Abner & Jonathas.
Je crains du Ciel armé l'implacable vengeance ,
Contre ses saintes loix vous savez notre offense.
Samuël aux Hébreux défendit qu'en ce lieu
L'on présentât , sans lui , le sacrifice à Dieu :
Pendant fatigué d'une trop longue attente ,
Et déjà mes soldats prenant tous l'épouvante ,

G ij

J'ai cru devoir enfin m'empressez de l'offrir ;
 Mon fils impatient de vaincre ou de périr ,
 Et vers l'autel fatal conduisant la victime ,
 Hâtoit de nos guerriers l'offrande illégitime.
 Le Ciel nous a marqué l'excès de son courroux ;
 La victime a long-tems résisté sous les coups ;
 Aucun sang n'est sorti de ses veines ouvertes ;
 Le couteau s'est brisé , présage de nos pertes ,
 Et le feu , par trois fois , allumé vainement ,
 A refusé trois fois la vie & l'aliment.
 Interdits , étonnés , nous gardions le silence ,
 Quand à nos yeux surpris le Prophète s'avance ,
 Et plein du Tout-puissant contre nous en fureur ,
 De nos coupables soins nous reproche l'horreur.
 En vain , priant le Ciel d'oublier mon offense ,
 J'ai répandu depuis mon ame en sa présence ;
 Il semble à nos malheurs refuser son appui ,
 Et m'avoir pour jamais rejeté loin de lui :
 Cependant un transfuge a pris soin de m'apprendre ,
 Qu'aujourd'hui l'ennemi s'attend à nous surprendre ;
 Que par d'obscurs chemins , & sans bruit m'attaquant ,
 Il doit , avec le jour , paroître dans mon camp :
 Ne vous exposez point à ce péril funeste ,
 Sauvez - vous , sauvez - moi le seul bien qui me reste ,

Et ne nous couvrons point de l'opprobre éternel ,
 Qu'on ait chargé de fers la Reine d'Israël.

A C H I N O A M.

Ah ! Seigneur ! près de vous , nul danger ne m'étonne.

S A U L.

Non, Madame, partez; il le faut, je l'ordonne;
J'ai déjà trop long-tems partagé vos douleurs;
Cessez de me montrer ma foiblesse & vos pleurs.
Adieu, j'espère encor que le Ciel pitoyable
Voudra bien nous prêter une main secourable.
Au prix de tout mon sang je soutiendrai son
choix;

Il saura protéger le premier de vos Rois:
Cependant si la mort tranche ma destinée,
Prenez soin de ces fruits d'un heureux hyménée;
Ne les dispersez point chez le peuple étranger;
Donnez-leur des époux qui puissent nous venger.
Mes filles! honorez la Reine votre mere.
Du Dieu que nous servons redoutez la colere;
Il est l'unique Dieu que l'on doit adorer;
Craignez plus que la mort de vous en séparer;
Que ses loix dans vos cœurs soient à jamais em-
preintes.

Allez, & cachez-moi vos soupirs & vos plaintes:
Daigne le Ciel, sur vous prodiguant ses bienfaits,
Rendre leur cours durable au gré de mes sou-
haits:

Puissent vos jours sereins ignorer la tristesse,
Et vos félicités égaler ma tendresse!

M I C H O L.

Ah! mon pere!

M É R O B.

Ah! Seigneur!

S A U L.

Il suffit; laissez-moi.

G iij

Non , je ne puis fouscrire à cette dure loi ;
Je préfère la mort aux cruelles allarmes....

S A U L.

Le Prophète paroît ! cachez du moins vos larmes.

S C E N E III.

SAUL , ACHINOAM , MÉROB.
MICHOL , SAMUEL.

S A M U E L.

Ecoulez-moi , Saül & recevez les loix
Que le Dieu d'Israël vous dicte par ma voix.
Marchez aux ennemis ; calmez s'il est possible ,
Du Ciel qui vous poursuit la vengeance terrible ;
La victoire est pour nous , leurs projets seront
vains :

Courez ; le Dieu vivant les livre dans vos mains ;
Faites-en à sa gloire un sanglant sacrifice ;
Que sous le fer tranchant tout meure, tout pé-
rifle ,

Et qu'avant que la nuit obscurcisse les Cieux,
Le dernier Philistin disparoisse à ses yeux.

S A U L.

Où , je suivrai bientôt ses volontés sacrées ;

T R A G É D I E. 151

Rassemblons seulement mes troupes égarées ;
Six cent hommes à peine avec moi demeurés ,
De leurs vaines frayeurs ne sont pas rassurés.
Le reste est fugitif ; mais bientôt sous les armes
Nous verrons leur fureur démentir leurs alarmes :
Par cet ordre divin dissipons leur effroi ,
Et que tout Israël

S A M U E L.

Quand je vous ai fait Roi ,
Prince ! vous ai-je appris cette vaine prudence ,
Qui sur l'ordre du Ciel emporte la balance ?
N'est-ce donc pas assez que déjà contre vous ,
Un fatal sacrifice allume son courroux ?
Par votre peu de foi redoublant vos offenses ,
Voulez-vous couronner vos défobéissances ?
Celui de qui la voix enfanta l'univers ,
Qui peut anéantir & la terre & les mers ,
Vous ordonne par moi de courir à la gloire ,
Et votre cœur tremblant doute de la victoire ?
Il faut , pour relever votre espoir abattu ,
Rassembler des fuyards sans ame , sans vertu ;
Vous voulez , ralliant ces troupes alarmées ,
Les donner pour secours au grand Dieu des armées ?

Ah ! sans mettre sa gloire en de si viles mains ,
Ees Anges rempliront ses ordres souverains ;
Il remettra pour nous sa vengeance au tonnerre ;
Il armera les vents , il ouvrira la terre ;
Tel qu'au jour , où frappant cinq Rois audacieux ,

Il suspendit le cours des deux flambeaux des
Cieux ,

Et de l'Amorréen confondit la puissance :

Tel son bras foudroyant prendra notre défense ;

Mais non , il daigne encor suspendre son cour-
roux ;

L'épouvante & l'horreur vont marcher devant
vous.

Déjà.... Que vois-je ! O Ciel ! Dieu saint ! Dieu
formidable !

Qu'offrez-vous à mes yeux ! quelle main redou-
table ,

Terrassant pour jamais l'orgueil des Philistins ,
Fait de leur sang impur rougir les champs voisins !
Qui sont ces deux Héros dont l'audace guerrière
Les a teints du carnage & couverts de poussière :
La mort est dans leurs mains , tout tombe sous
leurs coups :

Tu triomphes , Jacob ; le Ciel s'arme pour nous..

Allez , courez Saül , la victoire est certaine ;

De l'ennemi troublé la résistance est vaine ;

Tout tremble ; je vois fuir ses soldats éperdus ;

Paraissez , montrez-vous , ils seront confondus..



SCÈNE IV.

SAUL, ACHINOAM, MÉROB,
MICHOL, SAMUEL,
PHANÉS.

PHANÉS, à Saul.

S Eigneur, je vous apporte une heureuse nouvelle ;

L'effroi regne par tout dans l'armée infidelle ;
Soutenez les exploits du vaillant Jonathas.

ACHINOAM.

O Ciel !

S. A. U. L.

Mon fils !

PHANÉS.

Abner accompagne ses pas :

Tantôt de leur départ pénétrant le mystère ,

J'appréhendois le fruit d'un dessein réméraire ;

Curieux , je les suis , & par un prompt succès

La nuit chez l'ennemi leur ouvre un libre accès.

Tout dormoit dans le camp, & la garde troublée,

Par leurs vaillantes mains est bientôt immolée :

Suivons , dit Jonathas , nos glorieux destins ;

Abner , vive Israël , meurent les Philistins.

G v.

Tout s'éveille, & chacun ne sachant que ré-
foudre,

Tous semblent à l'instant éveillés par la foudre ;
Tous demeurent glacés de surprise & d'horreur :
Enfin soit par l'effet d'une vaine terreur ,
Soit que la nuit trompant une foule alarmée ,
Ils pensent voir sur eux fondre toute une armée ;
Ou plutôt Dieu jettant aux cœurs de leurs sol-
dats

L'aveugle esprit d'erreur, les frayeurs du trépas,
Tout fuit, & le désordre augmentant leurs alar-
més,

Contr'eux leurs bras tremblans tournent leurs
propres armes.

Je m'offre à Jonathas, il me voit, & d'abord
Cours au Roi, m'a-t-il dit, apprends-lui notre
fort ;

Qu'il pardonne à mon âge une ardeur fortunée,
Dieu remet à son bras cette grande journée ;
L'ennemi de ses coups ne peut se garantir ;
Laisse-nous, hâte-toi, va, pars, cours l'avertir.

S A M U E L.

Osez-vous encor balancer à me croire ?

S A U L.

Allons tout réparer en courant à la gloire..

S A M U E L.

L'Arche suivra vos pas ; mais qu'aucune pitié
Ne pardonne aux objets de notre inimitié ;

Prince , Dieu veut par vous , terminant cette
guerre ,
Que leur nom soit par vous effacé de la terre :
Si l'un d'eux est soustrait au céleste courroux ,
Votre ame en répondra , leur sang sera sur vous ;
Courez anéantir leur criminelle audace.

S A U L.

Engageons mes soldats par la même menace :
Peut-être leur pitié trahiroit mes desseins :
Mais , puisqu'il faut que rien n'échappe de nos
mains ,
Je jure que quiconque avant la nuit obscure
Osera se donner la moindre nourriture ,
Que ces fiers ennemis , pour nous perdre assem-
blés ,
Au Dieu que nous vengeons , ne soient tous im-
molés ,
Dût sur mon propre sang retomber la tempête ,
La mort du Philistin tombera sur sa tête.
Allez , courez , Phanés , & que tout Israël
Apprenne par vos soins ce serment solennel.

S A M U E L.

Vous pouviez les soumettre à cette loi sévère :
Sans exposer leurs jours par un vœu téméraire :
Mais ce qu'on voue au Ciel ne se peut rétracter.

S A U L.

Je saurai le tenir quoiqu'il doive en coûter
G vj

156 **J O N A T H A S ,**

(*A la Reine.*)

Madame , il n'est plus tems de prendre des alarmes ;

Adieu , je cours venger notre honte & vos larmes.

A C H I N O A M.

Allez, Prince, & bientôt triomphant, glorieux,
Venez, vous & mon fils vous montrer à mes yeux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACHINOAM, MÉROB, MICHOL,
PHANÉS.

PHANÉS, *à la Reine.*

OUI, Madame, le Ciel remplira notre at-
tente ;
Notre armée a par-tout répandu l'épouvante :
Tantôt à nos soldats , le Roi quittant ces lieux ,
Fait prêter le serment qu'il a fait à vos yeux.
Nous allons & trouvons des troupes éperdues ,
Tremblantes de frayeur , de honte confondues :
La joye & le courage échauffent nos esprits ;
Jusqu'au mont d'Ephraïm l'air emporte nos cris ;
Les Hébreux, qui cachés sous ses épaisses roches,
Du Philistin altier avoient fui les approches ,
Sortent, viennent à nous, & nos communs efforts
Couvrent bientôt les champs de mourans & de
morts ;

158 J O N A T H A S ,

Nos ennemis en proie à de justes alarmes ,
Se sauvent en désordre , abandonnent leurs armes :
Comme l'on voit les flots l'un par l'autre chassés ,
Au bord qui les retient , se briser , repoussés ;
Ainsi les Philistins , que leurs frayeurs dispersent ,
Courent , hâtent leurs pas , se pressent , se ren-
versent ,

Et souvent la terreur qui les aveugle tous ,
Les présente abattus au-devant de nos coups .
Notre armée en fureur , à son serment fidelle ,
N'en veut laisser aucun échapper à son zèle ;
Et le Roi ne pouvant , avant la fin du jour ,
Se flatter de se voir près de vous de retour ,
M'ordonne de vous dire à quelle gloire extrême . . .

A C H I N O A M .

On vient , Phanés .

P H A N É S .

Que vois-je !



SCENE II.

ACHINOAM, SAUL, JONATHAS,
MÉROB, MICHOL, PHANÉS,

ACHINOAM, à Saül.

A H ! Seigneur, c'est vous-même !
Mon cœur n'a donc enfin plus rien à redouter ?
Ma joye & mes transports peuvent donc éclater ?
Par vous des Philistins le Ciel confond l'audace ;
Au trône du très-haut vous avez trouvé grace ;
Son suprême pouvoir en vos mains est remis ;
Vous triomphez, Seigneur ! & vous aussi , mon
fils !

O glorieuse épouse ! ô trop heureuse-mère !
Quel souhait désormais me reste-t-il à faire ?....
Mais quel ennui profond est marqué dans vos
yeux ?

Quel chagrin obscurcit votre front glorieux ?
Vous soupirez , Seigneur : ah ! rompez le silence-
Le Ciel a-t-il trahi notre juste espérance ?
Abusiez-vous , Phanés , mes crédules esprits ?
Et le Dieu de Jacob est-il sourd à mes cris ?

S A U L.

Non , Madame , Israël remporte la victoire ;

166 JONATHAS,

Le Ciel & Jonathas nous ont comblé de gloire ;
Phanés vous a parlé de la part de son Roi.

A C H I N O A M.

Quel malheur cause donc le trouble où je vous
voi ?

S. A. U. L.

Ecoutez, & jugez du trouble qui m'agite :
Le Philistin cherchoit son salut dans la fuite ;
Ses soldats sous nos coups expiroient terrassés ;
Et dans leur lâche sang nageoient leurs corps
glacés,

Quand j'apprends que plusieurs évitant leur dé-
faite,

Dans les bois d'Ajalon ont choisi leur retraite.
On me le dit, j'y cours ; l'armée y suit mes pas ;
Lorsque prêt d'y porter la flamme & le trépas,
Le Prophète en fureur s'oppose à mon passage :
Arrête ; crains, dit-il, d'avancer davantage ;
L'Eternel irrité s'est retiré de toi,
Et quelqu'un dans l'armée a transgressé sa loi :
Avant que de remplir son ordre & ta vengeance,
Cherche, & livre à la mort de traître qui l'of-
fense,

Ou Dieu, par ton trépas punissant tes refus,
Passera contre toi du côté des vaincus.

Retourne, ajoute-t-il, le Ciel à ma prière.
Nous apprendra quel crime allume sa colere.

Il dit, & par ces mots arrêtant Israël,
Fait retourner au camp l'arche de l'Eternel.

TRAGÉDIE.

161

Un bruit séditieux s'élève dans l'armée ;
Abner court appaiser leur colere allumée ,
Tandis que de regret & de crainte saisis ,
Nous regagnons ce camp de ma garde suivis.

ACHIN O A M.

A d'éternels ennuis ainsi livrés en proie ,
Toujours quelque frayeur corrompra notre joye :
Ciel ! quel nouvel oracle est donc prêt d'éclater ?
Mais à quelle terreur me laissai-je emporter ?
Si quelqu'un des soldats , trahissant votre gloire ,
Par un crime secret a souillé sa victoire ,
Devons-nous en répondre aux yeux du Tout-
puissant ?

Non, non , de ce forfait son peuple est innocent ;
Rien n'en obscurcira la splendeur immortelle.

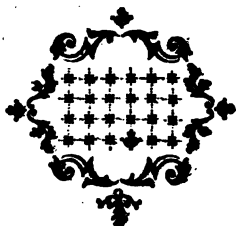
JONATHAS.

Rien ne l'obscurcira s'il demeure fidelle ;
Mais la gloire promise à notre nation ,
Ne se doit accorder qu'à sa soumission.
Méritons que pour nous , prodigue de miracles ,
Le Ciel daigne remplir nos vœux & ses oracles.
L'un de nous a péché ; cherchons le criminel ;
Qu'il tombe dès ce jour sous le couteau mortel :
La gloire , le devoir , le Ciel inexorable ,
Tout nous prescrit la loi d'immoler le coupable.
Mon cœur même est troublé par de secrets soup-
çons ,
Et nos justes frayeurs n'ont que trop de raisons..

Jadis du lâche Achan l'avarice assouvie,
Alloit perdre Israël s'il n'eût perdu la vie.
Périssé le coupable, & courons achever
D'abattre un ennemi qui peut se relever ;
Ne nous repaissons point de la gloire imparfaite
Qu'a répandu sur nous sa dernière défaite :
Ses plus braves soldats pour nous sont abattus ;
Mais il en reste à vaincre, oublions les vaincus.
Sous vos ordres, Seigneur, dans leur retraite
 obscuré,
Tous les Hébreux iront en purger la nature.

S A U L.

Voyons auparavant notre trouble éclairci ;
Samuel nous dira quel est . . . mais le voici.



SCÈNE III.

SAUL, ACHINOAM, MÉROB,
MICHOL, SAMUEL, PHANÉS,
JONATHAS.

S A U L, à *Samuel*.

LE Ciel s'explique-t-il ? que venez-vous
m'apprendre ?

S A M U E L.

L'Eternel a parlé , j'ai frémi de l'entendre ;
Je l'ai vu formidable & plein de son courroux ,
Me reprocher les pleurs que je versois pour vous ;
Vainement pour fléchir sa grandeur offensée ,
J'ai rappelé le cours de sa bonté passée :
Du choix qu'il fit de vous, contraint au repentir,
La foudre de ses mains alloir bientôt partir :
Je suis tombé saisi de douleur & d'alarmes ,
Et tremblant & baignant la terre de mes larmes,
J'ai prié le Très-haut de détourner sur moi
Les horribles malheurs qui menaçoient mon Roi.

Leve-toi, m'a-t-il dit, ta priere m'offense ;
 Tu prétends vainement détourner ma vengeance,
 Un crime tout nouveau fouille encor Israël.

S A U L.

Ah ! quel crime ? achevez, nommez le criminel ?
 J'atteste le Seigneur qu'un supplice terrible
 Satisfera bientôt son courroux inflexible ;
 Oui , je le jure encor à ce Dieu qui-m'entend ,
 Puisse, si cet arrêt se change ou se suspend ,
 Le Philistin vainqueur voir sa rage assouvie ,
 Et m'arracher un jour la couronne & la vie.

S A M U E L.

Le crime m'est connu , vous allez le savoir ;
 Mais j'ignore quel lâche a trahi son devoir ,
 Et bientôt dans ces lieux vos troupes rassemblées
 Vont sortir des frayeurs dont elles sont troublées.
 Pour connoître quel traître a mérité la mort ,
 Aux yeux de tous les Juifs je dois jeter le sort ,
 Et Dieu veut que vous-même ordonniez le sup-
 plice
 De celui dont le crime irrite sa justice.

S A U L.

H. mourra. Mais quel crime enfin a-t-on commis ?

S A M U E L.

Tantôt , prêt à marcher contre nos ennemis ,
 Vous avez fait serment qu'avant la nuit obscure ,
 Si quelqu'un se donnoit la moindre nourriture
 Que tous les Philistins ne fussent immolés ,
 Son trépas vengeroit vos sermens violés ;
 L'un de vous n'a pas craint cet ordre redoutable.

J O N A T H A S , à part.

Juste Ciel !

S A U L.

Ah ! courons & cherchons le coupable.

S A M U E L.

Il a plus fait éncor , son cœur s'est revolté ;
 Il a de vos décrets bravé l'autorité ;
 Au murmure , au mépris sa bouche s'est ouverte.

S A U L.

Ciel ! mais courons hâter ma vengeance &
 sa perte.

Toi , Phanés , sur celui qu'accusera le sort ,
 Exécute l'arrêt qui le livre à la mort ;
 Qu'aux honneurs de la tombe il ne puisse pré-
 tendre ,
 Et qu'on refuse même un asyle à sa cendre.

Allons.....

JONATHAS.

Sans assembler les troupes d'Israël ;

Je connois & vous vais livrer le criminel.

Oui , Phanés , que ta main dans son sang soit
trempée ;

Approche, & dans mon sein, vien, plonge ton
épée.

PHANÉS.

Seigneur !

JONATHAS.

Frappe, que rien ne retienne ton bras.

MICHOËL.

Ciel !

SAMUEL.

Qu'entends-je !

ACHINOAM.

Mon fils !

MÉROB.

Mon frere !

SAUL.

Jonathas !

JONATHAS.

Oui c'est moi malheureux, dont le crime funeste
Vient d'armer contre vous la vengeance céleste ;
J'ignorois le serment qui nous a tous liés ,

Et frappant les vaincus, tremblans, humiliés,
 J'ai senti ma main lasse & ma force abattue,
 Lorsqu'un rayon de miel s'est offert à ma vue :
 Déjà j'avois porté ce poison dans mon sein,
 Quand un soldat m'apprend votre ordre souve-
 rain :

Je l'avoue à vos pieds, ma bouche téméraire
 A murmuré, Seigneur, de cette loi sévère ;
 Vous m'en voyez saisi de honte & de regret ;
 Mon cœur s'étoit flatté qu'un murmure indiscret
 N'étoit contre le Ciel qu'une légère offense :
 Je connois mon erreur, prenez votre vengeance.
 Malheureux, qu'un forfait doive trancher mon
 sort !

Trop heureux si je puis m'en laver par la mort !

S A U L.

Qu'avez-vous fait, mon fils ? ;

S A M U E L.

Toi qui punis nos crimes ,

Grand Dieu ! que tes conseils sont de profonds
 abîmes !

Qu'ils ont d'obscurité pour nos foibles esprits !
 Quelquefois d'un forfait un second est le prix ;
 Souvent les traits vengeurs que lance ta colere,

Punissent dans le fils l'iniquité du pere ;
 Et ta main nous cachant tes redoutables coups ;
 Confond notre justice & remplit ton courroux.
 Tremblez , Saül , tremblez ; l'Eternel inflexible
 Appesantit sur vous sa main juste & terrible.
 D'un sacrifice offert contre son ordre exprès,
 Qui fait si vos malheurs ne sont pas les effets ?
 Sa fureur est déjà prête à se satisfaire,
 Et d'un doute coupable & d'un vœu téméraire.
 Déjà le coup fatal qu'il vous porte aujourd'hui ,
 Du trône où vous regnez va renverser l'appui.
 Craignez , craignez enfin que réprouvé vous-
 même ,

Il n'ôte à votre front le sacré diadème ;
 Qu'au milieu des horreurs d'un funeste revers ,
 Votre chute & nos maux n'étonnent l'univers ;
 Qu'ils n'apprennent par vous aux maîtres de la
 terre ,

Que leur rang ne les peut dérober au tonnerre ;
 Que forcés de subir ses décrets éternels ,
 Ils ne sont devant lui que de simples mortels ,
 Et qu'un Roi n'est jamais digne de la couronne
 Qu'autant qu'il fait regner le Dieu qui la lui
 donne.

S A U L .

Eh ! quels coups plus cruels sauroit-il me porter ?
 Au

TRAGÉDIE.

169

Au comble du malheur qu'a-t-on à redouter ?

Aux cœurs désespérés la menace est frivole :

J'aime un Fils, je le perds ; que dis-je ! je l'im-
mole.

Forcé d'exécuter mes sermens inhumains ,

Je plonge dans son sang mes parricides mains ;

La mort à mon supplice est-elle comparable ?

A C H I N O A M.

Un crime si léger n'est-il pas pardonnable ?

S A U L.

Rien ne peut le sauver ; mon serment l'a perdu.

A C H I N O A M.

Je frémis ; juste Ciel ! l'ai-je bien entendu ?

Quoi , le jour qu'Israël s'abandonne à la joye ,

Réduire au désespoir , à ma douleur en proie ,

Je verrai dont ce Fils si cher si glorieux ,

Ce Fils avec amour élevé sous mes yeux ,

D'une barbare main éprouver la furie ,

Et tomber dans son sang sans couleur & sans vie ?

Je verrai par le fer ses membres déchirés

Sur le bucher épars des flammes dévorés ?

SA MÉMOIRE EN HORREUR PAR MOI SEULE GARDÉE ,

Et son nom défendu dans toute la Judée ?

Tombe plutôt sur moi le céleste courroux :

H

Oui, mon fils, j'y consens, oui je mourrai pour
vous.

Qu'une si douce mort aura pour moi de charmes!
Ciel! daigne l'accorder à mes vœux, à mes lar-
mes;

Ne lui refuse pas ce généreux secours,
Et reçois tout mon sang pour le prix de ses jours.

M I C H O L.

Rompez, Seigneur, rompez le serment qui vous
lie.

M É R O B.

Ecoutez nos soupirs & ceux de la Patrie.

S A U L.

Hélas!

J O N A T H A S.

Ne formons point des desseins superflus.
Suivons du Tout-puissant les ordres absolus :
Son courroux redoutable, allumé par mon crime,
Veut que mon sang versé lui serve de victime :
Ma vie est en ses mains.

A C H I N O A M.

Quel est votre forfait?
Dieu punit-il un mal que l'erreur seule a fait?

Ah ? Reine ; où vous emporte une douleur funeste ?

Vous osez attaquer la justice céleste ?

Est-il donc un mortel assez audacieux

Pour condamner le Dieu de la terre & des Cieux ?

Apprenons , quel que soit l'effet de sa colere ,

A céder , à souffrir , à trembler & nous taire.

JONATHAS.

Oui , cédon's aux rigueurs d'une trop juste loi :

J'ai parlé sans respect des ordres de mon Roi ;

J'ai trahi son serment , nul espoir ne m'abuse ;

L'ignorance est au crime une frivole excuse ;

L'Eternel est terrible , immuable , jaloux ,

Sans plainte & sans murmure adorons son courroux.

Et puis-je soutenir le soleil qui m'éclaire ?

Le Dieu que je servois me voit dans sa colere ;

Il me hait , & je vis ! & ma juste douleur

N'a pas encor fini ma vie & mon malheur.

Je vis ! & retranché de son peuple fidele ,

Il ne voit plus en moi qu'un perfide , un rebelle ,

Exclus des biens promis à notre nation ,

Et l'objet qu'a pros crit sa malédiction.

H ij

S C E N E IV.

**SAUL, JONATHAS, ACHINOAM,
MICHOL, SAMUEL.**

S A U L.

Estes-vous satisfait , Dieu vegeur , & ma
peine

Est-elle assez cruelle au gré de votre haine ?

Quel cœur outré d'ennuis & d'horreur pénétré ,

Par des troubles pareils fut jamais déchiré ?

A violer mon vœu si j'ose me résoudre ,

Sur mon peuple & sur moi j'entends gronder la
foudre ;

Si je tiens ce qu'au Ciel mes sermens ont promis ,

Je plonge le poignard dans le sein de mon Fils ;

Que je suive mon zèle , ou cède à la nature ,

Je deviens malgré moi parricide ou parjure ...

Cependant mon devoir est toujours le plus fort ;

Jonathas a péché , je souscris à sa mort ;

Mais avant que du Ciel je serve la vengeance ,

Essayons s'il se peut d'émouvoir sa clémence :

S'il me force à tenir mon funeste ferment ,

Samuël ne verra céder aveuglément :
 J'en mourrai ; mais du moins qu'en cet état hor-
 rible ,
 Lui-même soit chargé d'un arrêt si terrible ,
 Et qu'on ne force pas un pere malheureux
 A prononcer d'un fils le trépas rigoureux.

S A M U E L.

Je gémis contre vous de cet arrêt sévère ;
 Mais enfin oubliez le tendre nom de pere ;
 Souvenez-vous du jour terrible & solennel
 Qu'Abraham sur son fils leva le fer cruel.
 Retraced-vous Jephthé dans un état semblable ,
 Dévorant en secret la douleur qui l'accable ,
 Et de quelque pitié qu'il se sente toucher ,
 Lui-même de sa fille ordonnant le bûcher.
 Armez-vous dans ce jour d'une égale constance.

S A U L.

Ah ! ne m'arrachez point un reste d'espérance ;
 Aux pieds de l'Eternel daignez guider nos pas.

S A M U E L.

Allons.

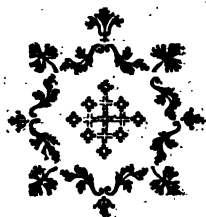
A C H I N O A M.

Venez, mon Fils, je ne vous quitte pas.

H i y

Le Ciel va nous sauver ou perdre l'un & l'autre;
J'entendrai mon arrêt en écoutant le vôtre,
Et si de votre vie on éteint le flambeau,
Nous descendrons tous deux dans le même tom-
beau.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, ABNER.

JONATHAS.

LAISSONS-les ; ma vertu n'est que trop
affoiblie ,

Devant leur désespoir ma constance-s'oublie.

Mon pere prosterné tâche à cacher ses pleurs ,

Et la Reine sans voix succombe à ses malheurs ,

Tandis que pour calmer ses mortelles allarmes

Mes sœurs en l'embrassant la baignent de leurs
larmes.

Le Ciel par son silence explique ses refus ,

Et pour moi Samuel fait des vœux superflus.

Quel changement , Abner ! tantôt comblé de
joie ,

Et v.

De voir nos ravisseurs devenus notre proie,
 Tout sembloit s'être uni pour remplir mes desirs ;
 Mon cœur rassasié nageoit dans les plaisirs ;
 J'osois l'abandonner à la fiévreuse idée ,
 Que Dieu sauvoit par moi les peuples de Judée ;
 Et quand je fais peut-être au faite des honneurs ,
 J'ai fait un crime, Abner, je l'expie & je meurs.

A B N E R.

Vous mourez ! vous, Seigneur ! vous de qui la
 victoire

A de ce jour terrible éternisé la gloire !
 Du premier de nos Rois l'appui, le digne Fils ,
 Vous, l'éternel effroi de tous nos ennemis ,
 Vous mourez, dites-vous ! & quelle main perfide
 Voudra porter sur vous sa fureur homicide ?
 Non, quel que soit l'arrêt qui vous livre à la mort,
 Vous vivrez, je répons ici de votre sort.
 Bientôt...

J O N A T H A S.

Arrête, Abner, jusqu'où va ton audace ?
 Quel mortel peut parer le coup qui me menace ?
 Celui qui me poursuit commande à l'univers ,
 Sous lui frémit le Ciel, & tremblent les Enfers ;
 La mort, toujours aveugle & toujours inflexible ,
 Est de ses volontés le ministre terrible ;

Elle commande, elle frappe, & tes projets sont vains ,
Quand l'Eternel me livre en ses barbares mains.

A B N E R.

Loin de vous y livrer , il inspire à l'armée
L'audace & la fureur dont elle est animée ;
Il répand dans nos cœurs le dessein glorieux
De vous soustraire aux coups d'un trépas odieux ,
De trahir de Saül la volonté suprême ,
Et de sauver vos jours , Seigneur , malgré vous-même.

J O N A T H A S.

O Ciel !

A B N E R.

Il n'est plus tems de rien dissimuler ,
Nos soldats ont appris qu'on veut vous immoler ;
Et tous ont protesté d'abandonner la vie ,
Plûtôt que de souscrire à cette barbarie ;
Si les Prêtres , le peuple osent leur résister ,
Le fer décidera qui le doit emporter.
Quoiqu'il en soit , Seigneur , prêts à tout entreprendre ,
Jusqu'au dernier soupir nous sçaurons vous défendre.

J O N A T H A S.

Ah cruel ! est-ce ainsi qu'il faut me secourir ?
Ah ! que prétendez-vous ? . . .

En vj

A B N E R.

Vous sauver , ou périr.
 Quoi donc ! quand votre bras surmontant mille
 obstacles ,

Par-tout où vous courez , enfante des miracles :
 Quand vos exploits rendant votre nom im-
 mortel ,

Viennent d'ensevelir la honte d'Israël :

Après avoir vers nous rappelé la victoire ,
 Pour fruit de vos travaux , pour prix de notre
 gloire ,

Un sacrilège acier vous ouvrira le flanc !
 Nos lauriers seront teints d'un si précieux sang !
 Non , dût sur moi le Ciel épuiser sa furie ,
 Mon zèle audacieux répond de votre vie ;
 Le Roi même , malgré son injuste rigueur ,
 Nous en applaudira dans le fonds de son cœur.
 Trop heureux , que sauvé de commettre un par-
 jure ,

On le force à céder aux loix de la nature..

JONATHAS.

Trop de zèle t'aaveuglé , Abner ! me connois-tu ?
 Parle ! me crois-tu donc assez peu de vertu ?
 Penses-tu , que la mort me cause tant d'alarmes ?

Et que pour moi la vie ait de si puissans charmes ,
 Qu'aux dépens de ma gloire, avare de mes jours ,
 Je veuille par un crime en prolonger le cours !
 Ah ! si , pour me sauver , vos troupes emportées ,
 S'obstinent aux projets qui les ont révoltées ,
 Ce bras vengeant le Ciel & soutenant son Roi ,
 Préviendra des desseins . . .

A B N E R.

Commencez donc par moi.

Allez , teint de mon sang , immoler des rebelles ,
 Qui ne le seroient pas s'ils étoient moins fideles ;
 Contre tous nos guerriers armez votre courroux ;
 Banissez leur tendresse & leur zele pour vous ;
 Partez , courez en faire un barbare carnage ;
 Immolez tant d'amis dont l'amour , le courage ,
 Dans les plus grands périls vous ont prouvé leur
 foi ;

Ils ont appris à voir le trépas sans effroi ;
 Ne craignez de leur part ni plainte, ni murmure ;
 Allez : mais n'écoutez ni pitié, ni nature . .
 S'il en échape un seul à votre cruauté ,
 Le répons de son zele & de sa fermeté ;
 Sans que crainte, respect , ni devoir le retienne ,
 Pour sauver votre vie , il donnera la sienne ;
 Et d'une noble ardeur n'écoutant que la voix ,

Il osera s'armer contre vos propres loix.

JONATHAS.

Grand Dieu, qui vois mon cœur & l'horreur que
l'accable,

Lances sur moi des Cieux ta foudre redoutable ;
Remets en ce moment ta vengeance à ton bras ,
Et préviens , par ma mort , de si noirs attentats.
Mais j'apperçois Mérob.

SCENE II.

JONATHAS, MÉROB, ABNER.

JONATHAS.

DOis-je aller au supplice ,
Ma sœur , n'est-il pas tems que mon trouble
finisse ?

MÉROB.

Ah ! mon frere , le Ciel est pour vous sans secours ,
Et vous seul , cher Abner , pouvez sauver ses
jours ;

Joignez-vous à l'armée , au peuple qui murmure ,
Tout l'abandonne , hélas ! la pitié , la nature :

TRAGÉDIE. 175

Il va périr , il meurt , si par un noble effort
Votre amour ne l'arrache à son malheureux sort :
L'Eternel implacable a gardé le silence ,
Et mon père est contraint à servir sa vengeance ;
Du trépas de son fils il a donné l'arrêt ,
Le bûcher est dressé , le fer est déjà prêt . . .

J O N A T H A S.

La victime à l'autel tarde trop à se rendre ,
Allons . . .

A B N E R.

Ah ! demeurez . . .

J O N A T H A S.

Qu'osez-vous entreprendre ?

C'en est trop , respectez le fils de votre Roi.
Je vous défens , Abner , de marcher après moi ;
L'amitié jusqu'ici , retenant ma colere ,
M'a fait souffrir de vous un discours téméraire :
Mais je n'écoute plus d'amis , ni d'alliés ,
Le Ciel parle , mon cœur les a tous oubliés :
Jusqu'au dernier moment méritez mon estime ,
Et ne me forcez point , en commettant un crime ,
A traiter les auteurs de vos hardis projets ,
Comme l'on doit traiter de rebelles sujets.
Il sort.

M É R O B , à part.

Ne l'abandonnez pas , sauvez-le de lui-même :

S C E N E I I I.

JONATHAS , MÉROB , ABNER.
PHANÉS.

P H A N É S.

Signeur , de tout l'Etat le péril est extrême.

J O N A T H A S.

Ah ! je connois , Abner , ton funeste secours ;
Parlez , Phanés.

P H A N É S.

Le camp allarmé pour vos jours ,
Sur les projets d'Abner fondeit quelque espé-
rance :

Mais nos soldats cédant à leur impatience ,
Les armes à la main , le courroux dans les yeux ,
Viennent comme un torrent de fondre dans ces
lieux ;

Par des cris menaçans irritant leur furie ,
Tous s'exhortent ensemble à vous sauver la vie :
Le zèle & la colere ici guident leurs pas ,
Et par-tout l'on entend , Grace pour Jonathan.

Déjà les plus hardis ont , d'un bras formidable ,
 Renversé du bûcher l'appareil redoutable ,
 Tandis qu'auprès du Roi , les autres à genoux ,
 Demandent en pleurant d'être immolés pour
 vous.

J'ignore de quel œil le Roi voit ce spectacle :
 Mais comment pourroit-il vouloir y mettre obstacle ?

Son sang parle pour vous , remplissez tous nos
 vœux :

Vivez . . .

J O N A T H A S.

Ciel ! que je trempe en ce complot affreux !
 Que l'on mêle mon nom à celui de ces traîtres ?

P H A N É S.

Vous résistez en vain , Seigneur , ils sont les
 maîtres ;

Ce qu'ils ont entrepris , ils sçauront l'achever ,
 Et jusques dans ces lieux ils vont vous enlever.

J O N A T H A S.

À cet horrible excès porter la violence ?

Ah ! courons prévenir une telle insolence ;

Le Ciel finit mon trouble & veut bien m'éclairer :

Livrons-nous aux projets qu'il daigne m'inspirer.

Remplissons des soldats l'ardeur impatiente,
Ils me verront : je vais surpasser leur attente.

à Phanés.

Vous, Abner, demeurez... toi ne me quitte pas.

M É R O B.

Quoiqu'il ordonne, allez, suivez partout ses pas.

A B N E R.

Reposez-vous sur moi du soin de le défendre.
Tant que j'aurai du sang que je pourrai répandre.
On prendra contre lui d'inutiles desseins,
La foudre le peut seule arracher de mes mains.

M É R O B.

Ce n'est dans nos malheurs qu'en vous seul que
j'espère,

Allez : le Roi paroît, évitez sa colère.



SCÈNE IV.

SAUL, ACHINOAM, MÉROB,
MICHOËL.

SAUL, à la Reine.

N On, quoiqu'à mon courroux vous puissiez opposer,
Leur insolent orgueil ne sauroit s'excuser ;
Quoi, couvrant leur fureur d'un zèle sacrilège,
Et bravant de mon rang le sacré privilège,
Ils oseront tenter de me faire à loi !
Des rebelles sujets insulteront leur Roi !
Ah ! bientôt...

ACHINOAM.

Eh ! de grace, avec plus d'indulgence
Daignez envisager leur désobéissance :
Ils s'efforcent, Seigneur, d'arracher au trépas
Leur amour, notre espoir, votre fils Jonathas ;
Ils veulent vous sauver aux horreurs éternelles
D'avoir dans votre sang trempé vos mains
cruelles.

S. A. U. L.

Non , non , vous ignorez jusqu'où vont leurs
projets ,

Et leur révolte impie a bien d'autres objets :
Toujours ce peuple ingrat , séditieux , volage ,
Eut la rebellion & l'audace en partage.
Contre leurs Souverains prompts à se soulever ,
En fût-il que les Juifs n'osèrent point braver ?
Lassés que Samuel eût le pouvoir suprême ,
Ces ingrats l'ont forcé de l'abdiquer lui-même ;
Je regne , & le pouvoir en mes mains confié ,
M'est par ces mêmes Juifs maintenant envié :
Ils prennent aujourd'hui l'occasion offerte ,
Moins pour sauver mon fils , que pour hâter ma
perte.

C'est pour eux un prétexte à s'armer contre moi ,
Ils l'auroient condamné , s'il eût été leur Roi ;
Mais mon juste courroux trompera leur attente ;
Nos Lévites rangés autour de cette tente ,
Par mes ordres secrets s'arment pour les punir ;
Leur Tribu toute entière avec eux va s'unir ,
Benjamin s'y joindra. Qu'à ce jour formidable
Ramène le grand jour , où Moïse implacable ,
Pour punir les Hébreux du veau d'or élevé ,
Ordonna qu'en leur sang leur crime fût lavé .

Que Levi me vengeant de ses freres perfides ,
 Ensanglante ses bras de nouveaux patricides !
 Qu'il soutienne sa gloire & mon autorité !
 Qu'il obéisse au Ciel justement irrité ,
 Et que semant ce camp de morts & de carnage ,
 Il tâche d'égalier la vengeance à l'outrage.

A C H I N O A M.

Eh bien ! Seigneur , suivez un dangereux cour-
 roux :

Mais quel succès funeste en recueillerez-vous ?
 Vous allez , ennyvré d'une aveugle vengeance ,
 De vos heureux sujets troubler l'intelligence ;
 De ce jour glorieux obscurcir tout l'éclat ,
 De vos meilleurs soldats épuiser votre Etat ,
 Donner à leur revolte un motif légitime ,
 Les armer contre vous , les enhardir au crime ,
 Ranimer les vaincus , par vos faits effrayés ,
 Et peut-être attirer les maux que vous fuyez :
 Mais , quand maître absolu de votre destinée ,
 Vous verriez la fortune à vos vœux enchaînée ,
 D'un projet qu'au hazard la colere a produit ,
 Voyez , Seigneur , voyez quel doit être le fruit.
 Votre fils ... à ce nom , votre cœur plus timide
 Voudra-t-il suivre encor la fureur qui le guide ?

A B N E R.

Tu t'abuses, Saül ; quoique ta fureur tente ,
 Un malheureux succès trompera ton attente ;
 Les mutins plus nombreux ne feront point d'omp-
 tē s.

Pour ce rebelle Chef qui les a revoltés ,
 Quand tu le connoîtras, tu seras magnanime :
 Son heureuse revolte est plus vertu que crime ;
 C'est en te trahissant qu'il te prouve sa foi.

S A U L.

Je lui pardonnerois ! & quel est-il donc ?

A B N E R.

Moi.

S A U L.

Abner !

A B N E R.

Moi, qu'à ton sang le sort, l'amitié lie ,
 Moi qui perdrais le jour pour prolonger ta vie ,
 Et qui de ta douleur pénétrant les secrets,
 Veux prendre contre toi tes propres intérêts.
 Je lis dans tes regards le courroux qui t'entraîne ;
 Mais suspends, pour m'entendre, une colere
 vaine ;
 Apprends ce qui m'anime, & connois mes desseins.
 Le sceptre après ta mort peut tomber dans mes
 mains ;

Jonathas

Jonathas y doit mettre un obstacle invincible ;
 Vois si l'ambition me trouve un cœur sensible ,
 Si l'amour de regner a sur moi du pouvoir ?
 Je veux sauver des jours qui m'en ôtent l'espoir ;
 Prends donc de ma revolte une plus noble idée ;
 Conçois de quelle erreur ton ame est possédée :
 Te conserver ton Fils est mon unique objet ;
 Tes soldats , comme moi , n'ont point d'autre
 projet ,

Et je viens de leur part t'en donner l'assurance.
 Un devoir si sacré nous tient-il lieu d'offense ?
 Mais daigne à mes discours un moment te prêter :
 Que fait ton zele aveugle ? où va-t-il t'emporter ?
 Tu leves sur ton Fils un bras impitoyable.
 Samüel , il est vrai , le déclare coupable ;
 Mais suffit-il pour nous qu'il prononce sa mort ?
 Samüel a-t-il droit de régler notre sort ?
 Par des signes affreux nous marquant sa colere ,
 Le Ciel a-t-il forcé notre ardeur à se taire ?
 Nos ennemis vainqueurs fondent-ils sur ces
 lieux ?

Entendons-nous gronder la foudre dans les
 Cieux ?

Voyons-nous sous nos pas les campagnes brûlan-
 tes ,

Trembler, s'ouvrir, vomir des flammes dévorantes ?

Ou des serpens de feu dans tout le camp épars ,
Offrent-ils à nos yeux la mort de toutes parts ?

Attendons , pour souscrire à ton ordre barbare,
Que contre Jonathas l'Eternel se déclare.

Mais quoi ! pour votre Fils faut-il vous attendrir ?
Sans trouble, sans pitié le verrez-vous périr ?...
Vous détournez les yeux, vous dévorez vos larmes !

Craignez-vous de vous rendre à de justes alarmes ?

Ah ! d'un courroux fatal , Prince , soyez vainqueur ;

Cédez au sang qui crie au fonds de votre cœur ;
Par ces genoux sacrés d'un Roi que je révere ,
Par les soupirs , les pleurs , les sanglots d'une mere ,

Dans votre propre sang n'allez point vous plonger ,

Laissez à l'Eternel le soin de se venger :

S'il faut sur l'un de nous voir tomber la tempête,
Frappez , je viens , Seigneur , vous apporter ma tête ;

Que du Fils de mon Roi ma mort sauve les jours;
Des malheurs que je crains rompez ainsi le cours,
Et ne contraignez point un peuple téméraire
A forcer votre cœur aux sentimens d'un pere.

S A U L.

Je forcerai ce peuple à suivre son devoir;
Pour toi, sur mes bontés ne fonde aucun espoir;
Non que trop occupé d'un si sanglant outrage
Je ne rende justice encor à ton courage,
Et que mon foible cœur, saisi d'émotion,
Ne semble applaudir même à ta rebellion;
Mais je dois ton trépas à ma gloire offensée,
Et quand, suivant ici ma tendresse insensée,
Je saurois un Fils qui méprise mes loix,
Me rendras-tu ce Fils tel qu'il fut autrefois?
Avec mille vertus le Ciel l'avoit fait n'aître;
Ta revolte en a fait un infidele, un traître,
Digne de mon courroux que tu lui fais braver.
Digne enfin de la mort dont tu le veut sauver,
Le perfide trahit & le Ciel & son pere!
Ah! que le Tout-puissant me juge en sa colere,
Si d'un Fils criminel payant les attentats,
Une honteuse mort n'en purge mes Etats!
Mais le voici.

JONATHAN.**ACHINOAM.****Grand Dieu ! qui pourra le défendre ?****A B N E R.****Ciel ! comment, & pourquoi vient-il ici se rendre ?**

SCÈNE VI.

SAUL, JONATHAS, ABNER,
ACHINOAM, MÉROB, MICHOL,
PHANÉS. Gardes.

S A U L.

Traître, prétends-tu donc vainement m'ir-
riter ?

Jusques dans cette tente oses-tu m'insulter,
Perfide ?

J O N A T H A S.

Jugez mieux de l'ardeur qui me guide ;
Non, je ne suis, Seigneur, ni traître ni perfide...

S A U L.

S'il est des noms plus durs, ils te font dus encor,
Êche, qui succombant à la peur de la mort,
Et flattant contre moi des troupes insensées...

J O N A T H A S.

N'en craignez rien, Seigneur, je les ai disper-
sées ;

J'ai pris le tems qu'Abner revenoit en ces lieux,

Pourquoi, leur ai-je dit, ce secours odieux ?
Les troupes des vaincus sont les seules victimes.

Qu'exige l'Eternel pour effacer mes crimes ;
Allez les rassembler. On court, on m'obéit ;
Leur zèle impétueux me sert & les trahit ;
Par un ordre trompeur j'écarte ce qui reste ,
Et cachant un projet glorieux & funeste ,
Je me rends en ces lieux par des chemins secrets ,
Et je viens me livrer à vos justes arrêts.

S A U L.

Grand Dieu ! quelle surprise à la mienne égale !
Qu'entends-je ! où m'emportoit ma colère fatale !
Je retrouve mon fils dans ces généreux traits ;
Mais en le retrouvant , je le perds pour jamais...
O Ciel ! tant de vertus ne calment point ta haine !

A C H I N O A M.

Ah ! mon Fils , quel malheur dans ce lieu vous
ramène ?

Muez plutôt , vivez.

J O N A T H A S.

Vos vœux sont superflus ,
Madame , oubliez-moi , votre Fils ne vit plus.

Vous, Seigneur, rassemblez ceux qui vous sont
fideles ;

Brévenez au plutôt le retour des rebelles ,
Et, si vous m'en croyez, pour les contenir mieux ,
Vous-même, en ce moment, montrez-vous à
leurs yeux :

Mais avant que, courant au soup qu'on me pré-
pare ,

Un éternel adieu pour jamais nous sépare ,
Mon pere, voudrez-vous accorder à mes vœux
La grace d'un ami si grand , si généreux ?
Sur tous les revoltés faites qu'elle s'étende ;
C'est tout ce qu'en mourant votre Fils vous de-
mande ;
En faveur qu'à vos pieds j'implore de mon Roi ,
La dernière bonté que vous aurez pour moi .

S. A. U. L.

Ah ! mon Fils ! vous voyez que ma tendresse est
vaine ;

Que malgré tous nos vœux , votre mort est cer-
taine :

Jugez de ma douleur par le trouble où je suis ;
Pour la dernière fois embrassez-moi , mon Fils .
Admirez avec transport quel est votre courage .

Mais mon cœur accablé n'en connoît plus l'usage ;
 Plus sensible que vous aux cruautés des Cieux ,
 Mes larmes malgré moi s'échappent de mes yeux.
 Ciel ! achève , & m'arrache une funeste vie.

A C H I N O A M.

Oui , j'ose défier toute sa barbarie ;
 Ce coup impitoyable a comblé mes malheurs ;
 J'ai tout perdu.

J O N A T H A S.

Calmez d'inutiles douleurs ;
 N'irritez point le Ciel par de nouveaux outrages ;
 De votre auguste hymen vous avez d'autres
 gages.

(*A Mérob & à Michol.*)

Veuille le Tout-puissant , mes sœurs , trop ri-
 goureux ,
 Vous dispenser des jours plus longs & plus heu-
 reux.

Pour vous , Abner , sans cesse animé d'un vrai
 zele ,

A nos loix , à l'Etat soyez toujours fidele ;
 Que le regne de Dieu par vous soit affermi ;
 Mon pere vous pardonne , & je meurs votre ami.

A B N E R.

Je refuse un pardon qui souilleroit ma gloire ,
Et l'avenir rendra justice à ma mémoire ;
Si pour sauver vos jours j'ai manqué de pouvoir ,
La faute en est au Ciel , j'ai rempli mon devoir :
J'ai tout fait , tout tenté pour vous sauver la vie ;
Vous périssez , le Ciel a trompé mon envie ;
Mais je ne verrai pas du moins ses cruautés ,
Et ce fer préviendra votre mort.

*Il veut se percer de son épée ;
Et Jonathas le retient.*

J O N A T H A S.

Arrêtez ;
Qu'on s'assûre de lui , qu'on lui prenne ses armes ;
Allons, c'est trop causer de troubles & de lar-
mes :
Gardez, vers le bucher venez guider mes pas.

M I C H O L , *se jettant au-devant de lui.*

Ah ! mon frere , arrêtez.

M É R O B.

Ne l'abandonnons pas.

Qui, mes filles, venez, montrez le même zèle ;
Courons, & le suivons dans la nuit éternelle.

*Elles veulent suivre Jonathas, qui
est arrêté par Samuel.*

SCENE DERNIERE.

SAUL, ACHINOAM, JONATHAS,
MÉROB, MICHOL, SAMUEL.
PHANÈS, Gardes.

SAMUEL, à Jonathas.

Demeurez, Prince ; & vous, rassurez vos
esprits ;

Reine ; ne donnez plus de pleurs à votre Fils.

ACHINOAM.

Ciel !

SAMUEL.

Celui qui des cœurs perce tous les nuages,
Qui produit à son gré le calme & les orages,
A vu de Jonathas les glorieux desseins ;
Ses foudres enflammés sont tombés de ses mains :

Cours, vole, m'a-t-il dit, annoncé à la Judée,
 Que d'un œil de bonté son Dieu l'a regardée ;
 Qu'il se laisse toucher aux cœurs vraiment
 soumis,

Et que de Jonathas le forfait est remis.

A cet ordre divin, surpris, saisi de joye,

Pour rendre grace au Ciel des biens qu'il nous
 renvoye,

D'immole une victime, & du plus haut des
 Cieux

Un feu sacré s'élance & la brûle à nos yeux :

Chacun loue en tremblant la clémence céleste :

Je pars, & viens calmer votre crainte funeste,

Rendre un fils glorieux à vos justes souhaits,

Et de la part de Dieu vous apporter la paix.

A C H I N O A M.

Ah ! mon fils, quel bonheur vous rend à ma ten-
 dresse !

S A M U E L.

Gardez pour d'autre tems ces marques d'alle-
 gresse,

C'est au Dieu d'Israël que ces momens sont dûs.

304 JONATHAS, TRAGÉDIE.

J O N A T H A S.

Vivons , consacrons-lui des jours qu'il m'a
rendus ;

Gravons tous dans nos cœurs ses bienfaits & sa
gloire.

S A U L.

Oui , qu'à jamais Jacob en garde la mémoire ,
Et que les Juifs en paix sous mes loix rassemblés ,
Célébrent les faveurs dont nous sommes comblés.

F I N.

JUDITH.

TRAGÉDIE.

Claude
Par Mr BOYER, de l'Académie
Françoise.



A PARIS,
Chez CHRISTOPHE DAVID,
sur le Quay des grands Augustins, attenant
la porte de fer de leur Eglise, à l'Image
Saint Christophe.

MDCCXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.



P R E F A C E.

C'EST une erreur qui a infecté beaucoup d'esprits, qu'il étoit presque impossible d'accommoder heureusement au Theatre les Sujets qui sont tirez de l'Ecriture Sainte, & de l'Histoire Chrétienne. Indigné contre une opinion si fausse & si pernicieuse, je crus d'abord qu'elle n'étoit fondée que sur la prévention qui n'examine rien, & dont la force imperieuse entraîne ordinairement la multitude ; mais après avoir creusé jusques dans la source de cette erreur, je vis qu'elle venoit de l'ignorance de l'art, de la foiblesse du genie, de la sterilité des inventions, & sur tout du peu de goût & de sensibilité qu'on a pour les choses de la Religion.

J'avouë qu'il est mal aisé d'assembler tout ce qui est nécessaire à la composition de cette sorte d'ouvrages, d'autant plus qu'il y a peu de modèles dans ce genre d'écrire ; & peu d'Auteurs qui soient d'humeur de les imiter. La plupart ne font que suivre & marcher après les autres ; privez du secours des bons exemples, ils n'osent hasarder un autre langage. C'est une route nouvelle presque inconnue à nos Anciens, & où ceux qui l'ont suivie

P R E F A C E.

aussi-bien que les plus habiles de nos Modernes se sont quelquefois égarés. Ce qui peut encore les rebuter davantage, c'est qu'étant accouruméz à forger des événemens qui n'ont ni suite ni vray semblance, à donner des grands noms historiques aux fictions fabuleuses, & à confondre ainsi la vérité & le mensonge, ils n'osent avec raison traiter des Sujets, qu'on ne peut altérer sans un espece de sacrilege. Ils ignorent le talent d'inventer, ou en font un mauvais usage. Ils ne savent pas qu'il consiste à parer la vérité, non à la défigurer; à l'enrichir, non à la des-honorer; & qu'enfin le secours des Episodes doit soutenir les Sujets, & non pas les étouffer. Mais ce qui leur paroît de plus rebutant & de plus épineux, c'est que pour donner à ces ouvrages les ornemens qu'ils demandent, il faut se remplir des grandes vérités de la Religion, & tirer de l'Ecriture Sainte ces riches-expressions que nous fournit la divine Poësie du Psalmiste & des Prophetes, & qui sont fort au dessus de tout ce que l'ingenieuse & sçavante Antiquité a de plus grand & de plus magnifique. Il faut sçavoir choisir & ménager les sentimens de piété qui sont amenez par la matiere, & il ne faut en charger ces Poëmes, que lorsqu'ils sont destinez pour des

P R E F A C E.

Communautez Religieuses , & des Assemblies particulieres. Le Theatre doit instruire & divertir le public, mais les instructions de pieté n'y doivent être ni frequentes ni affectées, il faut qu'elles soient regardées comme des sentimens qui sont attachez aux caracteres des Acteurs, & qui servent à l'action qui se passe sur la Scene.

Quand je propose des regles si severes & si sublimes, je n'ay pas la présomption de croire que je les ay entierement remplies dans la composition de Judith. Ce Poëme quelque succès qu'il ait eu n'est qu'un essay qui ne donne tout au plus qu'une foible idée de la perfection à laquelle des genies plus élevez que le mien pourroient à peine parvenir. La seule chose dont il m'est permis de m'applaudir, c'est d'avoir choisi un sujet dont la beauté a soutenu ma foiblesse. Je ne sçay par quel hazard il a échappé aux yeux de ceux qui m'ont précédé.

Toutes les Histoires peuvent-elles fournir rien de plus élevé & de plus propre pour la grande Tragedie que l'Histoire de Judith ? n'y voit-on pas le merveilleux & le paterique dans toute sa force ? On y voit une Veuve consacrée au Seigneur, dévouée à la cendre & au cilice, dans l'obscurité d'une vie humiliée & penitente, s'arracher subitement à la retraite, se met-

P R E F A C E.

tre à la tête d'Israël, commander les Anciens du Peuple, & entreprendre la défaite d'Holoferne, quelle gloire! quelle grandeur! quelle merveilleuse nouveauté! On y voit une Veuve si sage & si réservée quitter ses modestes habits, ajoûter à sa beauté naturelle tout ce que l'artifice & l'orgueil mondain peut inventer de pompeux & de charmant pour surprendre & pour séduire, aller au Camp des ennemis avec cet équipage, exposer sa vertu à la brutalité d'un vainqueur barbare, l'attendrir par le langage le plus engageant, & le plus flatteur. Où peut-on trouver une plus violente opposition d'intérêts & de devoirs, & un plus grand contraste de sentimens & de passions? Quel plus digne sujet peut occuper l'Auteur tragique; s'il veut conserver la vérité de l'Histoire sans blesser la sainteté de la matière?

Qu'il seroit à souhaiter que de pareilles sujets fussent quelques fois représentés sur la Scène Française pour édifier & divertir en même tems. La Comédie se doit faire honneur à elle-même en faisant honneur à la Religion. Les Comédiens ont-ils un moyen plus sûr & plus glorieux pour confondre ceux qui s'obstinent sans cesse à décrier leur profession? Quel attrait plus puissant pour reconcilier avec le Théâtre

P R E F A C E.

ceux qui en sont les ennemis déclarez.
Comme toute sorte de gloire appartient
au siècle de LOUIS LE GRAND, après
y avoir vû les duels & les blasphèmes abo-
lis, l'herésie exterminée, l'ordre & la dis-
cipline par tout rétablie, il faut qu'on y
voye la piété florissante au milieu des plai-
sirs, les Spectacles consacrez, le Théâtre
sanctifié. Quand je parle si avantageuse-
ment des matieres saintes, je ne prétends
pas exclure les sujets profanes, quand ils
sont traitez sagement, & purgez de tout
ce qui peut offenser la pudeur, & revolter
le Spectateur raisonnable.

Si j'étois d'humeur de grossir cette Pre-
face, je pourrois faire une dissertation de
l'unité de la Scene qu'on ne trouve point
dans ma Tragedie. J'avouërai qu'à l'exa-
miner dans toute la severité de la regle,
la critique est raisonnable; mais s'il fal-
loit s'en tenir à cette parfaite unité qu'on
me demande, on auroit à reprocher ce
défaut presque à tous les Ouvrages de
Théâtre. Si Monsieur de Corneille se fût
imposé cette regle, que seroit devenue cette
belle Scene que Rodrigue fait avec Chime-
ne quand il la va trouver chez elle? Que
s'il faut justifier mon Ouvrage en particu-
lier, il me suffit du moins pour établir
l'unité morale que ce commerce qui est

P R E F A C E ,

entre la Ville & le Camp pour l'exécution de ce qui se passe sur la Scene , se puisse faire vrai-semblablement dans moins de temps qu'il ne faut pour satisfaire à la regle de vingt-quatre heures ; & d'ailleurs cette unité de Scene se doit expliquer plus favorablement pour mon Ouvrage , puisque la proximité du Camp & de la Ville estoit absolument necessaire dans les Sieges du tems de Judith où l'on ne pouvoit battre les murailles de la Ville assiegée , qu'avec des machines.

Je ne diray rien de l'Episode de Misael , il a paru si naturel & a esté si heureux , que ce seroit me rendre indigne de l'approbation qu'il a eue , si je voulois la justifier. Je ne répondray point aux objections qu'on m'a faites par un jugement precipité , qui n'a pas examiné ce qui precede , & ce qui suit les endroits qu'on a condamnés. Je répondray encore moins à la critique qui est fondée sur le goût , & non pas sur la regle.

Mais je ne sçaurois me taire sur l'étrange critique qui s'est répandue contre les Pièces saintes. Ce bruit est devenu un scandale public , & semble nous faire entendre qu'il faudroit proscrire la pieté & la bannir du Theatre , comme si nous étions encore dans ce siècle barbare & ignorant , où

P R E F A C E.

les Spectacles publics représentoient nos plus sacrés Myſteres d'une manière qui rendoit ridicule ce qui devoit être le ſujet de l'attention la plus ſerieuſe & de la plus profonde veneration. Veut-on conſacrer le Theâtre aux matieres profanes , aux événemens les plus horribles , aux parricides , aux empoisonnemens , aux paſſions outrées , aux amours inceſtueuſes. J'avoue que les ſujets les plus extraordinaires peuvent instruire & divertir quand ils ſont maniez par des mains ſçavantes & heureuſes ; mais peut-on douter que les matieres Saintes quand elles tombent en de pareilles mains , puiſſent recevoir un tour aſſez agréable pour plaire & mieux encore pour édifier le Spectateur Chrétien. Nous avons un illuſtre exemple dans Polieuſte , & puisſque Judith dont l'Histoire eſt ſi delicate & ſi difficile à traiter , n'a pas déplû dans la forme que je luy ay donnée , que ne peut-on pas attendre de ceux qui avec une Muſe plus forte que la mienne , voudront entreprendre de ſemblables Ouvrages , & leur donner tous les ornemens de la Scene. Puiſſent-ils confondre l'envie , ou plutôt s'attirer cette critique qui s'eſt déchainée ſur ce qui fait tant d'honneur à Judith.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; A nos Amers & Faux Con-
seillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement,
Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hostel,
Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sené-
chaux, leurs Lieutenants Civi's & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre amé
CHRISTOPHE DAVID, Libraire à Paris,
Nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire
imprimer un Ouvrage qui a pour titre : *Scevole*,
Tragedie ; Agamemnon, Judith, Tragedies ; Ven-
ceslas ; Tragi-Comedie ; & donner au Public, s'il
Nous plaïtoit luy accorder nos Lettres de Privilege
pour la Ville de Paris seulement ; Nous avons per-
mis & permettons par ces Presentes audit David
de faire imprimer lesdits Livres en tels Volumes,
forme, marge, caractère, conjointement ou sepa-
rément, & autant de fois que bon luy semblera,
& de les vendre, faire vendre & debiter par tout
nôtre Royaume pendant le temps de cinq années
consecutives, à compter du jour de la datte des-
dites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de
Personnes de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étrangere dans
aucun Lieu de nôtre obéissance, & à tous Impri-
meurs Libraires, & autres dans ladicte Ville de
de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer
lesdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire au-
cuns Extraits, & d'y en faire venir, vendre &
debiter d'autre impression que de celle qui aura
esté faite pour ledit Exposé, sous peine de con-
fiscation des Exemplaires contrefaits, de mil livres
d'amende contre chacun des Contrevenans, dont
un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pa-
ris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dé-

pens, dommages & intérêts, à la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au long sur le
Registre de la Communauté des Imprimeurs & Li-
braires de Paris, & ce dans trois mois de la date
d'icelles, que l'Impression desdits Livres sera faite
dans notre Royaume & non ailleurs, en bon pa-
pier & en beaux caractères, conformément aux
Règlements de la Librairie: & qu'avant que de les
exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires
dans notre Bibliothèque publique, un dans celle
de notre Château du Louvre, & un dans celle de
notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de
France le Sieur Voysin, Commandeur de nos Or-
dres; le tout à peine de nullité des Présentes, du
contenu desquelles vous mandons & enjoignons
de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleine-
ment & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit
fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que
la Copie desdites Présentes qui sera imprimée au
commencement ou à la fin desdits Livres, soit te-
nue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies
collationnées par l'un de nos amez & féaux Con-
seillers & Secrétaires, soy soit ajoutée comme à
l'Original: Commandons au premier notre Huif-
fier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles
tous Actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car
tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixième
jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept
cens seize; & de notre Règne le deuxième. Par
Roy en son Conseil, FOUQUET.

*Registré sur le Registre N°. 4. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 77.
N°. 93. conformément aux Règlements, & notam-
ment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A
Paris le 12. Novembre 1716.*

DE LAULNE, Syndic.

~~ACTE V. SCENE PREMIERE.~~

A C T E U R S.

JUDITH, Veuve de Manassés.

MISAEI, Betulien, Amoureux de Judith.

OZIAS, Chef du Peuple.

ACHIOR, Chef des Ammonites.

ABRA, Suivante de Judith.

CHOEUR DE BETULIENS.

HOLOFERNE, Prince d'Assyrie, General
des Assyriens.

VAGAO, Un des Officiers de la Chambre.

CHOEUR D'ASSYRIENS.

*La Scene est à Betulie, & au Camp
des Assyriens.*

JUDITH



JUDITH, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER. SCÈNE PREMIÈRE.

OZIAS *parlant au Chœur des Betuliens.*



PEUPLES impatients étouffez ce
murmure :

Quelques maux , quelque soif que Be-
tulie endure ,

Soumettez - vous toujours aux decrets éternels ,
Et soiez malheureux sans être criminels.

Retirez vous.

UN BETULIEN.

Craignez que ces peuples rebelles....

A

JUDITH,

OZIAS.

Ne m'importunez plus par des plaintes nouvelles.

UN BETULIEN.

Holoferne a par tout semé tant de terreur...

OZIAS.

Je crains vos lâcheté , & non pas la fureur.

Avant que de nous rendre, à force de victimes

Faisons cesser enfin la peine de nos crimes ;

Achevons les cinq jours qu'Israël m'a promis :

Jusques-là qu'il résiste à nos fiers ennemis.

Plus de réplique ; allez , que son obéissance

Fasse un dernier effort sur son impatience.

UN BETULIEN.

Mais instruit de nos maux & si longs, & si grands,

Quel temps demandez-vous à des peuples mourans ?

Est-ce un ordre à donner ? est-ce un conseil à suivre ?

Ils comptent les momens qui leur restent à vivre.

Abandonnez du Ciel , sans espoir de secours ,

Chaque jour est pour eux le dernier de leurs jours.

Perissent , disent-ils , le desespoir dans l'ame ,

Nos femmes , nos enfans par le fer , par la flamme ;

TRAGÉDIE.

3

Plûtôt que de les voir expirer dans nos bras
Par une douleur lente , & par un long trépas.

O Z I A S.

Malgré leur desespoir n'en puis-je pas attendre
Le délai de cinq jours avant que de se rendre ?
Mille maux ajoutez aux maux qu'ils ont soufferts
N'ont rien de comparable à la honte des fers.
Prions , importunons le Dieu de la victoire ,
Et de tous ses bienfaits rappelons la mémoire.
Mettons tout en usage , & si dans les cinq jours
La colere du Ciel nous laisse sans secours ,
Dans cette extrémité ne pouvant nous défendre ,
Sans honte & sans remords Israël se peut rendre ,
Judith vient de mander nos Magistrats ; & moy
Chef du Peuple , & jaloux du rang où je me voy
Je les previens , & veux sçavoir par quel mystere
La modeste Judith dément son caractère.
Je l'aj fait avertir , elle m'a fait sçavoir
Qu'elle seroit bien-tôt en état de me voir.

UN BETULIEN.

Cet ordre me surprend , & c'est vous faire injure.

O Z I A S.

Je me plains encor plus du Peuple qui murmure ,
Faites ce que j'ai dit.

A ij

JUDITH;

SCENE II.

OZIAS *seul.*

JE brûle de sçavoir
Par quel motif Judith usurpe mon pouvoir ;
Et ne pouvant douter de sa sagesse extrême ,
Je ne puis retrouver Judith en elle-même.

SCENE III.

OZIAS, UN BETULIEN.

OZIAS.

Pourquoy ce prompt retour ?

UN BETULIEN.

Je reviens étonné
De voir par des soldats Achior emmené ;
Il vous cherche.

OZIAS.

Achior ! lui Chef des Ammonites ;
Lui qu'on pouvoit compter entre nos Proscrits ,
Et qui fut de nos Loix secret observateur ?

TRAGÉDIE.

Un si fameux guerrier trahy par son malheur
A la garde du camp s'est-il laissé surprendre ?

UN BETULIEN.

Le voicy.

S C E N E I V.

OZIAS, ACHIOR.

OZIAS.

Quel malheur que je ne puis comprendre ;
Ou plutôt quel bonheur vous conduit en ces lieux ?

ACHIOR.

Le couroux d'Holoferne, un malheur glorieux.
Chef d'un Peuple idolâtre, & né pour le conduire,
Par ce commandement m'étant laissé séduire,
Je servois Holoferne, & dans les grands emplois
Cet honneur éclarant me retint sous ses loix.

Depuis long-temps j'aspire au nom d'Israélite,
Et comme Misaël en a tout le mérite,
Ses leçons m'ont instruit de vôtres saintes loy.

Au Camp des ennemis j'ai pris soin malgré moy
De cacher dans mon sein le feu d'un si beau zèle ;
Mais enfin il parut aux yeux de l'infidèle.

A ij

Et voiant à regret Bethlie aux abois ;
 J'affrontay le Tyran , & je haussay ma voix.
 Que l'impie-Holoferne & s'irrite & s'offence ;
 Quand ma bouche à ses yeux vante une autre
 puissance ;

Qu'il nomme cette audace un transport insensé ,
 Dieu qui me l'inspiroit , Dieu l'a récompensé.
 Vous voyez ce qui suit ce que je viens de faire.
 Holoferne aveuglé d'orgueil & de colere
 S'appretoit à punir ce zele audacieux ,
 Et déjà des éclairs qui sortoient de ses yeux
 Paroissoient de ma mort la menace certaine ;
 Mais le maître des cœurs rend la menace vaine
 Il fait que le Tyran forme un autre dessein ,
 Sans discerner quelle est cette invisible main ;
 Qui retient malgré lui sa rage impetueuse ;
 Et comme il ne croit pas sa victoire douteuse ,
 Il m'envoie en ses lieux , plein de l'espoir cruel
 De me faire perir en perdant Israël.

O Z I A S.

Ainsi plein d'une fiere & folle confiance
 Il vous laisse la vie , & suspend sa vengeance ;
 Et pour servir sa gloire autant que son courroux ,

TRAGÉDIE.

7

Il vous envoie ici pour vous perdre avec nous,
Quel orgueil !

ACHIOR.

Cet orgueil se nourrit & s'augmente
Au milieu d'une Cour superbe & triomphante ;
Où sa gloire est toujours présente à ses regards.
Des Peuples à grands flots y vont de toutes parts ;
Les lampes dans leurs mains & les fleurs sur leurs
têtes ,
Honorer ses exploits , ou grossir ses conquêtes.
Il y voit dans la foule Ambassadeurs & Rois
Attachez à ses yeux , attentifs à sa voix ,
Et pour mieux l'éblouir il voit en sa présence
Regner l'étonnement , la terreur , le silence.

OZIAS.

C'est ainsi qu'enivré de gloire & de grandeur
Il s'ôte & nous envoie un Chef plein de valeur.

ACHIOR.

Je rends grace à sa haine & bénis ma disgrâce ;
Quand j'attends avec vous le coup qui nous
menace.

OZIAS.

Mais ce qui rend ce coup plus sensible aux He-
breux ,

A iij

JUDITH,

C'est que nous ignorons par quel sort malheureux,
Par quels crimes nouveaux, par quelle ingratitude,
Autour d'une dure & longue servitude,
Ils attirent sur eux ces cruels châtimens.
Vous voyez de quels cris, de quels gémissemens,
Un long siège a rempli la triste Berulie;
Dans quel gouffre de maux elle est ensevelie.
On voit au pié du mont un effroïable amas
De tentes, d'étendards, d'armes & de soldats;
Tous fremissent de rage & brûlent de combattre;
Tandis qu'environnez de ce Camp idolâtre
Les Hebreux sont ici sans force & sans vigueur;
Abatus par la soif, & défaits par la peur.
Tout le Peuple perit, ou se plaint, ou murmure;
Ici tout manque, & l'eau s'y donne par mesure.
Sur le moindre aliment qu'on partage entre nous,
Tombent mille regards avides & jaloux.
On voit plus d'une mere étouffant la nature
Vouloir de son enfant faire sa nourriture.
A tous ces malheureux je partage mes soins;
Prompt, ardent, mais trop foible à remplir leurs
besoins.
Mon zele, en divisant ces secours charitables.

TRAGÉDIE.

9

Devient presque inutile à tant de misérables.
Mais pour comble de maux , écoutez & tremblez ;
Veilles , prières , pleurs & jeûnes redoublez
N'ont pu forcer l'Oracle à rompre le silence.
Pour lasser sa rigueur par la persévérance ,
Le Grand Prêtre a couvert de sang le saint Autel ;
Et des cris des Enfans fatigué l'Eternel ,
Par un zèle importun il combat sa colère ,
L'Oracle est inflexible & s'obstine à se taire.

A C H I O R.

Ah ! que vous me frappez ! ce silence est affreux.
Je ne m'étonne plus , si contre les Hebreux
Nous voions aujourd'hui le grand Dieu des ven-
geances

Susciter le vainqueur des plus fières puissances ,
Le superbe Holoferne , à qui tout est soumis ,
Envoyé par un Roy qui se croit tout permis ,
Dont l'œil n'épargne rien & sans cesse devore
Tout ce qui du Couchant s'étend jusqu'à l'Aurore.
Mais quelque effroy que donne un si vaste pouvoir ,
Rien ne sauroit m'ôter le courage & l'espoir ,
Je cherche Misaël , cet amant trop fidèle ;
On dit qu'il a pénétré d'une douleur mortelle

A V

Par l'injuste refus de la fiere Judith
 Il devore en secret sa honte & son dépit ;
 Et renonce comme elle au commerce du monde ?
 Mais il faut qu'à nos vœux son courage réponde.
 Je connois sa valeur , & nous pouvons tous deux
 Contre nos ennemis conduire les Hebreux.
 Quand Holoferne croit nôtre perte infaillible ,
 Souffrez qu'armez tous deux de ce zele invin-
 cible,....

O Z I A S.

J'attends ici Judith , quoi-qu'il me soit permis
 D'accepter un secours contre nos ennemis ,
 Obtenez son aven ; ce discours vous étonne.

A C H I O R.

Et par quel droit Judith....

O Z I A S.

Judith commande , ordonne ,
 Je me rends auprès d'elle & je commence à voir
 Jusqu'où le Ciel étend sa gloire & son pouvoir.

A C H I O R.

Vous pouvez tout ici. Par quel pouvoir suprême
 Se met-elle au dessus de vous & d'elle-même ?

TRAGÉDIE.

II

OZIAS.

La vertu de Judith, un nom si respecté
M'ont fait tout oublier & rang & dignité ;
Et je sens malgré moy, lorsque sa voix m'appelle ;
Certain charme secret qui m'entraîne vers elle.

ACHIOR.

Plein du bruit de son nom vous respectez ses loix.

OZIAS.

Je respecte le Ciel qui parle par sa voix,
Et qui fait de Judith dans sa sainte retraite,
Quand l'Oracle se tait, son unique interprete.

ACHIOR.

Vous flattez son orgueil.

OZIAS.

Étranger en ces lieux

Donnez-vous le loisir de la connoître mieux.
Vous la verrez modeste, humble dans l'abondance,
Et ne comptant pour biens que la seule innocence ;
Belle, mais sans orgueil, & cachant sa beauté
Dans le sein d'une austere & sainte obscurité,
Pauvre pour elle-même & riche pour les autres,
Insensible à ses maux & tendre pour les nôtres.
Quand elle prend sur nous un souverain pouvoir,

A vj

C'est un ordre du Ciel, Judith fait son devoir.

Elle vient.

SCENE V.

JUDITH, OZIAS, ACHIOR, ABRA;

OZIAS.

Voyez-la sans art & sans parure ;
Se bornant sagement aux soins de la Nature ;
Simple , & qui toutefois fait paroître à nos yeux
Sur son auguste front un air imperieux.

ACHIOR.

Mon erreur se dissipe à sa première vue.

JUDITH.

Ozias , vous m'avez trop long-temps attendu.
Sur l'ordre surprenant que le Ciel m'a dicté,
J'ay long-temps combattu mon incredulité ;
De ses clartez enfin animée & remplie
Je viens.. Que vois-je ici quoy, vous dans Betulie,
Achior , quel motif vous amene en ces lieux ?
Mais quelque ardent que soit ce desir curieux.
Il faut que pour remplir le devoir qui me presse,

TRAGEDIE. 13

Au Prince des Hebreux tout mon discours s'adresse.

ACHIOR.

Si ma presence...

JUDITH.

Non. Il n'est rien entre nous
Que ne puisse écouter un homme comme vous.

à Ozias.

Quand je commande ici j'en dois être confuse :
Mais ne presûmez pas que mon zele m'abuse,
Ce que vous avez fait contre votre devoir ,
Si j'ai trop entrepris , m'en donne le pouvoir :
Vous donc , Chef d'Israël , & si digne de l'être ,
Quel droit de nôtre sort vous a rendu le maître ?
Quelle est votre pensée ? & quelle aveugle erreur
Quelle audace vous porte à tenter le Seigneur ?
Hé quoy , si Betulie au vrai Dieu consacrée
N'est par quelque secours dans cinq jours delivrée,
Vous consentirez , vous , qu'elle se livre aux fers
D'un homme qui se croit le Dieu de l'Univers.
N'est-ce pas du Seigneur irriter la puissance,
Que de vouloir prescrire un temps à sa clemence ?
Est-ce à nous à marquer ce moment arrêté

Dans le profond secret de son éternité ?
 Sans chagrin, sans murmure endurons nos misères,
 Et détournant nos pas du chemin de nos pères,
 N'attirons pas sur nous, pour comble de malheur,
 Les Serpens enflammés, l'Ange exterminateur.
 Condamnez à souffrir par des loix legitimes
 Songeons que nos malheurs sont moindres que nos
 crimes,

• Et toujours dans nos maux, tranquilles & constans
 Laissons-en au Seigneur la mesure & le temps.

O Z I A S.

Vos paroles font voir que la Sagesse même
 Que Dieu que vous craignez, Judith, & qui vous
 aime,

Vient de vous inspirer ces saintes veritez ;
 Votre destin est grand, & vous le meritez.

JUDITH.

Mon mere, Ozias, est tout dans ma foiblesse ;
 Quand la main du Tres-haut relève ma bassesse,
 C'est pour mieux rehausser sa gloire & sa grandeur,
 C'est par lui, c'est pour lui que je sens dans mon
 cœur

Se former un projet si nouveau, si terrible . .

TRAGÉDIE. 15

Mais au Maître du Monde il n'est rien d'impossible.
Je voy que l'un & l'autre interdit , incertain ,
Ne pouvant deviner cet étrange dessein
Réve profondément sur cet affreux mystere.

O Z I A S.

Ce que j'entens m'étonne & me force à me taire ;
Non que ma foy timide en ces obscuritez
Se refuse au secours que vous nous promettez.
Quand je voy que Judith transportée , inquiète
Se produit au grand jour , s'arrache à sa retraite ,
Je suis trop convaincu qu'une celeste ardeur
Qu'un zele tout divin embrase vōtre cœur ;
Des plus rares vertus le Ciel vous a comblée ;
Souffrez ces veritez , & soyez moins troublée ;
La modeste Judith doit enfin avouër. . .

J U D I T H.

C'est perdre trop de temps à m'entendre louer ,
Israël a besoin d'une main secourable ,
Je l'entens qui gemit sous le poids qui l'accable
Ne me demandez point par un zele indiscret
Quel est ce grand secours ; c'est un profond secret ;
Je dois vous le cacher , & le Ciel me l'ordonne.

OZIAS.

Cet ordre est-il pour nous ?

JUDITH.

Il n'excepte personne.

OZIAS.

Mais contre l'ennemi ce coup qu'on doit tenter,
Ce dessein étonnant, qui doit l'exécuter ?

JUDITH.

Moy.

OZIAS.

Vous !

JUDITH.

Plus l'entreprise est hardie & nouvelle,
Plus ma foy s'affermir quand ma raison chancelle.

ACHIOR.

Quoy ! Judith, une femme, elle seule à nos yeux
Ose tenter sans nous cet effort glorieux !

JUDITH.

Nul autre n'aura part à ce fameux ouvrage ;
Achior, je ne puis en dire davantage ;

à Ozias.

Vous, allez rassurer un Peuple plein d'effroy ;
Et du reste, Ozias, reposez-vous sur moy.

SCENE VI.

OZIAS., ACHIOR.

ACHIOR.

Quel langage , Ozias ! Il s'agit de la gloire ,
Du salut d'Israel , d'une grande victoire ;
Judith vous en répond. J'admire sa fierté ;
Le Ciel s'explique-t-il avec tant de clarté ,
Qu'elle ose s'assurer d'un secours infàillible ?
Quand il faut triompher d'un ennemi terrible ,
Judith se promet-elle un si rare bonheur !
Dieu voudra t-il l'armer de son foudre vengeur ,
Ou fera-t-il marcher la terreur devant elle ?

OZIAS.

Laiſſons au Ciel le ſoin de venger ſa querelle ,
Et n'examinons point quels ſecours, quels reſſorts
Sa colere voudra tirer de ſes treſors.
Bien loñ que dans un ſexe impuiſſant & timide
Je condamne en Judith une audace intrépide ,
J'en prends pour la victoire un preſage certain.

ACHIOR.

Reſpectons dans Judith l'Oracle ſouverain.
Cependant quelque ſoit un eſpoir ſi ſublime ,

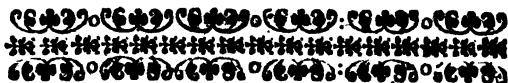
Rien ne peut arrêter le zèle qui m'anime ;
Et quand Judith s'apprête à sauver les Hebreux ,
Je sens croître l'ardeur de combattre pour eux.
Mais pour mieux contenter cette ardeur inquiète,
Je vais de Misaël découvrir la retraite ,
Exciter son courage , & charmer son dépit
Par tout ce qu'on attend de l'illustre Judith.

ACHIOR.

J'attens tout de Judith , mais le Peuple indocile
Ne prenant pas sur elle un espoir bien tranquille,
Je vais par vôtre exemple & par vôtre valeur
Appaiser son murmure , & calmer sa frayeur.

Fin du premier Acte.

TRAGÉDIE. 19



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHIOR, MISAE-L.

ACHIOR.



Vo y vous me prevezenez ! ma tendre
inquietude

Cherchoit à vous tirer de vôtre soli-
tude,

Et vous, cher Misael, par un prompt changement
Vous venez me chercher avec empressement.

MISAE-L.

Au bruit de vôtre nom, une allégresse extrême
Dissipe mes ennuis, & me rend à moy-même.
C'étoit peu du plaisir de vous voir en ces lieux ;
J'ay celuy de sçavoir qu'un zele glorieux,
Même aux yeux d'Holoferne, & d'un camp in-
fidelle

Vous a fait d'Israël soutenir la querelle :

Ainsi d'un culte impie illustre deserteur...

ACHIOR.

Ah ! ne m'imputez point cette sainte ferveur.
 Si vous voyez qu'enfin après un long silence
 Elle brave Holoferne & parle en sa présence ;
 C'est l'Oracle éternel qui force quelquefois
 Le plus foible mortel à luy prêter sa voix ;
 Et qui répand dans l'ame ignorante & grossière ;
 Avec un zele ardent un threfor de lumiere.

MISAEEL.

Ce que vous avez fait en faveur d'Israël ;
 Jette sur votre nom un éclat immortel.

ACHIOR.

Si vous mettez si haut le zele qui m'enflâmé ;
 Admirez encor plus le zele d'une femme :
 Judith va triompher de tous nos ennemis.

MISAEEL.

Judith ? & quel secours....

ACHIOR.

Judith nous l'a promis.

MISAEEL.

Sur la foy de Judith , sur cet espoir frivole.
 Quel gage , quel gatand...

TRAGÉDIE.

21

ACHIOR.

Sa vertu , sa parole,

En faut-il d'avantage ? icy tout retentit

Du miracle étonnant qu'on attend de Judith.

Quel trouble , Misael, . . .

MIS AEL.

Ah ! si j'ose vous croire ;

Achior , je suis presque affligé de sa gloire.

ACHIOR.

Haïssez-vous Judith avec tant de fureur ?

J'ai par des bruits confus appris votre malheur :

Le refus de Judith est un affront sensible ;

Mais d'un pareil refus l'excuse étoit plausible.

Consacrée au Seigneur , pouvoit-elle . . .

MIS AEL.

Écoutez :

Le Ciel pourvut Judith de toutes les beautés ;

Manassés eut pour elle une tendresse extrême ;

Il l'aima constamment , & je l'aimai de même.

Manassés fut aimé : Pour choisir entre nous ,

Judith avoit des yeux , elle en fit son époux.

Il meurt , laisse Judith sans enfans , jeune & belle :

Ma tendresse revient , & l'espoir la rappelle.

Parent de Manassés, né dans un même rang ,
 Je dois remplir sa place & relever son sang :
 Tout flate mes desirs , & par la loy commune
 Je devois épouser sa veuve & sa fortune.
 Déjà d'un si beau sort un chacun m'applaudit ;
 Et mes plus fiers Rivaux m'abandonnent Judith.
 Plein d'amour & d'espoir je triomphe dans l'ame ;
 Mais Judith est toujours insensible à ma flamme ;
 Rien ne l'a pû flechir ; la mort de son Epoux
 Ne lui permettant pas de voir rien parmi nous ,
 Qui puisse reparer la perte qu'elle a faite ,
 Elle se fait chez elle une austere retraite ;
 Et moy desespéré, loin du monde & du bruit . . .

A C H I O R.

J'ai plaint le triste état où vous êtes réduit ,
 Et ma tendre amitié justement indignée ,
 Loin des yeux de Judith ne l'a point épargnée ;
 Mais dès qu'elle a paru , joignant à ses beautés
 Des discours tout remplis de saintes veritez ;
 C'est avec d'autres yeux que je l'ai regardée :
 J'ai pris de son merite une trop haute idée ,
 Pour croire son orgueil injuste & criminel ,
 Quand elle se refuse aux soupirs d'un mortel.

TRAGÉDIE.

23

MISAE L.

Achior , rien ne peut consoler ma tendresse ;
La perte que je fais me revenant sans cesse. . .

ACHIOR.

Mais enfin , c'est trop loin pousser v^otre douleur.
Quand chacun doit ici faire agir sa valeur ,
Dans un honteux repos la v^otre ensevelie ,
Se refuse au secours qu'on doit à Betulie.

MISAE L.

Dans l'état où je suis , Achior , je me voy
Si plein de ma douleur , si peu maître de moy. . .

SCENE II.

ABRA. ACHIOR. MISAE L.

ABRA.

AH Misael !

MISAE L.

Parlez , qu'avez-vous à nous dire ?

ABRA.

Pour parler sans témoins , faites. . .

ACHIOR.

Je me retire

MISAE L.

Ne vous éloignez pas.

S G E N E I I.

ABRA, MISAEL.

MISAEL.

Quel est ce desespoir ?

ABR.

Vous pourrai-je exprimer ce que je viens de voir ?
 Voyez en quel état je m'offre à votre venë ,
 Toujours près de Judith modeste & retenuë ,
 Par son ordre j'ay pris ces riches vestemens ,
 Jugez par là , jugez quels sont ses sentimens.
 Est-ce une illusion dont l'honneur m'épouvante ?

MISAEL.

Ne laissez plus mon ame incertaine & tremblante.

ABRA.

Cette sage Judith , & sur qui l'Eternel
 Sembloit se reposer du salut d'Israël ,
 Passant subitement dans un desordre extrême...
 Non ce n'est plus Judith , ce n'est plus elle-même.

MISAEL.

Que me voulez-vous dire ? achevez promptement.

ABRA,

TRAGEDIE.

25

ABRA.

Hélas ! le croirez-vous ? quel affreux changement !
 Vous sçavez que Judith du monde séparée ,
 Et que d'un feu si beau vous avez honorée ,
 Repouffoit vos soupirs par son austerité ,
 Opposoit à l'orgueil qu'inspire la beauté
 Aux flatteuses douceurs , aux vanitez du monde
 De ses abaissemens l'humilité profonde.
 Vous sçavez qu'étant riche en habits précieux ,
 En tous ces ornemens qui fascinent les yeux ,
 Elle ne s'en servoit , qu'afin de satisfaire
 Un Epoux à qui seul elle avoit soin de plaire.
 Cependant aujourd'hui cette même Judith
 Je l'ai vûe . . . ah ! j'en meurs de honte & de dépit ,
 S'empresse à chercher quelques graces nouvelles
 Qui puissent augmenter ses beautez naturelles ;
 Et pour mieux disposer ses ornemens mondains ,
 Appeller le secours de nos yeux , de nos mains.
 Je l'ai vûe à ses yeux timides & modestes ,
 Demander des regards plus hardis , plus funestes ,
 Des regards dont l'éclat allarme la pudeur ,
 Et porte le desordre & le feu dans le cœur.

B

MISAE L. *transporté de joie.*

Qu'entens-je ? quoi Judith modeste , humiliée ,
Relevant sa beauté qu'elle avoit oubliée
Par de nouveaux attraits se plaît à l'augmenter !
Abra , s'il est ainsi, puis-je pas me flatter
Quand je la voy fortir d'une retraite austère ,
Et reprendre les soins & la gloire de plaire ,
Qu'elle revient au monde y choisir un Epoux.

A B R A.

Je l'ai crû , Misael , & j'ai parlé pour vous.

MISAE L.

Je puis donc espérer. . . .

A B R A.

Hé quelle est ta pensée ?

M'a t-elle dit , croirai-je un ardeur insensée ?

Le salut des Hébreux occupe tout mon cœur.

MISAE L.

Je comprends son dessein & je voi mon erreur.

Je voi bien que sçachant le pouvoir de ses charmes

Elle veut obtenir le succès de nos armes ,

Exciter de nos Juifs le courage & les bras ,

En s'offrant elle-même avec tous ses appas.

Il n'est pas de mortels qui n'expose sa tête ,

TRAGÉDIE.

27.

Si la belle Judith doit être sa conquête ;
Et comme pour ce prix tout doit être tenté ,
Holoferne en son Camp n'est pas en seureté.
J'oseray tout pour perdre un Tyran infidelle :
Si c'est là son dessein que ne s'explique-t-elle.

A B R A.

Elle a d'autres desseins qu'elle n'explique pas.
Imitez le grand Prêtre, imitez Ozias :
Tous deux d'un grand projet qui semble temerai-
raire ,
Adorent le secret , respectent le mystere.

M I S A E L.

Tous ces empressements qu'elle a pour sa beauté
Témoins de son desordre & de sa vanité ,
Jettent dans mon esprit une jalouse rage.

A B R A.

Ne poussez pas si loin un soupçon qui l'outrage ;
Pour juger de Judith , jugez-en comme moy ?
Son changement me comble & de trouble &
d'effroy.

Loin d'elle vous voyez avec quelle colere
Je condamne à vos yeux ce qu'elle vient de faire
Mais dès que je l'approche , une vive splendeur

B ij

Un trait éblouissant de gloire & de grandeur
 D'un projet étonnant me donnent un autre idée.
 Et si d'un noir soupçon votre ame est possédée,
 Dès que vous la verrez , condamnant votre cré-
 reur . . .

MISAE L.

Ah ! plutôt vous verrez redoubler ma fureur ;
 Et loin de m'éblouir par cette vaine pompe ,
 Par ce brillant dehors qui vous charme & vous
 trompe ,
 De mon juste dépit tout mon cœur occupé . . .

SCENE IV.

JUDITH, MISAE L, ABRA.

MISAE L *continuë.*

JE la voy. De quel trait son abord m'a frappé !
 Vous me le disiez bien que ce n'est que loin d'elle . . .
 Non , Abra , ce n'est point une beauté mortelle,
 Permettez .

JUDITH.

Levez-vous , Misael.

MISAE L.

Laissez-moy
 A ces divins appas rendre ce que je doiy.

TRAGÉDIE. 29

C'est un présent du Ciel qu'en ces lieux il envoie
Pour remplir les Mebreux d'esperance & de joye;
Je ne puis soutenir cet amas de beautez.

JUDITH

Sous quelques ornemens fragiles, empruntez ;
Me méconnoissez-vous ? je suis toujours la même

M. I S A E L.

Si c'est cette Judith que j'aimois & que j'aime ;
Par quel sort rigoureux de mon bonheur jaloux
N'ay-je pu succeder à son illustre Epoux ?
Ces graces, ces attraits qu'en vous le Ciel assemble,
Ce qu'à peine je crois & que je vois ensemble ;
J'ay dû les obtenir, la coutume, la loy ;
Le sang & l'amitié tout vous parloit pour moy.

JUDITH.

Et pour dire encor plus, vertu, zele, merite,
Tout ce qu'on peut louer dans un Israélite,
Foy, constance, valeur, je les trouvois en vous :
Vous pourriez reparer la perte d'un Epoux,
Si d'un vœu solennel la chaine inviolable
Ne m'avoit déjà fait un Epoux adorable,
Un Epoux éternel & jaloux de ses droits.

JUDITH.

MISAE L

Mais ce divin Époux digne de votre choix ;
 Demande-t-il de vous cette riche parure .
 Qu'un art vain & profane ajoute à la nature ?
 Quand un Peuple affligé vous regarde aujourd'hui .

Quand il voit tant d'éclat , quel spectacle pour lui ?
 Dans ces jours de douleur qui font cesser nos fêtes
 La superbe Judith va faire des conquêtes,
 Que me répondrez-vous ?

JUDITH.

Attendez , admirez

Sans rien approfondir , ce que vous ignorez .
 Apprenez seulement , & ce mot doit suffire ;
 Que si pour achever ce que le Ciel m'inspire
 J'emploie à me parer ces trésors précieux
 Et ce que l'art de plaire a de plus curieux .
 Je me laisse entraîner par un ordre suprême ,
 Et me fais un effort qui m'arrache à moi-même .
 Ainsi pour achever un trop long entretien ,
 Ne me condamnez point , ne me reprochez rien :
 Plaignez plutôt , plaignez la contrainte cruelle ;
 Le violent effort que Judith fait sur elle ,

TRAGÉDIE.

31

De passer d'un état modeste , humilié
A ce luxe pompeux que j'avois oublié ,
De passer d'une vie obscure & penitente
Aux pièges dangereux d'une vie éclatante ;
D'une sainte retraite au grand jour qu'elle fuit,
Du repos au tumulte , & du silence au bruit.

MISAE L.

Mais ne pourrai-je au moins , pour calmer mes
alarmes ,

Ne pourrai-je sçavoir si vous portez vos
charmes ?

• En quels lieux vous allez . . .

JUDITH.

Au Camp des ennemis.

MISAE L.

Dans le Camp d'Holoferne ? hé vous-est-il permis
D'exposer un trésor si charmant & si rare
Aux brutales fureurs d'un ennemi barbare ?
Seule, sans suite. . . .

JUDITH.

Abra ne me quittera pas.

MISAE L.

Presumez-vous si fort de vous , de vos appas ?

B iij

Presumez-vous si peu du Ciel qui me l'ordonne ?

MISAE L.

Mais ne sentez-vous point toute l'horreur que
donne

L'effroyable peril où vous vous exposez ?

Qu'allez-vous devenir , si vous vous abusez ?

Dans un camp ennemy , misérable , captive . . .

Si rien ne vous retient , souffrez que je vous suive :

JUDITH.

Non , je vous le défends.

MISAE L.

Cet important secret

Craint à ce que je vois un témoin indiscret ;

Le salut d'Israël doit être votre ouvrage :

Mais peut-être sans vous nous aurons l'avantage

D'obtenir par nos mains le succès glorieux

Que vous voulez devoir au pouvoir de vos yeux ;

Et si vous osez tout sur la foy de vos charmes ,

J'ose tout espérer du secours de nos armes.

JUDITH.

Vous vous perdez.

TRAGÉDIE. 33

MISABEL.

Qu'importe ?

JUDITH.

Arrêtez.

MISABEL.

Je ne puis ;

Et n'écoute que moi dans l'état où je suis.

Vous espérez au camp une indigne victoire ;

J'y feray devant vous pour sauver votre gloire ;

Et pour vous épargner un triomphe odieux

Mon bras va prévenir le crime de vos yeux.

SCÈNE V.

JUDITH, ABRA.

JUDITH.

Quand pour aller au Camp l'ordre du Ciel m'a
presse,

Misael m'embarrasse & je crains ma foiblesse ;

Je cours exécuter un effort plus qu'humain ;

Lâche pitié qui rends mon devoir incertain

Sors de mon cœur, cedons à la voix qui m'appelle ;

Mettons-nous au dessus du sort d'une mortelle ,

B v

A de lâches conseils le ferez-vous descendre ?
 Notre amitié sur moy luy donne un plein pouvoir ;
 Mais loin de condamner mon juste desespoir .
 Touché de mon malheur . . .

ACHIOR.

Quand Misael s'emporte ;
 Quel frein peut retenir une douleur si forte ?
 Quoi- que dans cet état trop digne de pitié
 Il donne des terreurs à ma tendre amitié ,
 Ne nous opposons point au torrent qui l'entraîne ;
 Souffrons qu'un malheureux , pour soulager sa
 peine ,
 Aille dans les combats exhaler sa douleur ;
 Et qu'un beau desespoir seconde sa valeur.

JUDITH.

De quel œil voyez-vous ce que le Ciel m'inspire ?
 Si sans vous , si sans lui , seule j'y puis suffire ,
 Pourquoi me viendra-t-il troubler par ses fureurs ?
 Achior , vous avez de pareilles ardeurs ;
 Votre nom fait du bruit , & je sçai quelle audace
 Dans le Camp d'Holoferne a fait votre disgrâce ;
 Mais ne voyez vous pas qu'en flatant Misael
 Votre zele se trompe & devient criminel :

TRAGEDIE. 37

Ne vous abusez point dans son ardeur guerrière,
 Sa jalouse fureur se montre toute entière.
 Sur mon ajustement nouveau , mystérieux
 Il forme des soupçons inquiets , curieux ,
 Il cherche avidement ce que j'ose entreprendre ,
 Et jusques dans le Camp il est prest de descendre.
 Misael , Achior parle en votre faveur ,
 Et je veux comme luy flater votre douleur.
 Vous brûlez de combattre , & je vous le pardonne;
 Mais ne traversez point ce que le Ciel m'ordonne,
 Ou puisse sur vous seul le celeste courroux
 Détourner tous les maux qu'il fait tomber sur
 nous.

Si ma menace est foible, &n'a rien qui vous touche;
 Craignez le Dieu vivant qui parle par ma bouche.

SCENE VIII.

ACHIOR, MISAEI.

ACHIOR.

Juste Ciel ! quels discours terribles , menaçans !
 Vous en sentez la force autant que je la sens ,
 Misael , je le voi par ce morne silence :

Tout ce que vous avez d'ardeur , d'impatience
 En écoutant Judith , glacé subitement
 Vous laissez devant nous , sans voix , sans mouve-
 ment.

MISAE L.

Ah ! que vous jugez mal de l'état de mon ame :
 J'examine en secret l'adresse d'une femme ,
 J'admire de quel air son zele audacieux
 Oppose la menace aux soupçons curieux ,
 Aux mouvemens jaloux qui m'agitent sans cesse ;
 Mais j'admire encor plus avec quelle foiblesse
 Vous vous laissez séduire à tout ce qu'elle dit.
 Ce n'est plus la modeste & sincere Judith ;
 Sa vertu fut sans fard , sa beauté naturelle ,
 C'est la fausse Judith , c'est Judith l'infidelle . : ;

ACH I Q R.

Arrêtez , Misael : votre jaloux dépit
 Ose-t-il outrager la fameuse Judith ?
 Respectez sa vertu , le Ciel la justifie
 Par le hardi dessein que son choix lui confie,
 Combatons , j'y consens , mais au moins gardez-
 vous
 D'embarasser Judith par vos transports jaloux ;

TRAGÉDIE. 39

On plutôt pour ſçavoir le parti qu'il faut prendre
Attendons le ſuccès . . .

M I S A E L.

Je ne ſçauois attendre ;
Je veux ſans différer , je veux être éclairci ;
Judith hazarde tout , hazardons tout auffi.
Des plus vaillans Hebreux prenons ce qui nous
reſte ,
De la ſoiſ , de la faim le ravage funeſte
Nous laiſſe encor la fleur de nos meilleurs ſoldats,
Dés que j'aurai reçu les ordres d'Ozias
Je me livre aux transports dont mon ame eſt
ſaiſie ,
Soit amour ou fureur , ſoit zele ou jaloûſie ,

Fin du deuxième Acte.

40 JUDITH,

ACTE III.
SCENE PREMIERE.

HOLOFERNE, VAGAO.

HOLOFERNE.



UE le Camp en murmure , il faut
qu'on obéisse ,

Je veux que Bérulic ou se rende , ou
perisse.

La soif me vange assez de sa temerité :

Mais un succès si lent fait honte à ma fierté.

VAGAO.

La victoire vous plaît prompt & précipitée ;

Mais la sage valeur est-elle moins vantée ?

Ces rapides succès , Seigneur , ont peu d'appas

Quand ils sont achetez par le sang des soldats ,

Et cette soif de vaincre ardente , impetueuse ,

Après un long bonheur n'est pas toujours heu-
reuse,

TRAGÉDIE.

41

HOLOFERNE.

Dois-je vaincre autrement pour remplir mon em-
pley ?

Le Roy que nous servons que diroit-il de moy ?
Si Chef de son armée, & chargé de sa gloire
Je voulois ménager une foible victoire,
Attendre ici du temps que reduite aux abois
Une Ville sans nom, inconnue à nos Rois
Se rendit lentement par la soif qui la presse ;
Et me fit triompher par sa seule foiblesse ?
Ce Roy, dont je dois prendre & l'esprit & le cœur,
Me pardonneroit-il cette indigne lenteur ?

V A G A O.

Holoferne sans honte en Conquerant paisible
Peut forcer sans combattre un mont inaccessible
Herissé de Rochers, d'où les Betuliens
S'élèvent fierement sur les Assiriens.
Est ce trop peu pour vous de reduire une Ville
Qui peut braver la force & la rendre inutile,
Et de sçavoir vous faire un triomphe certain
Qu'à peine on obtiendrait les armes à la main ?

HOLOFERNE.

Vous voulez éblouir d'une belle apparence

Et mon ambition & mon impatience.

Je sers un Roy qui veut ardeur , activité ;

Vainqueur rapide , heureux , il veut être imité.

Fier d'avoir sçû gagner une pleine victoire

Sur le Mede jaloux & rival de sa gloire ,

Il veut au monde entier faire adorer ses loix.

Pour en faire avertir les Peuples & les Rois ;

Ses ordres sont portez aux deux bouts de la Terre ;

Mais quoi-que menacez d'une cruelle guerre ,

On vit Peuples & Rois sans presens , sans hon-
neurs ,

Renvoyer fierement sous les Ambassadeurs.

Vous souvient-il alors par quel serment terrible

Il jura de venger un affront si sensible ,

Il m'ordonna de vaincre & sans perdre un moment

De sacrifier tout à son ressentiment.

Pressé par sa fureur , armé de sa puissance ,

Je pars , fors de Ninive , & pleine confiance

Je marche à la victoire , & suis par tout vainqueur ;

Chaque moment grossit ce torrent de bonheur.

Au nom des Rois , qu'on vit si fiers , si temeraires

Je reçois des honneurs forcez ou volontaires ;

L'encens fume par tout , tout est semé de fleurs ;

TRAGÉDIE. 43

L'air retentit de chants & d'éloges flatteurs ,
Tout m'applaudit , par tout joye & magnificence
Honorent mon triomphe , élèvent ma puissance.

Mais vous voyez ici tout d'un coup arrêtez
Les flots impetueux de mes prosperitez ,
Au pied de ces rochers , dont l'accès difficile
D'un Peuple defarmé fait le plus sur azile ,
Mon pouvoir retenu languit honteusement.
Qu'un allant general sans perdre un seul moment
Ouvre un libre passage au cours de ma victoire :
De ce retardement je dois compte à ma gloire ,
Il est honteux pour moy que le Roy que je sers
Soit un seul jour plus tard maître de l'Univers,
Penetrons ces rochers , rien n'est inaccessible
Aux vifs & prompts efforts d'une armée invincible.
Mais quels cris m'ont frappé ?

SCENE II.

UN OFFICIER ASSYRIEN,

HOLOFERNÉ, &c.

L'OFFICIER.

Nos ennemis, Seigneur ;
 Ont fait une sortie avec tant de vigueur ,
 Que presqu'au haut du mont nos troupes avancées
 Par leurs premiers efforts ont été renversées ;
 Achior qui conduit un si hardi dessein
 Animoit ses soldats de la voix , de la main ;
 Tout plioit , & déjà sa fureur insolente
 Tournoit comme ses yeux , ses pas vers votre
 tente ;
 Un autre de leurs Chefs plus furieux encor ,
 Avec tant de succès secondoit Achior ,
 Que la garde du camp ne résistoit qu'à peine.
 Mais la victoire alors demeurant incertaine ,
 Par de puissans secours sans cesse redoublez
 Les Hebreux sont enfin par le nombre accablez.
 Cependant Achior fier malgré sa défaite
 Rassemble ce qui reste , & combat en retraite ;

TRAGÉDIE. 45

Un gros de Juifs le joint, ardens, désespérez,
Par mille maux soufferts si fort défigurez,
Que nos soldats ont pris d'abord quelque épon-
vante :

Mais voyant leur ardeur peu durable, impuissante,
On poursuit

HOLOFERNE.

Ton recit fait perdre trop de temps ;
Allons, allons hâter le succès que j'attens.

SCÈNE III.

HOLOFERNE, UN AUTRE OFFICIER
ASSYRIEN.

UN OFFICIER ASSYRIEN.

A Chior est défait, & sa troupe affoiblie
Après un long combat rentre dans Betulie :
Mais voyant un des siens de la troupe écarté
Qui s'éloignoit de nous d'un pas précipité,
Je l'observe de loin : sa course impatiente
Par un secret détour le mène à votre tente.
Poursuivi des soldats que j'avois près de moy,

Accablé par le nombre il se rend sans effroy ;
 Son air ferme , intrepide , & sa mine hautaine ,
 Font voir qu'un grand projet...

HOLOFERNE.

Commandez qu'on l'amene.

S C E N E I V.

HOLOFERNE, MISAEÛ, DES OFFICIERS,
 SUITE.

HOLOFERNE.

Quel étrange dessein te conduit en ces lieux ;
 Quel secret attentat...

MISAEÛ.

Un dessein glorieux.

Je voulois par ta mort affranchir une Ville
 De la sainte Sion le principal azile.

- Dans le dernier combat Achier avec moy
 Nous avons tout osé pour aller jusqu'à toy.
 Tu sçais par quel malheur nous perdons la vic-
 toire ;

Et moy par un transport & de zele & de gloire
 Seul je cours t'immoler , mais un si beau dessein

A ma confusion attend une autre main.
 Le Ciel , quand Israël luy demande justice ,
 Se réserve luy-même un si grand sacrifice ,
 On peut être a choisi pour un si noble employ
 Un Hebreu plus illustre & plus heureux que moy.

HOLOFERNÉ.

J'admire ton audace & je commence à croire
 Qu'un siege qui sembloit matiere à peu de gloire,
 Peut se compter sans honte au rang de mes
 Exploits :

Mais de ce Peuple fier , plus fier que tant de Rois
 Qui viennent tous les jours me rendre leurs hom-
 mages.

Dy moy quel est le sort , quels sont les avantages ,
 Dy-moy quel est l'espoir d'un Peuple malheureux ,
 Mais parle en ennemi sincere & genereux.

MISAE L.

J'atteste devant toi l'astre qui nous éclaire ,
 Tabernacle sacré du Dieu que je revere ,
 Que je ne diray rien contre la verité ,
 Non que j'affecte icy cette sincerité ,
 Pour racheter ta vie & mandier ta grace ;
 Quelque cruel que soit le coup qui me menace ,

Je suis trop malheureux pour craindre ton cour-
roux.

Sçache donc que le Ciel irrité contre nous
Aiant mis dans tes mains la gloire & son tonnerre
Fait tomber sur les Juifs tous les maux de la guerre :
Mais la vertu des Juifs est capable de tout ,
Et leur persévérance ira jusques au bout.
Malgré la soif, malgré la rigueur de tes armes ;
Consterner , accablez de mortelles alarmes ;
Nous voulons résister , seurs à force de pleurs
De rendre enfin le Ciel sensible à nos malheurs ,
Et d'attirer sur nous des sources abondantes.
Porte , porte plus loin tes armes triomphantes :
Le Ciel en protégeant la sainte Nation ,
Livre le monde impie à ton ambition.
On t'a vu par l'effort d'une noble furie
Chez cent Peuples soumis briser l'idolâtrie ;
On t'a vu foudroyer par tes puissantes mains
Des chimeriques Dieux les simulachres vains ,
Réduire leurs Autels & leurs Temples en poudre ,
Embraiser tous leurs bois si dignes de la foudre ,
Ces infames réduits, & dont l'obscurité
Des forfaits les plus noirs cachotent l'impicté.

Tu

TRAGÉDIE.

49

Tu devois au vray Dieu faire ce sacrifice :
Mais bien loin de servir sa gloire & sa justice ,
On dit que l'on n'a vu ton bras victorieux
Renverser les Autels , exterminer les Dieux ,
Qu'à dessein seulement de déclarer ton Maître
Le seul Dieu de la terre , & seul digne de l'être.

H O L O F E R N E.

As-tu pu l'ignorer ? ce vainqueur glorieux
Réunit en luy seul tous les Rois , tous les Dieux ;
Que si tu n'entens pas la voix de son armée ,
La voix des Nations & de la Renommée ,
C'est moy qui parle , & moy je t'apprens au-
jourd'huy

Qu'il n'est plus d'autre Roy, plus d'autre Dieu que
luy.

M I S A E L.

Plus d'autre Dieu que luy ! quel blasphème ex-
crable !

Abuse-t-on ainsi de ce nom adorable ?
Apprens que ce grand nom dit un Estre éternel ,
Et qu'il n'est d'autre Dieu que le Dieu d'Israël.

H O L O F E R N E.

Ne crois pas m'éblouir par cette grande idée

Que tu nous veux donner du Dieu de la Judée.
 Par pitié je fais grace à ce zèle emporté.
 Plus tu m'oses braver, plus ton impunité
 Te fera voir combien je méprise ta haine,
 Et combien ta menace est inutile & vaine,
 Quand tu crois que ton Dieu peut armer contre
 moy
 Quelque Hebreu plus à craindre & plus heureux
 que toy.

S C E N E V.

UN OFFICIER ASSYRIEN,
 HOLOFERNE, MISAEEL.

L'OFFICIER *Assyrien.*

UN prodige étonnant vient de frapper ma
 veuë.

Une femme, Seigneur, superbement vêtue
 S'enfuit de Betulie, & vient à vos genoux
 Par de profonds respects fléchir votre courroux;

H O L O F E R N E.

Qu'on la fasse venir.

TRAGÉDIE. 51

L'OFFICIER.

Seigneur , je l'ai laissée

Qui marchoit au milieu d'une foule empressée.
Si-tôt qu'elle a paru , le Camp de toutes parts
Vers elle seule a fait aller tous ses regards :
Mais en nous attirant par un charme invincible ,
Je ne sçay quel éclat majestueux , terrible ,
Mêle un respect timide au plaisir de la voir.
Chaque soldat oublie , ou suspend son devoir ;
Et plein d'une merveille étonnante & nouvelle ,
Croit que la beauté même , en habit de mortelle ,
Avec tous ses appas vient se donner à vous.

MISAE L.

C'est Judith ; cache toy , mon desespoir jaloux.

- H O L O F E R N E .

Qu'on aille satisfaire à mon impatience ;

Je brûle de la voir.

MISAE L.

Que je crains sa présence !

SCENE VI.

HOLOFERNE , JUDITH , MISAEË ;

ABRA , *Suite.*

HOLOFERNE.

Quel surprenant éclat vient de fraper mes
yeux ,

Et porte dans mon cœur un charme imperieux ?

Je voy dans tous ses traits tout l'air d'une Immor-
telle ,

Et toute ma grandeur disparoît devant elle.

JUDITH *à part.*

Pour flater son orgueil , affectons tant d'effroy ;

Un respect si profond.... je tremble , soutiens-moy.

Ah ! que de majesté ! tant de grandeur m'accable.

HOLOFERNE.

Quel objet est icy pour vous si redoutable ?

Reprenez vos esprits , & commencez à voir

Que vos yeux sont icy plus craints que mon pou-
voir.

Vous êtes en ces lieux souveraine maîtresse.

JUDITH.

Quelle flatteuse voix rassure ma foiblesse ;

TRAGÉDIE. 53

Et me rend tout à coup l'usage de mes sens ?
 Mais en ouvrant les yeux, que de troubles puissans
 Reviennent quand j'approche un trône si terrible ;
 Qui du trône éternel est l'image sensible !
 Seigneur, pour me sauver de ton juste courroux,
 Je fors de Bethléem, & viens à tes genoux.

HOLOFERNE.

Vous aux pieds d'Holoferne humblement pro-
 sternée,

Vous que de tant d'appas le Ciel a couronnée ?

JUDITH.

Vive & regne à jamais ton Roy vainqueur des
 Rois,

Que tous ses ennemis soient soumis à ses loix,
 Et que par le secours du bras que tu lui prêtas
 Il porte encor plus loin son nom & ses conquêtes.
 Quand la terre s'étonne & se tait devant toy,
 Peux-tu pour m'écouter descendre jusqu'à moy ?
 On connoît ta sagesse, on vante ta conduite.
 Sur un nom si fameux j'ay hazardé ma fuite ;
 J'ay dû presumer tout d'un cœur comme le tien,
 Dans ton Camp, dans ses fers la vertu ne craint
 rien.

J'aime mieux être icy captive , misérable ;
Qu'être en proie aux malheurs d'une Ville coupable ,
Que le Ciel irrité ne veut plus secourir ;
Et que ses jugemens condamnent à périr.
En vain je leur fais voir la force de tes armes ;
On ne veut écouter mes conseils ni mes larmes ;
Ils persistent toujours dans l'horrible dessein
De souffrir jusqu'au bout & la soif & la faim.
Ils sont si transportés de cette aveugle rage ,
Que sans se rebuter de l'horreur du breuvage ,
Ils veulent avaler le sang des animaux ;
Même pour ajouter le crime à tant de maux ;
On les voit d'une ardeur sacrilège , intrepide ,
Se jeter sur l'Autel , & d'une bouche avide
Devorer les présents que nul impunément
Ne peut jamais toucher de la main seulement.
Sur tant d'impiété , sur tant d'impatience ,
Le Ciel se lasse enfin d'écouter sa clemence ,
Les livre entre tes mains , & bien loin aujourd'hui
D'aimer un peuple ingrat & de veiller sur luy ,
Il veut exterminer cette race rebelle.
Profite d'un avis important & fidelle.

TRAGÉDIE.

35

MISAELE *à part.*

Judith flate Holoferne , & par de faux avis . .

HOLOFERNE *à Misael.*

Tu vois si tes conseils doivent être suivis .

JUDITH.

Misael en ces lieux ! j'ai prévu sa disgrâce :

HOLOFERNE.

On vient de l'arrêter ; J'ai loué son audace ,

Quand il m'a dit tout haut qu'il venoit m'immoler ;

Mais quand je luy permets de vivre & de parler ,

Ce lâche à l'attentat ajoute l'imposture .

MISAELE *à Judith.*

C'est vous qui-m'attirez cette mortelle injure .

Par un discours trompeur vous démentez le mien ?

Achievez mes malheurs , & ne ménagez rien .

J'ay voulu par sa mort délivrer Betulie ,

J'ay tenté cet effort au peril de ma vie ,

Et j'ay même écouté ce genereux courroux

Par d'autres interêts qui ne sont que pour vous .

JUDITH.

Qui ne sont que pour moy ! Suis je votre complice ?

Et puis je souhaiter qu'Holoferne perisse ,

Quand je viens à ses pieds implorer sa faveur ?

G iij

MISAE L.

Judith le reconnoît déjà pour son vainqueur ?
 O ! honte d'Israël ! vous serez satisfaite ;
 On ne laissera point votre gloire imparfaite.
 Holoférne ébloüi par un charme trompeur. . ;

HOLOFERNE.

Je suis las d'écouter un traître , un imposteur.

MISAE L. à Judith.

Quels noms pour Misael ! quelle horrible injustice !
 Jouissez de ma peine & de votre artifice.

JUDITH à part.

Je fais tous ses malheurs. Dure nécessité !

MISAE L.

Si tu ne me crois pas digne d'être écouté ,
 Par une prompte mort. . .

HOLOFERNE.

Ouy , tu mourras , parjure ,
 Moins pour ton attentat que pour ton imposture.
 Qu'on aille l'immoler à mon juste courroux.

JUDITH.

Non , il cherche à mourir : ce supplice est trop
 doux.

Il faut que dans les fers il gemisse , il soupire ,

TRAGÉDIE.

57

En voyant sur les Juifs étendre ton Empire.

Qu'il vive , & qu'apprenant ta gloire & ton bonheur ,

Il en meure cent fois de rage & de douleur.

H O L O F E R N E.

Hé bien , que la prison commence son supplice.

SCENE VII.

JUDITH, HOLOFERNE.

JUDITH.

DE s que l'ordre du Ciel pour te faire justice
Voudra que je te mene au trône des Hébreux ,
Je te feray marcher triomphant devant eux.
Je te les livreray sans armes , sans défense ,
Tous tremblans de respect & tous en ta présence
Frappez d'une muette & divine terreur
Viendront à tes genoux adorer leur vainqueur,
Nul cry feditieux , nul murmure inutile
Ne troublera la paix d'un triomphe tranquille;

H O L O F E R N E.

Ah ! c'est trop me flater ; cependant je vous croy ,
Quoi que vous promettiez , je l'attens malgré
moy ,
Votre vertu me force à croire ce miracle ;

C v.

Et donne à vos discours tout le poids d'un Oracle.

J'allois tout hazarder , & malgré nos soldats

J'allois dans cent perils precipiter mes pas ,

Et m'ouvrir sur ces monts une sanglante voye ;

Et vous , par le secours du Dieu qui vous envoie

Vous m'offrez sans combattre un triomphe certain.

Ah , si c'est v^{otre} Dieu qui vous prête sa main ,

Luy seul sera le mien , & déjà je commence

De le sentir en vous , d'adorer sa puissance.

Ses plus beaux traits qu'en vous sa main a retracés

M'inspire des transports...

JUDITH.

C'est assez , c'est assez.

Tout flate mes souhaits ; je voy dans ce langage

Des promesses du Ciel l'assurance & le gage.

Je vay le consulter pour apprendre quel temps ,

Quel secours il destine au succès que j'attends ;

H O L O F E R N E.

Allez le consulter & hâter ma victoire ,

Et j'avouëray tout haut , pour payer tant de gloire ,

Que vainqueur tant de fois , un nom si grand , si
doux ,

Me fera plus d'honneur si je le tiens de vous.

SCENE VIII.

JUDITH, ABRA.

ABRA.

Holoferne déjà se dispose à se rendre ;
Vous allez triompher.

JUDITH.

Hé, que puis-je prétendre
D'un triomphe honteux dont j'ai lieu de trembler ?
Si j'ai vu le Tyran s'attendrir, se troubler,
Vois-tu pas quel scrupule empoisonne ma joye ?
Tu vois pour le succès ce qu'il faut que j'employe,
Quels ornemens, quels soins, quel langage flatteur,
Quel chemin ai-je pris pour entrer dans son cœur ?
Et pour y faire naître un amour execrable ?
Quel employ pour Judith ! quelle honte m'accable !
Mifael est icy pour comble de douleur,
De tout ce que je fais le triste spectateur ; -
J'aigris son desespoir par un lâche artifice ;
Je rachette sa mort par un autre supplice ;
J'exerce contre luy la dernière rigueur ;
Et quand de toutes parts je luy perce le cœur,

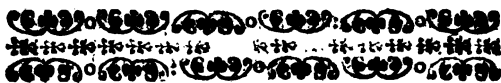
C vj

Je travaille à gagner un Tyran que j'abhorré :
 Et vous y consentez , puissant Dieu que j'adore :
 Mais pourquoy ces remords & ces scrupules vains ?
 J'ay flechy le plus grand , le plus fier des humains ,
 Goutons le doux espoir d'une pleine victoire ,
 (Malheureuse Judith) quelle ivresse de gloire ;
 Quel orgueil insensé te fascine les yeux ?
 Quoy que l'espoir de vaincre un Tyran odieux
 Soit un motif illustre , & que le Ciel l'ordonne ;
 Détectons à jamais l'amour que je luy donne .
 Que de troubles cruels s'élèvent dans mon cœur ?
 De tout ce que prévoit la timide pudeur
 J'ai peine à soutenir l'épouvantable idée ,
 Helas , que dira-t-on du Dieu de la Judée ;
 Si par un artifice infame & criminel
 Il faut perdre Holoferne , & sauver Israël ?
 Pour le faire perir , pour en purger la terre ,
 Le Ciel , le juste Ciel n'a-t-il pas son tonnerre ?
 Allons hors de ce Camp dont l'air est infecté ;
 Où tout est corrompu par son impiété ,
 Allons prier le Ciel que sans blesser sa gloire
 Il me fasse achever cette affreuse victoire ,

Fin du troisième Acte.

TRAGEDIE.

63



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HOLOFERNE, VAGAO.

HOLOFERNE.



Je nul n'entre en ces lieux. Toy, demeure avec moy.

Cache mon desordre à tout autre qu'à toy.

Jamais trouble pareil n'est entré dans mon ame.
Occupé, pénétré des charmes d'une Femme,
Je n'entens, je ne sens que ce qu'elle me dit;
Je croy la voir par tout, tout est plein de Judith.
Cette image en tout temps m'obsède & m'environne,

Un charme surprenant qui sort de la personne
A jusques dans mon cœur, jusques dans ma raison
Fait passer tout d'un coup un funeste poison.
Quand je voy de quel coup ma gloire est menacée,
Et de quel air Judith regne dans ma pensée,

Indigné contre un mal que je ne puis souffrir,
 Je suis presque tenté de la faire perir.
 Prenons nos seuretez contre cette Captive,
 Qu'est-ce qu'une beauté suspecte & fugitive ?
 Sacrifions sa vie au repos de nos jours.

V A G A O.

Voulez-vous recourir à ce sanglant secours ?
 Vôtre amour a-t-il pu vous ôter la memoire ?
 Judith vous a promis une grande victoire,
 Et sans qu'il vous en coûte un seul de vos soldats.

H O L O F E R N E.

Mais sçais-tu jusqu'où va ce fatal embarras ?
 Je vois bien qu'il te faut ouvrir toute mon ame ;
 Et te faire trembler des fureurs de ma âme.
 Pour dégager mon cœur d'un amour insensé,
 J'embrasse tous les temps, l'avenir, le passé ;
 Je rappelle les noms des Nations soumises,
 Des Princes subjugués, des Provinces conquises ;
 Je tâche à m'occuper de mille soins divers
 Qu'exige la grandeur du Maître que je sers ;
 Et tout ce que m'impose un devoir nécessaire,
 Ce que j'ai déjà fait, ce qui me reste à faire,
 L'embarras de regler à chacun son employ,

TRAGÉDIE

63

D'écouter tant de vœux qui s'adressent à moy ,
Toute l'attention assidue & profonde
Que je dois au projet de conquérir le monde ,
Tout cela ne sçauroit bannir de mon esprit ,
Eloigner un moment l'image de Judith.

VAGAO.

Et pourquoy l'éloigner , cette image si chère ,
Et contre tant d'appas armer votre colere ?
Maître de la Beauté dont vous êtes charmé ,
Aimez , Seigneur , parlez , & vous serez aimé.

HOLOFERNE.

Si pour plaire à Judith il faut que je m'explique ,
Apprens jusques où va son pouvoir tyrannique.
Pressé de la plus forte & violente ardeur
Que l'amour ait jamais fait naître dans un cœur ,
J'ai voulu me livrer à toute la licence
Que donne à mes transports la suprême puissance ;
Mais je ne sçay quel trouble a glacé mes desirs ,
Et m'a presque interdit l'usage des soupirs.
Jusqu'icy j'ignofois ce qu'on souffre à se taire ;
Quand j'aimois , je parlois , & j'étois sûr de plaire ;
Mais en voyant Judith , frappé d'un trait perçant ,
Accablé d'un respect timide , embarrassant ,

Et que jamais mon cœur n'a senti qu'au près
d'elle.

A peine de ma flâme une foible étincelle ,
Telle que je la sens , s'est montrée à ses yeux ;
Elle impose un respect que je refuse aux Dieux.
Le Ciel ou les Enfers par un charme sensible
Donnent à ses appas une force invincible . -
Je n'ose l'approcher , la gloire & la pudeur
Qui regnent sur son front , donnent de la terreur ;
Et cependant tout plein d'amour , d'impatience ,
Je brûle de la voir pour rompre le silence.
Elle ne paroît point , que fait-elle ? en quel lieu . .

V A G A O.

Loin du monde & du bruit elle implore ce Dieu
Qui luy promet pour vous... La voici qui s'avance.

H O L O F E R N E.

A peine mes regards soutiennent sa présence.

SCÈNE II.

HOLOFERNE, JUDITH, VAGAO,
ABRA.

HOLOFERNE.

EN sortant de prier le Dieu que vous servez ;
Par un nouvel éclat vos attraits relevez ,
Dans mes sens étonnez font couler une glace
Qui m'ôte la parole & retient mon audace.
Quoy qu'au nom d'Holoferne on puisse tout ris-
quer ,

Je ne sçay de quel air je pourray m'expliquer.
On m'a vu hautement , sans art & sans prieres ,
Expliquer mes soupirs aux Reines les plus fieres ,
Je tremble devant vous , & si mon foible cœur
Avoit pu retenir cette fatale ardeur ,
Qui veut paroître au jour en dépit de moi même ,
Judith auroit long-temps ignoré que je l'aime.

JUDITH.

Où me voy-je reduite ?

JUDITH,

HOLOFERNÉ.

A de pareils discours
Les modestes beautez s'alarmèrent toujours.

JUDITH *bas.*

A quoy m'expose, hélas ! notre grande entreprise ?
J'en frissonne d'horreur.

HOLOFERNÉ.

Je voy votre surprise :

Mais elle va si loin, votre desordre est tel
Que vous semblez vous faire un déplaisir mortel
De ce qui vous élève à la gloire supreme.
Songez, quand je vous dis qu'Holoferne vous aime,
Que ce mot vous promet les tresors, les honneurs
Qui peuvent assouvir la soif des plus grands
cœurs.

Des Rois & des Heros les flammes sont trop belles
Pour faire quelque injure à des beautez mortelles ;
Rien ne peut de leur part offenser la vertu.
Que d'un scrupule vain votre cœur combattu
Ne se refuse pas cette grande victoire,
Et sçachez, pour jouir de toute votre gloire,
Que l'avén que je fais met un Prince à vos pieds
Qui voit à ses genoux cent Rois humiliez ;

TRAGÉDIE. 67

Il se fait tant d'honneur d'être votre conquête,
Qu'il veut que dès ce soir un grand festin s'ap-
prête,

Où devant tout le Camp on vous voye aujourd'huy.
Au milieu de nos Chefs assise auprès de luy.
Luy refuserez-vous, Madame, cette grace ?

JUDITH.

Hé qu'est-ce que Judith pour avoir cette audace ?
Peut-elle refuser un si rare bonheur ?
Je veux tout ce que veut mon Maître & mon
Vainqueur.

HOLOFERNE.

Mais quand vous me flattez par un si doux lan-
gage,

Je voy sur votre front quelque sombre nuage
Qui fait voir, à travers ce dehors éclatant,
Que votre cœur se trouble, & qu'il n'est pas con-
tent.

Judith n'a-t-elle pas tout ce qu'elle souhaite ?
Vous forcez un vainqueur d'avouer sa défaite,
Et luy donnant des fers qui luy sont précieux,
Vous trouvez pleinement grace devant ses yeux :
Mais pour vous en donner une marque éternelle,

Je veux qu'en v^ôtre nom une feste nouvelle
 De ce qu'il sent pour vous instruisse l'Univers.

JUDITH.

Je connois tout le prix de tant d'honneurs offerts :
 Mais demain j'ose attendre une plus grande gloire.
 Et quand j'auray pour vous obtenu la victoire,
 Ce jour sera pour moy le plus beau de mes jours.

HOLOFERNÉ.

Quoy , tout ce que j'attens de v^ôtre seul secours ;
 Le succès étonnant d'une illustre entreprise ,
 Cette prompte victoire à mes armes promise ,
 Doit être pour Judith le comble du bonheur !
 Après tant de bontez il n'est rang ni grandeur
 Qu'on n'obtienne pour vous dans la Cour d'Assyrie.

Même si vous voulez regner dans Bétulie ,
 Je mettray dans vos mains le Sceptre d'Israël ,
 Et pour y joindre encor un éclat immortel ,
 Ayant brisé les Dieux adorez sur la terre ,
 Et voulant à jamais leur déclarer la guerre ,
 Pour placer dignement un nom si glorieux ,
 Vous seule & v^ôtre Dieu vous serez tous mes Dieux.

TRAGÉDIE.

69

JUDITH.

Ah Seigneur, c'en est trop, tant de gloire m'accable.

HOLOFERNÉ.

Pour vous faire un destin plus grand, plus honorable,

Je veux vous épouser.

JUDITH.

M'épouser !

HOLOFERNÉ.

Avez-vous

Tant d'horreur pour un nœud si précieux, si doux ?

JUDITH.

Tant d'honneur m'épouvante.

HOLOFERNÉ.

Ah ! faites que je voye

Que vous le recevez avecque plus de joye,

Ou craignez qu'un amant que vous desesperez.

JUDITH.

J'accepte avec transport l'honneur que vous m'offrez,

Et le cœur plein de joye & de reconnoissance,

Quand vous poussiez si loin vôtre magnificence

J'ose même en faveur d'un Enfant d'Israël...

HOLOFERNE.

Ne me demandez point grace pour Misaël,

Il a fait à Judith une mortelle injure.

Verra-t-on impunie une lâche imposture ?

Laissez pour votre gloire agir tout mon courroux.

JUDITH.

Judith s'est trop flatée, & croyoit près de vous,

Quand pour un malheureux elle vous sollicite,

Que son humble priere auroit quelque mérite.

Vos bontez m'ont trompée, & mon credule espoir...

• HOLOFERNE.

Ah, mon amour sur moy vous donne un plein pouvoir.

Que Misaël soit libre, & que l'ingrat apprenne

Quand vous parlez pour luy, quand vous rompez sa chaîne,

Et que j'attens de vous un triomphe certain,

Que l'un & l'autre enfin tient tout de votre main.

Je vous laisse; le Camp demande ma présence;

Mais s'il faut vous quitter, ma juste impatience

Me rendra promptement cet entretien si doux

TRAGÉDIE. 71

Que mon devoir m'arrache en m'éloignant de
vous.

SCÈNE III.

JUDITH, ABRA.

ABRA.

Que de biens apparens flatent votre espérance !

JUDITH.

Dy plutôt, que de maux accablent ma confiance !
Que je prévois d'horreurs dans l'état où je suis !

ABRA.

Vos regards égarez m'expliquoient vos ennuis ;
Tandis que le Tyran vous parloit de sa flamme.

JUDITH.

Que de transports divers ont déchiré mon ame !
Je voulois , & craignois l'aveu de son amour,
Et j'attens en tremblant la fin de ce grand jour.
Où suis je ? où me conduit cette étrange aventure ?

Je marche sans clarté dans une route obscure ;
Moy , je l'épouserois , le Tyran d'Israël ,

Amant foible & soumis , mais ennemy cruel ?

Ah ! s'il faut à ce prix acheter la victoire...

A B R A.

Ah ! de plus grands perils menacent v^{otre} gloire.

Craignez , dans un Tyran qui soupire pour vous ,

Un insolent vainqueur , & non pas un époux.

J U D I T H.

Je crains tout ; cache-moy cet affreux precipice.

La voix du Ciel m'appelle , il faut que j'obéisse.

A B R A.

Mais ne voyez-vous pas de quels noms odieux

Vous chargera bien-tost un camp seditieux ?

Il court déjà des bruits qui doivent vous confondre ,

Tout parle contre vous , qu'avez-vous à répondre ,

A ces bruits outrageans qui me comblent d'effroy.

J U D I T H.

Ne crains rien , l'Eternel leur répondra pour moy.

Je sens ce qu'un grand cœur souffre de violence

De voir par des soupçons souiller son innocence.

On me reprochera la folle vanité ,

Toute l'ambition qu'inspire la beauté.

L'horreur

L'horreur d'un tel reproche & de tant d'injustice,
S'oppose puissamment à ce grand sacrifice :
Mais le feu que mon zèle allume dans mon sein
Devore tout obstacle & tout respect humain.
Que l'honneur du Très-haut l'emporte sur tout
autre,

Ayons part à sa gloire en luy donnant la nôtre ;
Tombent, tombent sur moy, j'y consens à ce prix,
Mille confusions, l'opprobre & le mépris.

A B R A.

Cependant Misaël trouve une ample matière
A pousser contre vous sa fureur toute entière.
Il ne voit rien en vous, s'il croit que ses yeux,
Qui ne soit criminel, effroyable, odieux.

J U D I T H.

Aux yeux de Misaël rien ne me justifie ;
Tout me couvre à ses yeux d'horreur, d'ignomi-
nie,

Je fais tous ses transports, ses perils, son erreur.
Libre par mon secours, il va dans sa fureur
De tout ce qu'il a vu, de ce qu'il ose croire ;
Faire aux Bétuliens l'image la plus noire.

D

Il paroît.

JUDITH.

Ah ! quel est le trouble où je le voy !

SCENE IV.

MISAELE, JUDITH, ABRA.

MISAELE.

JE vis & je respire encore malgré moy.

Vous changez mon supplice au gré de votre haine,

Vous m'avez mis aux fers & vous brisez ma chaîne.

Cruelle, il vous est doux d'aigir mon desespoir ;

Votre bienfait m'apprend quel est votre pouvoir,

Et me découvre enfin cet important mystère,

Ce secret étonnant que vous me vouliez taire.

Votre beauté triomphe, Holoferne est à vous ;

Et quelque nom qu'il prenne, ou d'amant ou d'é-
poux,

Vous cédez aux appas d'un Vainqueur qui vous aime.

TRAGÉDIE

75

Un Conquerant paré de sa grandeur suprême,
Environné de gloire a tenté votre cœur.

JUDITH.

Quoy, voulez-vous toujours plein de votre douleur,

Juger de mes desseins par la seule apparence ?

Ah ! s'il m'étoit permis de rompre le silence ?

MISAEI.

Hé ! que me diriez-vous qui pût vous excuser ?

Au Camp des ennemis venir vous exposer ;

A flater un Tyran indignement descendre ;

Allumer un amour qui peut tout entreprendre ;

Sur vous seule assembler ce que l'art imposteur

A de plus feur pour plaire & s'emparer d'un cœur ;

Ne rougissez-vous point de l'indigne artifice...

JUDITH.

Hé ! pourquoi, Misael, faut-il que j'en rougisse ?

Si par de tels discours Holoferne trompé,

Des soins de son amour paroît plus occupé,

Que des soins de son Camp & de ceux de sa gloire ?

N'est-ce rien que d'avoir arrêté sa victoire,

Et d'avoir trouvé l'art d'enchaîner sa valeur ?

D ij

MIS A EL.

Mais osez-vous si loin pousser cet art flatteur ,
 Jusqu'à vouloir risquer l'honneur , & l'innocence ,
 Dans un festin profane où regne la licence ,
 Où le dereglement devient souvent farceur ,
 Et fait évanouir la honte & la pudeur ?
 Quand Judith se verra sous une riche tente
 Du Chef Assyrien Maîtresse & triomphante ;
 Au milieu des honneurs , des concerts , des plaisirs ,
 L'objet de mille vœux & de mille soupirs ,
 Le spectacle & l'amour de toute l'assemblée ;
 N'en sera t-elle point éblouie & troublée ?

JUDITH.

Quand on forme un dessein aussi grand que le
 mien ,
 Sous les ordres du Ciel on n'apprehende rien ;
 On se met au-dessus de l'humaine foiblesse.

MIS A EL. .

Dans les moindres perils j'ay vu vostre sagesse
 Trembler , & dans le fond d'un séjour écarté ,
 Loin des yeux des mortels chercher sa sécurité.
 Cette vertu modeste & qui fut si timide ,
 Est devenue enfin orgueilleuse , intrepide.

TRAGEDIE. 77

JUDITH.

Avec un peu de temps vous en jugerez mieux.

MISAEI.

Faudra-t-il démentir ma raison & mes yeux ?

SCENE V.

VAGAO, JUDITH, MISAEI.

VAGAO.

M Adame, on vous attend, tout est prêt,
tout vous presse,

La pompe du festin, la commune allégresse,

Le superbe appareil du Camp & de la Cour,

Tout ce qui doit enfin honorer ce grand jour.

Holoferne sur tout impatient d'attendre..

JUDITH.

Je vous suis,

SCENE VI.

MISAE L., JUDITH, ABRA.

MISAE L.

A Cet ordre il est temps de se rendre,
 Vous balancez. Allez étaler promptement
 A cette table impié un objet si charmant ;
 Et moy , je vous verray dans cette grande feste ;
 Triompher lâchement d'une indigne conquête.

JUDITH.

Non , non , épargnez-vous ce spectacle odieux.

MISAE L.

Quelque ennuy , quelque horreur qu'il en coûte à
 mes yeux ,

Je veux développer cet étrange mystère.

JUDITH.

Ah ! c'est trop écouter un soupçon temeraire ;
 Allez dire aux Hebreux que je touche au mo-
 ment....

MISAE L.

Moy , que j'aïlle aux Hebreux vanter impudem-
 ment

TRAGÉDIE. 79

Ce projet criminel, cette infame victoire ,
Dont on doit à jamais detester la memoire !
Moy, que j'aie pour vous trahir la verité ,
Et vous faire jouir de ma crédulité !
J'iray par un recit horrible , mais fidele ,
Allumer contre vous une haine mortelle.

JUDITH.

Votre fureur s'augmente , & je plains votre erreur ;
On m'attend & j'y cours avec trop de lenteur.

MISAE L

Allez , je vous suivray , j'ai même impatience.

JUDITH.

Voyez tout. Loin de craindre ici votre presence ,
J'aime à vous voir toujours curieux & jaloux ;
Ma gloire avoit besoin d'un témoin comme vous.

SCENE VII.

MISAEI *seul.*

ME trompay-je ? Judith feroit-elle innocente ?
Je commence à douter, sa fierté m'épouvante.
Allons-nous éclaircir. Puissé le Dieu vengeur
Confondre mes soupçons, & punir mon erreur.

Fin du quatrième Acte.

TRAGÉDIE. 81



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OZIAS, UN BETULIEN.

UN BETULIEN.



Peine on voit briller la lumière nais-
sante ,

Qu'impatient , & l'ame incertaine &
tremblante ,

Je cours auprès de vous , & viens me rassurer.

Sur tout ce que Judith nous a fait espérer.

Misact va troubler ce qu'elle ose entreprendre ;

De ses jaloux soupçons ne pouvant se défendre

Il la suit , & se livre aux mains des ennemis.

L'espoir de leur retour ne nous est plus permis ,

Rien depuis leur départ , nul avis favorable ,

Nul espoir ne console un peuple misérable ,

Le Ciel nous abandonne.

Dv

OZIAS.

Hé, quel est ce discours ?
 Entendray-je gemir & murmurer toujours ?
 Quand on croit de nos maux la mesure com-
 blée ;
 Espérons...

SCENE II.

OZIAS, ACHIOR, UN BETULIEN.

OZIAS *continuë.*

Achior l'ame toute troublée....

ACHIOR.

Hélas ! le croirez-vous ? l'infidelle Judith....
 Ozias, écoutez cet étrange récit.
 Un deserteur du Camp, & mon amy fidele,
 Est venu m'annoncer cette affreuse nouvelle :
 Il m'a dit que Judith ayant par sa beauté
 Desarmé le Tyran, & vaincu sa fierté,
 Luy promet sur les Juifs une entiere puissance ;
 Et que pour les punir de leur impatience
 Elle les livreroit au pouvoir du vainqueur.
 Holoferne charmé d'un si rare bonheur ;

TRAGÉDIE. 83

Avec tout l'appareil de la plus belle feste ,
Celebre dans son Camp l'esper de sa conquête.
Judith le doit conduire au pied de nos remparts ,
Et si-tost qu'on verra flôter ses étendarts ,
Le peuple , sans tenter un effort inutile ,
Recevra le vainqueur dans le sein de sa Ville :
Les ennemis instruits & charmez de ce bruit ,
Ont fait par mille feux un grand jour dans la nuit :
Et l'on entend par tout la triomphante joye ,
Les cris victorieux que le Camp nous envoie.

O Z I A S.

Achior , osez-vous porter par ce recit
Une atteinte mortelle à l'honneur de Judith ?

A C H I O R.

Je le tiens d'une bouche & sincere & fidele.

O Z I A S.

Qui pourroit vous comprendre , ô Sagesse éternelle ?

A C H I O R.

J'ay douté comme vous , mais je voy Misael :
Son desordre....

SCENE III.

MISÆEL, OZIAS, ACHIOR;
UN BETULIEN.

MISÆEL.

F Rappé d'un desespoir mortel,
Livrant à la douleur mon ame toute entiere,
J'ay marché dans la nuit sans guide & sans lumiere,
Et m'égarant sans cesse, après un long détour,
Le jour naissant à peine a pu voir mon retour.
Je reviens, le Tyran malgré moy me fait grace;
Hélas ! que ne m'a-t-il puni de mon audace !
Je voulois l'immoler à mon jaloux dépit,
Et prévenir ainsi la honte de Judith.
Surpris par ses soldats, las & honteux de vivre;
Je m'accuse, à la mort mon desespoir me livre;
Je presse contre moy le Tyran irrité :
Mais Judith de mon crime obtient l'impunité,
Et sa pitié cruelle, en me laissant la vie,
M'a rendu le témoin de son ignominie.

TRAGÉDIE. 85

Ah, qu'une prompt mort m'eût épargné d'horreurs !

O Z I A S.

Expliquez-vous enfin ; quels sont ces grands malheurs ?

M I S A È L.

Judith sur Holoferne emportoit la victoire ;
Je l'ay vû en partant s'en promettre la gloire ;
Son orgueil l'a perduë , & je l'avois prédit ,
Holoferne à son tour triomphe de Judith.
Je ne vous diray point par quelle complaisance
Elle a sçû du Tyran gagner la confiance ;
Par quels discours trompeurs secondant sa beauté ;
Pour le mieux captiver sa bouche l'a flaté.
Si voulant le séduire , elle a mis en usage
Tout ce qui peut toucher le cœur le plus sauvage ;
Elle a pris quelque soin de se justifier :
Ma raison l'oublioit , & vouloit l'oublier.
A tout ce qui pouvoit servir à la défendre
Ma foiblesse cherchoit à se laisser surprendre.
Mesme dans le festin où la joye en fureur
Pouvoit faire oublier & sagesse & pudeur ;
Sa conduite endormoit un peu ma défiance ;

B R A.

Judith est de retour , vous l'allez voir paroître :
 Mais sachant le respect qu'elle doit au Grand
 Prestre ,

Elle a crû qu'il falloit , revenant en ces lieux ;
 Instruire le premier d'un succès glorieux ;
 Et c'est vous , Ozias , à qui Judith m'envoie
 Annoncer son retour , & hâter votre joye.

O Z I A S.

Hé , que me direz-vous , si j'en croy Misaël ?
 Est-ce ainsi que Judith veut sauver Israël ?

M I S A E L.

Osez-vous nous vanter une infame victoire ?
 Étois-je au Camp sans yeux , suis-je icy sans
 memoire ?

Au sortir d'un festin plein de déreglement ;
 Judith demeure libre auprès de son Amant ,
 Vous avez pu tout voir , & n'étant pas loin d'elle ,
 Vous vîtes concerter cette paix infidelle.
 Quand Israël instruit d'un si honteux traité
 Apprendra de quel prix Judith l'a racheté ,
 Elle va devenir sous cette affreuse idée
 L'opprobre & le mépris de toute la Judée.

TRAGÉDIE. 89.

ABRA.

Quoy , toujours l'outrager ? ah c'est trop s'emporter.

Quand je parle en son nom, vous devez m'écouter.
J'avouëray que Judith m'a fait trembler moy-même ,

En me peignant l'horreur de ce peril extrême.
Elle avoit tout à craindre au milieu des plaisirs
D'un Tyran emporté par d'injustes desirs ;
Mais le Ciel a voulu faire de sa foiblesse
Un chef-d'œuvre étonnant de force & de sagesse.
Cette immortelle main que l'homme ne voit pas
Ecartoit les perils , & conduisoit ses pas.
Ce qui suivir la feste excita vostre plainte ;
Judith vit votre trouble , & vous vîtes sa crainte.
Seule avec Holoferne & tremblante d'effroy ,
Judith à tous momens tournoit les yeux sur moy.
Quoy-que l'occasion dût flater son attente ,
Je la vis balancer , & sa foy chancelante
La laissant sans courage & presque sans espoir ;
Condamnoit l'entreprise , & tentoit son devoir ;
Mais ce devoir enfin s'opposant à la suite ,
Judith demeure , & vous , sans attendre la suite...

Pourvois-je demeurer transporté de fureur ?

A B R A.

Ecoutez ce qui reste , & voyez votre erreur.

Holoferne au sommeil s'étant laissé surprendre ,

Donne à Judith l'audace & le temps d'entre-
prendre.

Son sommeil nous offrant l'image de la mort ,

Puisse , dis-je aussitôt par un soudain transport ,

Puisse , pour avancer la perte toute entière ,

Un sommeil éternel luy fermer la paupière.

Mais pour ce dernier coup que Judith doit porter ,

Quelles armes le Ciel luy voudra-t-il prêter ?

Là le fer d'Holoferne à ses yeux se présente.

Elle le prend d'abord , mais d'une main tremblante.

Cette horreur que l'on sent pour les assassinats ,

Luy glace le courage , & luy retient le bras.

Pour surmonter la crainte & ralléger son âme ,

Vers le Ciel elle lance un regard tout de flamme :

Ses vœux sont exaucez , & le Ciel dans son cœur

Verse subitement une sainte fureur ;

Ses yeux brillent d'un feu plus vif que de coutume ,

Et d'un éclat plus fier son visage s'allume.

TRAGÉDIE. 51

Holoferne endormy se livrant au trépas,
Judith sans balancer sur luy leve le bras,
Et prenant ses cheveux d'une main assurée,
Le frappe, & de son corps la teste est séparée.
Quoy, vous doutez encor de cétte verité !
Que je confonde enfin votre incredulité.

S C E N E Y.

ABRA, MISAEI, OZIAS, UN BETULIEN.

UN BETULIEN.

UN succès glorieux a rempli notre attente.
La tête d'Holoferne encor toute sanglante,
Par l'ordre de Judith, sur le haut des remparts;
Offre un spectacle affreux qui charme nos regards.

MISAEI.

Qu'entens-je ?

ACHIOR.

Juste Ciel !

ABRA.

Que pouvez-vous répondre ?

OZIAS.

C'est ainsi que le Ciel se plaît à nous confondre.

MISAE.

Ah , jalouse fureur , dans quel aveuglement
Plonges-tu la raison d'un malheureux Amant ?

O Z I A S.

Allons chercher Judith , la voicy qui s'avance.

M I S A E L.

Pourras-tu Misaël soutenir sa presence ?

S C E N E V I.

JUDITH , OZIAS , MISAE L , ACHIOR.

JUDITH.

O Zias , c'en est fait , Israël est vainqueur ;
Abra vous a sans doute annoncé ce bonheur.

O Z I A S.

Son recit a calmé des soupçons effroyables.

JUDITH.

L'apparence a rendu ces soupçons excusables ;
N'en parlons plus. Songez qu'Holoferne immolé
Livre aux Bctuliens tout le Camp desolé.
Le jour a revelé la perte qu'il a faite.
Vous , Ozias , allez achever la défaite.

TRAGÉDIE.

93

à Achior

Vous, suivez Ozias.

ACHIOR.

J'y cours avec ardeur.

Allons par mille morts expier notre erreur.

SCÈNE DERNIÈRE.

JUDITH, ABRA, MISAE L.

MISAE L.

Q'ordonnez-vous de moy, dont la jalouse
rage

Fait à la vertu même un si sanglant outrage ?

Moy, soupçonner Judith, elle à qui l'Eternel

A voulu confier la gloire d'Israël ?

Quelle étoit mon erreur ! quel assez grand supplice

De mes emportemens vous peut faire justice !

JUDITH

Qu'avec tous nos malheurs, dans un profond

oubly,

Ce que vous avez fait demeure ensevely.

Vos soupçons m'offensoient , pardons-en la mémoire ,

Et revoyez Judith avec toute la gloire.

Si malgré le penchant que j'eus toujours pour vous ,

J'ay pu vous preferer un immortel Eponx ;

Un choix si glorieux n'est pas sans recompense.

Voyez quel est le fruit de cette preference ,

Et prenez part vous-même à ce rare bonheur.

Une femme a défait un superbe vainqueur ,

Nos malheurs sont finis , Betulie est sauvée ,

La tête du Tyran sur nos murs élevée

Instruira l'Univers qu'Holoferne n'est plus.

MISAE L.

Ainsi vous triomphez , & moy , triste & confus ,

En horreur aux Hebreux , à Judith , à moy-même ,

Je vivray malheureux , privé de ce que j'aime ;

Et coupable envers vous , pour comble de douleur ,

D'un crime qui me rend digne de mon malheur.

JUDITH.

Ecoutez , & voyez ce qui suit ma victoire.

Vous ne me verrez point fier de tant de gloire

TRAGÉDIE.

95

Retenir cette pompe , & m'offrir aux honneurs ,
Aux applaudissemens qu'on prodigue aux vain-
queurs.

Je vay me dépouiller d'une parure vaine ,
Ornemens empruntez de la grandeur humaine ,
Heureuse d'avoir fait, aux yeux du Tout-puissant,
D'un art si dangereux un usage innocent.
Vous fûtes le témoin de ma peine secrète ,
Grand Dieu , quand je laissay la cendre & la
retraite.

Pour vous je les quittay ; je les reprends pour
vous ,

Et me rends toute entière à mon divin Epoux.

MISABEL.

Que de gloire ! Judith triomphe par ses charmes ,
Et retourne aussi tôt à la retraite , aux larmes.
Je la perds pour jamais ; mais malgré mon mal-
heur

La vertu de Judith console ma douleur.

F I N.

APPROBATION.

J'Ay lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Judas, Tragedie* ; & je n'y ay rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 20. Octobre 1716.

DANCHET.

L'IMPROMPTU

DE

L'AMOUR.

L'IMPROMPTU

DE

L'AMOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Alexandre Guillaume Mouslier

Par M. DE MOISSY.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
le 19 Novembre 1759.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez PRAULT, fils, Libraire, Quay de Conti.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

BELISE, *sœur de Cliton*, Mlle BIANCO-
LELLY.

CLITON, *habillé en Paysan, sous le nom
de Lucas*, M. ROCHARD.

AGATINE, *jeune Américaine, tirée d'un
pays de Sauvages*, M^{me} FAVART.

JULIEN, *Fermier riche*, M. DEHESSE.

ARLEQUIN, *Valet de Cliton*,
M. CARLIN.

UNE ACTRICE, *représentant l'Amour*,
Mlle CATINON.

UNE ACTRICE, *représentant la Sagesse*,
Mlle DESGLAND.

Deux Dames de la Com- } Mlle CAMILLE.
pagnie de Belise, } M^{me} BONIOLI.

*La SCENE est au Château de Belise,
dans un grand Sallon pour le fond,
dont le devant est garni d'arbres & de
charmilles.*



L'IMPROMPTU *DE* L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

BELISE, CLITON.

BELISE.



ON, mon frere, dites tout
ce qu'il vous plaira, je ne pré-
tens plus contribuer à nourrir
l'erreur où la jeune Agatine
est sur votre compte, cela devient trop
sérieux, elle commence à vous aimer,
& je me reproche déjà. . .

CLITON.

Ne vous reprochez rien, Belise, mes
vûes sont légitimes, & la jeune Agatine
est devenue nécessaire à mon bonheur;

A iij

6 L'IMPROMPTU

BELISE.

Nécessaire à votre bonheur ? Y pensez-vous ? Quoi ! j'engage ma sœur à m'envoyer du fond de l'Amérique, où elle est établie une pauvre petite Sauvage qu'elle a débrouillée, à peu près comme on instruit un perroquet ; cette singulière créature n'est ici que depuis très-peu de tems, & vous voulez me persuader que vous soupirez de bonne foi pour elle ? Quelle folie !

CLITON.

Aimer Agatine, ma sœur, est l'action la plus raisonnable de ma vie ; sous l'habit de votre Jardinier, & le nom de Lucas, elle me regarde comme un des Sauvages de notre pays, dont l'état est à sa portée. Je n'ai pris d'abord ce déguisement, comme vous sçavez, que par pur amusement d'esprit ; mais mon cœur s'est mis de la partie, surtout depuis que je vois qu'elle ne m'aime, que parce que je ne suis à ses yeux qu'un Jardinier.

BELISE.

Vous lui trouvez donc bien de la délicatesse, & son esprit....

CLITON.

N'en plaisantez pas, elle en a sans doute, d'autant plus estimable, qu'il est à elle, qu'il fait partie de son existence, & qu'il est en cela bien au dessus de cet esprit de mémoire qu'on ne doit qu'à l'art d'une éducation, qui ne sert souvent qu'à nous rendre plus agréables sans nous rendre meilleurs.

BELISE.

Voilà qui est très-bien dit ; mais pour que ce mérite naturel soit seulement présentable, songez-vous aux difficultés qui vous restent à vaincre.

CLITON.

Je n'en connois point, quelles sont-elles ?

BELISE.

Comment ? Contez-vous aisément la former sur nos mœurs, l'habituer à nos usages ?

CLITON.

Je me garderai bien de l'entreprendre ; la former sur nos mœurs ! Ce seroit plutôt nous qui devrions nous former sur les siennes : elle dit avec vérité ce qu'elle pense ; ses idées s'arrangent na-

8 L'IMPROMPTU

turellement ; un enjouement qui n'est point étudié la varie sans la changer ; quelquefois même une aimable naïveté que notre forte finesse traite injustement du nom de bêtise , fait l'éloge de son cœur , sans deshonorer son esprit. Ah ! ma sœur , nous ne connoissons point ce genre de mérite ; aussi comme il est tout neuf pour moi , il me fait la plus vive impression.

BELISE.

Je vois bien qu'il faut être de votre avis ; mais que ferez-vous de ce bel amour-là , vous êtes trop honnête homme pour tromper Agatine ? Aurez-vous la foiblesse de l'épouser ?

CLITON.

Demandez-moi plutôt si j'aurai la force de faire mon bonheur.

BELISE.

Soit , puisque c'est-là votre dernier mot , je suis fâchée de vous dire que cet amour vous exposera à de nouveaux chagrins.

CLITON.

Pourquoi , si Agatine m'aime ?

BELISE.

Elle aura beau vous aimer ; vous sça-

DE L'AMOUR. 9

vez que la simplicité de ses mœurs lui donne une aversion décidée pour tout ce qui s'appelle richesse ; qu'elle veut conserver cette simplicité jusques dans ses habillemens ; & si elle sçait une fois que vous êtes riche....

CLITON.

J'ai des moyens pour la faire revenir de cette prévention.

BELISE.

Comment ?

CLITON.

Il doit m'arriver de Paris tout ce qu'il faut pour cette petite fête , que je vous ai priée de prendre sur votre compte , & que je veux donner à Agatine sans paroître : j'attens mon Valet Arlequin , que j'y ai envoyé pour cela.

- BELISE.

Vous me l'avez déjà dit. Après ?

CLITON.

J'y ai joint quelques Scènes entre l'Amour & la Sagesse , que j'ai dialogué moi-même , qui j'espère , vaincront la répugnance qu'elle a d'épouser un hom-

me riche , si vous m'aidez un peu. J'entens quelqu'un ; je vous mettrai au fait de tout dans un autre moment : c'est Agatine elle-même , ma sœur , surtout ne me démasquez pas , ou je ne vous le pardonnerois de la vie.

SCENE II.

BELISE, AGATINE,
CLITON.

AGATINE.

AH ! vous voilà , Madame , j'en suis charmée , ma curiosité sur tout ce qui m'environne ici ajoute au plaisir que j'ai d'être toujours auprès de vous. Bon jour , Lucas.

CLITON.

Bon jour , belle Agatine.

BELISE.

Eh bien ! quelles nouvelles réflexions avez-vous donc faites ? car vous avez vû ici bien du monde hier au soir ; ça , parlez-moi en amie , vous sçavez que c'est à

DE L'AMOUR. 11

ce titre que vous devez me faire toutes les questions qui se présentent à votre esprit.

AGATINE *baise la main de Belise.*

Il est vrai, Madame, vos bontés m'enhardissent aussi quand je vous quitte, je ne sçais où j'en suis. Plus j'examine ce pays-ci, & plus j'en trouve qu'il est agréable d'y vivre, surtout pour les femmes.

BELISE.

Comment cela ?

AGATINE.

Elles n'ont rien à faire du matin au soir qu'à employer tous les moyens de plaire à tous les hommes en général, quoiqu'elles n'appartiennent qu'à un seul; chacun de vos hommes travaille, se donne une peine infinie pour fournir à sa femme toutes les aïssances de la vie & tous les colifichers qu'il lui faut pour qu'elle paroisse la plus belle aux yeux des autres hommes; en vérité, Madame, ce sont de bonnes gens que vos hommes.

BELISE.

Ma chere amie, ne vous y trompez pas, ils ne sont pas tous comme cela.

CLITON.

Cette bonté ne se trouve parmi nous que chez les hommes qui naissent riches, ou chez ceux que leur industrie sçait enrichir.

AGATINE.

Comment ? y auroit-il chez vous des femmes pauvres & obligées de travailler ?

BELISE.

Assurément , autant que leurs maris.

AGATINE.

Et pourquoi ?

CLITON.

Parce que ces maris ne sont pas riches.

AGATINE.

Mais ces femmes peuvent-elles aimer ces maris qui n'ont pas cette richesse, ou cette industrie qui les empêcheroit de se donner de la peine ?

CLITON.

Cela leur est un peu difficile.

BELISE.

Cependant , n'en déplaît à Lucas , ce sont ces maris & ces femmes que la fortune a placés dans une honnête médio-

DE L'AMOUR. 13

crité , qui communément s'aiment le plus.

A G A T I N E.

Il falloit le deviner , car je n'ai pas encore vû de ces personnes chez vous , mais en revanche j'y ai bien observé que vos sauvages riches n'aiment guerre leurs femmes , car ils ne vont jamais avec elles , où , si cela leur arrive , ils ont un air si froid , si froid , l'un auprès de l'autre , qu'on croiroit volontiers que ces époux sont toujours brouillés , où qu'ils n'ont point encore faits entiere connoissance.

B E L I S E.

Sçavez-vous pourquoi ?

A G A T I N E.

Non.

B E L I S E.

C'est pour se trop connoître , l'habitude d'être toujours ensemble cause des dégoûts , développe les défauts , affoiblit les bonnes qualités , refroidit l'amour , & on s'apperçoit qu'on ne s'aime plus , en cherchant chacun de son côté à aimer ailleurs.

A G A T I N E.

Et sans doute on se sépare quand on veut tout-à-fait ?

BELISE.

Non vraiment, cela n'est pas permis
puisque l'on se marie pour toute la vie.

AGATINE.

Pour toute la vie ! en ce cas l'habitude
chez vous est une méchante de dégoûter
ainsi l'une de l'autre deux personnes qui
ne doivent plus se quitter ; allez puisque
je sçai cela, je prendrai bien garde d'ai-
mer quelqu'un dans votre dangereux
pays, ou, pour vous unir, vous formez
des liens qu'il vous est plus aisé de mé-
priser que de rompre ; ou, à ce que je
vois, l'amour n'est qu'une fantaisie que
l'habitude affoiblit, loin de la fortifier ;
& ou enfin, pour toute ressource, on
passe sa vie à se haïr, faute d'avoir la
permission de se séparer.

CLITON à *Belise*.

Ah ! ma sœur, que d'esprit & de rai-
son !

BELISE à *Agatine*.

Effectivement, il y a bien quelque
chose à nous reprocher sur cela ; mais
dans vos forêts....

AGATINE.

Dans nos forêts notre habitude est

DE L'AMOUR. 15

plus honnête que la vôtre, elle fortifie notre attachement, augmente nos bonnes qualités, diminue nos défauts, & fait tant, à la fin, que deux cœurs ne peuvent plus se quitter, malgré la permission qu'ils en ont toujours.

CLITON.

Avouez pourtant, à travers tout cela, que vous aimeriez mieux vous unir, pour la vie, avec un de ces hommes riches, qui ne vous aimeroit peut-être pas toujours, mais qui vous donneroit tout ce que vous pourriez désirer, qu'avec un homme pauvre qui, malgré tout son amour, vous mettroit dans la dure nécessité de travailler avec lui pour vivre.

AGATINE.

Lucas, vous ne méstimez guères, si vous me croyez seulement capable de douter du choix que j'aurois à faire; après ce que je sçai, oui ce seroit l'homme pauvre que je choisirois, entendez-vous; plus j'aurois de peine en travaillant avec lui, pour le seconder dans nos besoins, plus je lui prouverois mon attachement; cette idée me donneroit des forces, où rendroit mon fardeau plus

16 *L'IMPROMPTU*

léger , & dès qu'il penseroit de même je serois toujours heureuse : oh ! maintenant que je suis instruite comme on se comporte chez vous , je n'épouserois pas un de vos sauvages riches pour tout au monde.

CLITON à *Belise*.

Ce dépit n'est-il pas charmant !

BELISE à *Cliton*.

Oui , mais il n'avance pas vos affaires.

(*A Agatine.*)

Cependant si cet époux ne vous aimoit pas , vous auriez au moins le plaisir de jouir d'une moitié de ses richesses.

AGATINE.

Je la lui rendrois cette moitié s'il employoit l'autre à aimer ailleurs ; car voilà je gage , comme on fait dans ce pays-ci ; mais je ne me mettrai point dans ce cas là : qu'ils y viennent vos gens riches , vous verrez comme je les recevrai.

BELISE.

Jé ne vous contraindrai en rien , mais je ne souffrirai pas non plus que vous épousiez un homme tout-à-fait pauvre : j'ai déjà pour vous quelqu'un en vue ,
dont

DE L'AMOUR. 17

dont la fortune vous conviendrait assez :
je soupçonne même que vous l'aimez
sans oser le dire : consultez-vous sur cela.

AGATINE.

Quoi, Madame, vous vous en allez
déjà ?

BELISE.

Je vais tenir compagnie aux Dames
que j'ai ici, si vous avez quelque ques-
tion à faire sur ce qui vous embarrasse,
Lucas est un garçon de bon sens qui
vous instruira sûrement aussi bien que
moi.

(Elle sort.)

SCENE III.

AGATINE, CLITON.

AGATINE.

LA voilà partie, quelle est bonne !
Mais, que veut-elle dire par ce quel-
qu'un, dont la fortune m'iroit assez, &
qu'elle soupçonne que j'aime ?

B

L'IMPROMPTU

CLITON.

Puisqu'elle parle de fortune, ce n'est pas moi qu'elle a en vue ; je ne suis qu'un simple Jardinier, comme vous sçavez.

AGATINE.

Oh ! c'est apparamment ce Monsieur, Julien qui est venu deux fois au Château pour me voir.

CLITON.

C'est un Fermier fort à son aise, & pour peu que vous y consentiez....

AGATINE.

O, ciel ! il n'a pas besoin d'être riche, celui-là, pour que je le déteste ; c'est le plus méchant sauvage que j'aye vu encore parmi vous ; il dit du mal de tout le monde.

CLITON.

Et du pauvre Lucas, qu'en pensez-vous, l'aimez-vous un peu ?

AGATINE.

Je ne sçaurois te l'assurer encore, mais tu me plais au moins autant que ce Julien me déplaît ; je suis triste, inquiète, reveuse quand je ne te vois pas ; & quand je suis auprès de toi, tout m'a-

DE L'AMOUR. 19

muse , tout m'intéresse ; dans ce pays-ci est-ce là de l'amour , Lucas ?

CLITON.

Oui , vraiment.

AGATINE.

Ah ! tant mieux , il est fait comme le nôtre.

CLITON,

Ce que vous dites-là me rend le plus heureux des hommes ; mais , hélas ! mon bonheur m'échappera , parce que je n'ai pas la fortune de Julien ; vous avez beau dire , on est heureux d'être riche , ma chère Agatine , & sur-tout quand on aime.

AGATINE.

Bon , qu'est-ce que cela y fait ? En aime-t-on mieux ? Non , je vois que chez vous les riches ont tant d'autres plaisirs , que c'est autant de rabattu sur celui-là , & je ne crois pas qu'ils y gagnent.

CLITON.

Ils ont celui de prouver leur amour par leurs bienfaits , d'en embellir la personne qu'ils aiment , enfin d'avoir plus de moyens de se faire toujours aimer.

B ij

AGATINE.

Dis, plus de moyens d'être inconstans; mais voilà encore de ton ambition de tantôt, tu sçais que je t'en ai déjà grondé plus d'une fois; si tu m'aimes, tu y perdrois d'être riche, puisque jamais je ne voudrois t'épouser; eh bien, le desireras-tu encore ?

CLITON.

Non, dès que cela vous déplaît, mais au moins laissez-moi souhaiter le consentement de Madame Belise, elle a quelque bonté pour moi; si en faveur de notre mariage elle vouloit me donner autant de bien qu'en a Julien ? (*à part*). Je pourrois par ce détour lui faire agréer une partie de ma fortune.

AGATINE.

Ah ! le voilà, ce méchant Julien.



S C E N E IV.

CLITON, AGATINE,
JULIEN.JULIEN *d'un ton mystérieux.*

M Adame Belise , donner à Lucas autant de bian que j'en ai ? Oh que oui , alle le voudra ; & pis qu'est - ce que c'est que dix mille écus de plus ou de moins pour une riche Dame de Paris qui sçait comme on se comporte ; on paye bian les Jardiniers de ce pays-là ; sur-tout quand ils vous ressembloit maître Lucas.

CLITON (*à part.*)

Sçauroit-il qui je suis ?

AGATINE.

Que voulez-vous donc dire , par-là
M. Julien ?

CLITON.

Expliquez-vous.

JULIEN.

Oui da ; tenez , maître Lucas , je ne sçais qu'eu diantre de Jardinier vous êtes , m'est avis pourtant que vous avez fait d'autre métier , ou que vous avez travaillé à bian des sortes de Jardins.

CLITON.

Il est vrai , maître Julien , j'ai fait mon apprentissage à la ville avant que de venir ici , c'est pourquoi je n'ai pas les manieres & le ton si villageois.

JULIEN.

Oh ! je le pense bian aussi , & c'est itou pourquoi vous vous êtes conservé le tein fleuri & les mains blanches , n'est-ce pas ?

AGATINE.

Effectivement vous n'avez point l'air d'avoir été brûlé du soleil , comme tous les autres.

JULIEN à *Agatine*.

C'est que dans ce pays-ci , ne vous déplaîse , on a des Jardiniers qu'on ne fait travailler qu'à l'ombre , & il est un de ceux-là.

DE L'AMOUR. 23

AGATINE.

Lucas, qu'est-ce que cela signifie ?

CLITON.

Que voulez-vous ? C'est un galimatias que maître Julien imagine pour vous inquiéter.

JULIEN.

Un galimatias, eh bien, le mot est bon. . .

CLITON.

Attendez. . . j'imagine. . . oui. . . justement. . .

JULIEN.

Oh ! devinez hardiment que j'avons trouvé l'enclouïre (*à Lucas*).. Pour ce qui est en cas de vous, il n'y a pas de mal à ça, chaque peine vaut salaire, & pis il faut qu'une Dame opulente paye généreusement ses serviteurs, c'est dans la règle.

CLITON.

Sçavez-vous que vous êtes bien méchant, M. Julien, & que si Madame Belise étoit instruite de vos mauvais propos, elle vous en feroit punir, comme vous le méritez.

JULIEN.

Moi ? Je ne suis pas méchant, je suis véritable, j'aime Agatine ; & morgué, je l'y dirai tout net qu'on ne la fait venir d'un autre monde que pour l'y faire pièce dans sti-ci.

AGATINE.

Ah ! Lucas, dois-je croire que vous cherchiez à me tromper, & est-il possible que Madame. . .

CLITON.

Non, Agatine, ne croyez que mon amour ; tout ceci est de votre invention, M. Julien, mais c'est une méchanceté dont je vais rendre bon compte à Madame Belise, (*à part*) sans l'impertinente idée de cet animal-là.

JULIEN à Cliton.

Oh ! j'y voyons clair, ça vous fache, mais je sommes notre Maître, & je ne craignons parsonne.

AGATINE.

Tenez, Lucas, j'estime trop Madame pour rien croire de mal sur son compte, mais, si je vous épousais, je voudrais n'avoir rien à soupçonner sur le vôtre, & franchement. . .

JULIEN.

JULIEN.

Sans doute, allez, gentille enfant, vaut mieux devoir tout à l'homme qu'on épouse ; si Madame Belise donne du bien à Lucas pour le marier avec vous, votre mariage en sera redevable ; ça le fatiguera d'autant voyez-vous : au lieu qu'en m'épousant vous ne devrez votre fortune qu'à moi, je ne devrai mon bonheur qu'à vous, m'est avis que notre amitié réciproque sera bien plus à son aise, puisque je n'aurons que faire de sortir de cheux nous pour l'acquitter.

CLITON.

Quoi ! belle Agatine, vous soupirez, vous livrez-vous aux impressions du plus mauvais esprit qu'il y ait ?

AGATINE.

Je ne sçais, je ne connois point assez les malices de votre pays pour développer ce que j'ai à craindre, mais si l'on cherche à me tromper ici, qu'on me renvoye plutôt dans mes forêts, ce n'est pas moi qui ai demandé à venir ; (à Lucas) si je ne t'avois jamais vu, je demanderois à partir tout à l'heure. Ah ! Lucas, que je suis malheureuse ? (Elle sort.)

S C E N E V.

JULIEN, CLITON.

JULIEN *à part.*

C O m m e je vous les intrigue : (*à Cliton*)
adieu biau Jardinier , Agatine est un
friand morceau ; mais tatigué , vous ne
la tenez pas encore.

CLITON.

Peut-être , mais nous nous reverrons
M. Julien.

JULIEN.

Oh ! tant qu'il vous plaira , je me foure
par-tout c o m m e vous voyez , (*à part*)
pour tâcher de l'y souffler cette petite
Agatine dont je sis affolé , il faut , mor-
gué , ne les pas perdre de vue.

(*Il sort.*)

SCENE VI.
BELISE, CLITON.

BELISE.

EH bien, mon frere, comment vont vos amours ?

CLITON.

Ma sœur, tout est désespéré, je vais perdre pour jamais la charmante Agatine ; si nous n'éloignons ce coquin de Julien, qui mérite de mourir sous le bâton : vous riez.

BELISE.

Ce pauvre garçon ne sçait pas qui vous êtes, il vous aura traité comme un Jardinier ; si vous n'étiez point si amoureux, vous en ririez avec moi.

CLITON.

S'il n'étoit question que de mon amour, je ne serois point si couroucé contre ce Julien ; il est homme & mon égal, puisqu'il ne voit en moi que Lucas ; mais, ma sœur, il tient des propos odieux sur votre compte.

C ij

BELISE.

Comment puis-je être en jeu dans tout cela ?

CLITON.

Le voici : dans l'idée de faire accepter à Agatine une partie de ma fortune, je lui disois que pour me la faire épouser, vos bontés iroient jusqu'à me donner autant de bien qu'en a Julien, ce maraut qui nous écoutoit s'est mis dans la tête, & a fait entendre à Agatine que cette générosité de votre part venoit d'un sentiment,...

BELISE.

J'entends,

CLITON.

Croyez-vous maintenant que j'aye tort de lui en vouloir, quand il détruit mes projets, & vous insulte aussi cruellement.

BELISE.

Je crois que l'un vous affecte plus que l'autre.

SCENE VII.

BELISE, CLITON ;
JULIEN *au fond du Théâtre.*

JULIEN, *du fond du Théâtre.*

BON , voilà Madame Belise & Lucas qui babillont ensemble ; voyons si je ne nous trompons pas dans nos conjonctures.

CLITON à *Belise, sans voir Julien.*

En vérité , Madame , votre sens froid me démonte , quand ce ne seroit que par égard pour moi. . .

JULIEN, *du fond du Théâtre.*

Vraiment , le drôle l'y parle sans façon.

CLITON à *Belise, sans voir Julien.*

Vous devriez entrer un peu plus dans mes intérêts qui deviennent les vôtres , puisqu'on vous compromet jusqu'à ce point.

32 *L'IMPROMPTU*

pourroit. . . Mais, non, ça n'y fera rien du tout, au contraire, ce seront vingt coups de bâton dont j'aurai à babiller de plus, & qui rendront la chose plus croyable, & morgué employez un moyen moins couteux, baillez-moi Agatine en mariage & gardez Lucas; je vous promets de me taire, quand je devrois en crever.

CLITON.

Allez, M. Julien, c'est à moi à qui Madame a promis Agatine, & la crainte de vos mauvais discours ne le fera pas changer d'avis.

BELISE.

Non, sans doute, sortez d'ici, & songez seulement à ne point pousser ma vengeance à bout.

JULIEN.

C'est donc la vôte, dernier mot; eh bien, je varons ce que je pourons faire pour le mieux, si je ne parlons pas, j'agitions, l'un vaudra peut-être bien l'autre; stanpendant remettez-vous en bonne amiquié, là, ne vous genez point, je ne vous acoute plus; (*à part*) tatigué, la bonne découverte, j'en tirerons profit, ou je ne pourrons. (*Il sort.*)

SCENE VIII.**CLITON, BELISE.****BELISE.**

QUoi , vous ne trouvez pas cette scène plaisante ? Pour moi je ne scaurais m'empêcher d'en rire.

CLITON.

Ce maraut-là n'a pas encore découvert qui je suis ; cependant il ne me laisse plus d'espérance , que dans l'effet que peut produire sur Agatine la petite Comédie que j'ai imaginé , mais Arlequin ne vient point , je lui avois tant recommandé...

BELISE.

J'entends quelqu'un , c'est lui-même.

SCENE IX.

CLITON, BELISE,
ARLEQUIN *en bottes.*

CLITON.

AH! te voilà donc enfin; m'amènes-tu tout ce que je t'ai demandé?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

CLITON.

Pour dernière grace, ma sœur, si votre amitié daigne encore me seconder dans mon amour, écoutez, & vous allez sçavoir ce dont il s'agit.

BELISE.

Très-volontiers.

CLITON à *Arlequin.*

Eh bien?

ARLEQUIN.

Eh bien, Monsieur, je vous apporte en décorations, en habits & en pompons

D E L'AMOUR. 35

dequoi remonter tout un Opéra de Province ; je vous amene en Musiciens & en Danseurs l'élite de ce qui s'est trouvé assez libre à Paris pour le quitter vingt-quatre heures : vous m'avez ordonné de ne point épargner l'argent. Ah ! mon cher Maître que vous avez bien fait ! Une douzaine de ces Messieurs est plus chère à déplacer maintenant , que toute une Faculté de Médecine.

B E L I S E.

Pourquoi cela ?

A R L E Q U I N.

Autrefois qu'ils ne faisoient que boire, on les avoit à meilleur compte ; mais à présent que la chaire la plus délicate n'est pas trop bonne pour eux , leur mérite est diablement rencheri ; pour traiter avec eux d'amitié , il a fallu qu'Aubry & Lendel ayent eu plus de cent écus de votre argent.

C L I T O N.

Il n'importe , pourvu que mon projet réussisse.

B E L I S E.

Mon frere , vous êtes un Amant magnifique.

ARLEQUIN.

Quoi ! de bonne foi , Monsieur , votre déguisement & toute cette dépense n'ont d'autre objet que d'amuser ici cette jeune Iroquoise , tirée du fond de l'Amérique ?

BELISE.

Non , vraiment.

ARLEQUIN.

Pour le Ballet , soit : elle a des yeux , elle le verra ; mais que comprendra-t-elle à vos Scenes épisodiques , où l'Amour se justifie en style empoulé de toutes les folies que la Sagesse lui reproche , & tant d'autres singularités ? ...

CLITON.

Ne l'inquiètes pas , venons au fait. As-tu donné au Maître de danse que je t'ai indiqué mon projet ?

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur , il a suivi votre plan , j'en ai vû la dernière répétition ; il vient d'arriver avec tout son monde , prêt à le faire exécuter tout-à-l'heure , si vous voulez.

CLITON.

Et les Acteurs sçavent-ils leurs rôles ?

ARLEQUIN.

A n'avoir pas besoin de Souffleur.

CLITON.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Pour vous mettre au fait , voici un petit mémoire que le Maître de Baller vient de me remettre ; les prix sont à côté , selon la rareté des talens & la dignité des personnages.

CLITON, *prend le mémoire & lit.*

TOTAL, *deux mille trois cens quarante-huit livres.*

(*Il jette le mémoire.*)

Il est fou.

ARLEQUIN *ramasse le mémoire.*

Non , vraiment , il m'a assuré avec beaucoup de bon sens qu'il n'y avoit pas un fol à en rabattre.

BELISE.

Voyons les articles , j'en suis curieuse.

ARLEQUIN *lit.*

Premierement, une Vénus à danse haute, & à beaux bras, vingt louis.

BELISE.

Cette Vénus-là est exorbitante.

ARLEQUIN.

Il m'en a montré à meilleur marché ; mais à peine sçavent-elles former un pas : elles ont de vrais bras de poupée , l'estomac enfoncé , la jambe grosse , & le pied plat ; je n'en ai pas voulu. Dans la fourniture de sa Danse , celle-ci doit vous donner un moulinet à six tours , & trois gargouillades qu'elle ne fait jamais hors Paris , à moins de six louis piece.

BELISE.

Sans doute qu'elle en fort souvent.

CLITON.

Après.

ARLEQUIN *lit.*

Suite de Vénus, jeux & plaisirs figurés à douze, 12 louis ; à un louis chaque plaisir , vous le sçavez , Monsieur , on n'en peut gueres trouver à moins d'un peu honnête.

DE L'AMOUR.

39

CLITON.

Soit, poursuis.

ARLEQUIN *lit.*

Acteurs de la Comédie, un amour quinze Louis. C'est le frere cadet de celui de l'Opéra, & qui en a déjà la survivance; il a le coup de jambe escamoté, le genouil moëlleux & l'entrechat d'aplomb, comme le plus fameux danseur.

BELISE.

Il aura ce qu'il voudra; mais il se moque de vous avec ses quinze louis.

ARLEQUIN à *Cliton.*

C'est aussi ce que j'ai dit; cependant, comme pour votre dessein vous avez demandé un Amour assez spirituel pour faire une Scene à l'impromptu, sur le canevas que vous en avez donné, cela le rencherit de moitié; on m'en a fait voir de moins cher, mais il ne font que balbutier, dansent fort mal, & sont d'une foiblesse à ne pas fournir leur reprise.

CLITON.

Pourvû qu'il ait de l'intelligence, c'est le personnage dont j'aurai le plus besoin; passons.

ARLEQUIN *lit.**Une Déesse de la Sagesse, 30 louis.*

BELISE.

30 louis!

ARLEQUIN.

Cette Actrice vous auroit fait meilleur marché de tout autre rôle, à ce qu'elle m'a dit; mais elle a eu tant de peine à se mettre celui-là dans la tête, qu'en conscience elle ne peut pas le jouer à moins.

BELISE.

Madame, la Sagesse est plus folle que les autres.

ARLEQUIN *lit.*

Nota, il y a deux Acteurs qui ne veulent point d'argent.

CLITON.

J'entens, ils aiment mieux des présents.

ARLEQUIN.

Point du tout; ce sont de jeunes gens de famille, qui ont la fureur de jouer la Comédie, & qui pour cela donneroient eux-mêmes de l'argent, si on leur en demandoit.

CLITON.

DE L'AMOUR. 41

CLITON.

Achevons.

ARLEQUIN.

Vous vouliez un Mercure , mais il faut que vous vous en passiez , leurs occupations journalieres ne leur permettent pas de quitter Paris vingt-quatre heures.

CLITON.

Oh ! qu'ils y restent , est-ce tout ?

ARLEQUIN.

Vous n'allez pas trouver cet article-ci trop cher. (*Il lit.*) *Un bruit de tonnerre du meilleur ton , & qui dure trois minutes d'une seule tenue....*

BELISE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

On vous le donne par dessus le marché.

CLITON.

As-tu fini ?

ARLEQUIN *lit.*

Dernier article , pour le travail du Ca-
D

SCENE X.

BELISE *seule.*

Agatine est simple & crédule ; mais je doute fort que nous puissions la mener jusqu'à croire le merveilleux de cette apparition ; ce que je vois de plus clair dans tout ceci c'est la folie de Cliton : voilà donc à quoi se réduit cette vertu philosophique dont les hommes se parent si mal-à-propos : un joli & nouveau minois est l'ordinaire écueil contre lequel toute leur raison échoue, mais on approche.

SCENE XI.

BELISE, deux DAMES du
Château, AGATINE.1^{re} DAME.

Oui, ma chere enfant, je vous dis vrai, voici le lieu où l'Amour doit venir

DE L'AMOUR. 45

se justifier publiquement aux yeux mêmes de la Sagesse de toutes les fautes qu'on lui impute.

BELISE.

On vient de m'apprendre cette merveille , comme à vous , Mesdames , quoique je sois un peu brouillée avec l'Amour depuis quelques années , je serai bien aise de le revoir , & il ne tiendra qu'à lui que nous nous raccommotions ensemble.

II^{eme} DAME.

Je n'en dirai pas tant que vous , Madame , le petit séducteur m'a joué des tours si perfides , que je serois enchanté de le voir un peu humilié par la Sagesse , mais elle n'en aura pas le courage , il est si charmant & si persuasif.

BELISE.

Ah ! Agatine , vous voilà , approchez , tout le monde a droit de prendre part ici à un événement aussi inattendu , je veux que vous soyez toujours à côté de moi , pour me dire tout ce qui va se passer dans votre cœur.

AGATINE.

Il ne s'y passera , Madame , que ce

qui y est actuellement; j'aime Lucas, j'espérois par vos bontés pour moi l'épouser; voilà du vrai, tout le reste me paroît si extraordinaire, que je n'y comprends rien.

(On entend le bruit du tonnerre.)

B E L I S E.

Vous irritez l'Amour, Agatine, en doutant de son pouvoir: mais le tonnerre redouble

A G A T I N E.

Effectivement, je ne sçais que penser, & ce bruit que je crains . . . Madame, je reste auprès de vous . .

B E L I S E.

N'ayez point peur . . . L'amour approche, Mesdames, prouvons lui notre respect par notre silence, si nous pouvons.

(Le bruit du tonnerre cesse, & fait place à une Musique tendre & harmonieuse qui dirige la marche d'une Troupe de Bergers & de Bergeres.)

S C E N E XII.

BELISE, AGATINE, les
deux DAMES rangées comme
Spectatrices ; l'AMOUR, la
SAGESSE, en scène, les
BERGERS & BERGERES
dans le fond, en demi-cercle.

LA SAGESSE.

Vous m'évitez en vain, il est tems,
l'Amour, de limiter les bornes de votre
empire, qui s'étendent trop sur le mien :
tant de Mortels se plaignent de vous,
qu'il faut assurément que vous abusés
de leur foiblesse, & je viens y mettre
ordre.

L'AMOUR.

En vérité, Madame, votre sérieux
divertit : quoi, les titres réflexions de la
Sagesse prétendent limiter le pouvoir de
l'Amour ? Que ce petit arrangement va
bien amuser l'Univers !

48 *L'IMPROMPTU*

LA SAGESSE.

Au lieu de plaisanter, justifiez-vous si vous pouvez aux yeux de ce même Univers, ou convenez que vous êtes la seule cause de toutes ses folies.

L'AMOUR.

Que je me justifie ? Cela ne me fera pas difficile ; les hommes, dites-vous, se plaignent de moi , si c'est pour se louer de vous , ils sont bien ingrats.

LA SAGESSE.

Et pourquoi , je vous prie ?

L'AMOUR.

Vous êtes plus coupable que moi de toutes les sottises que l'on m'impute.

LA SAGESSE.

Cela est bientôt dit.

L'AMOUR.

Et aussitôt prouvé.

LA SAGESSE.

Voyons.

L'AMOUR.

Vous croyez , ma respectable Dame ,
rendre

DE L'AMOUR. 49

rendre des services essentiels aux humains; &, selon vous, leur reconnoissance ne peut aller trop loin, sur-tout quand vous daignez les soustraire à mes feux; mais, tout bien examiné, que faites vous donc tant pour ces Mortels? loin de diriger leurs mœurs, vous n'aidez leur foiblesse que d'une ombre de raisonnement qui, sans les rendre plus heureux, attriste leurs cœurs; & les rend moins capables de sentir mes plaisirs. L'amour propre, l'ambition, l'envie, l'ingratitude, l'avarice, voilà les passions dont il vous seroit mieux de garantir les hommes : c'est contre ces tyrans que vous devez leur prêter votre bouclier; & quand je leur trouverai des cœurs purs & ennemis de tous ces vices, mes traits ne s'y corrompront plus, & rendront les Mortels plus heureux.

LA SAGESSE.

Quoi! non content de me reprocher les vices des humains, vous me rendez encore responsable de toutes les folies que vous leur inspirez? certes, je ne m'attendois pas à avoir à me justifier jusqu'à ce point; puisqu'il le faut, je dois vous dire...

E

L'AMOUR.

Non, non, c'est de ce qui se passe dans le cœur de ces mêmes Mortels que j'attends ma justification où la votre.

AGATINE à *Belise*, (*pendant que l'Amour & la Sageſſe ſe parlent bas.*)

Madame, je ne ſçais pourquoi, mais je voudrois bien que l'Amour eut raison.

BELISE à *Agatine*.

Juſqu'ici il n'a pas tant de tort. Eh bien, n'auriez-vous pas quelqu'envie de le conſulter ſur le compte de Lucas.

AGATINE.

Je ſçais que Lucas m'aime de bonne foi, je l'aime de même, il n'y a qu'une choſe ſur laquelle je déſirerois d'être éclaircie, & ſi j'oſois . . .

BELISE.

Pourquoi non, expoſez vos craintes à l'Amour, perſonne ne vient, le moment eſt favorable : croyez-moi, profitez-en. (*Belise la pouſſe un peu.*)

AGATINE.

Madame, je ne ſçais . . .

BELISE.

Allons, du courage, approchez.

(Ici Cliton traverse le Théâtre , & se cache derriere une charmille pour tout entendre & paroître à propos.)

S C E N E XIII.

*Les mêmes Acteurs, AGATINE
approche en scène.*

AGATINE.

L'AMOUR daignera-t-il m'écouter quelques instans?

L'AMOUR.

Très-volontiers, ma belle enfant.

LA SAGESSE.

Ne craignez rien , parlez.

AGATINE.

Ah ! l'Amour, que vous me causez de peines.

E ij

L'AMOUR.

Ce n'est pourtant pas mon intention
comment cela ?

AGATINE.

Je ne suis qu'une pauvre étrangère,
comme vous voyez, le soin que la Dame
de ce Château veut bien prendre de mon
sort fait tout mon bonheur.

L'AMOUR.

Eh bien, ne le trouvez-vous pas en
bonne main ?

AGATINE.

Assurément, si bonnes qu'elle veut me
marrer à quelqu'un de riche, ou contri-
buer à ma fortune de son propre bien.

L'AMOUR.

C'est une preuve d'amitié bien sin-
cere.

AGATINE.

Je le crois, malgré tout ce qu'on en
peut dire, mais comme je sçais que
dans ce Pays-ci, ce n'est pas la richesse
qui y fait les plus heureux époux, j'ai le
chagrin de n'être pas de son avis.

DE L'AMOUR. 53

LA SAGESSE.

Vous pouvez avoir raison jusqu'à un certain point.

L'AMOUR.

Quoi ! vous vous borneriez à vous unir à un homme d'un état vil , à un de ces êtres grossiers & qui pensent à peine ?

AGATINE.

Non , vraiment , mais j'ai désiré de m'unir à quelqu'un dont la médiocrité de la fortune ne fut point un obstacle à la délicatesse des sentimens.

L'AMOUR.

Vous ne trouverez jamais cela , & vous êtes le seul modèle d'un semblable chef-d'œuvre.

AGATINE.

Vous le croyez , je l'ai pourtant trouvé ce chef-d'œuvre dans la personne d'un Jardinier.

LA SAGESSE *ironiquement.*

D'un Jardinier !

AGATINE *d'un ton piqué.*

Oui , Madame , d'un Jardinier.

LA SAGÈSSE.

Vous l'aimez, l'Amour aura fait ce prestige ; si vous le jugiez de sang froid, vous verriez que dans le fond. . .

AGATINE.

Non, Madame, si je l'aime, c'est qu'il mérite d'être aimé, son cœur, son esprit, tout m'assure que nous sommes faits l'un pour l'autre.

BELISE *aux Dames.*

Son ingénuité m'enchanté.

L'AMOUR à *Agatine.*

Enfin, vous aimez donc ce Jardinier, & sans doute il vous aime. Quelle raison d'inquiétude vous reste-t-il ?

AGATINE.

Je la sçais bien, hélas ! ce Jardinier !...

L'AMOUR.

Eh bien !

AGATINE.

A travers le penchant qu'il a pour moi, me fait voir une ame ambitieuse, qui me prouve que l'amour n'est pas en lui un sentiment assez fort pour remplir tout

DE L'AMOUR. 55

son cœur; cela m'annonce que je ne pourrai jamais le rendre heureux, voilà mon chagrin.

L'AMOUR.

Allez, ma chère Agatine, la source du desir des richesses qui le possède est trop belle pour l'altérer; je veux, au contraire, satisfaire ce desir.

AGATINE.

Et comment ?

L'AMOUR.

Tout est possible à l'Amour; je veux vous rendre riches l'un & l'autre sans compromettre la délicatesse de vos sentimens.

AGATINE.

Vous me faites trembler, pour peu que Lucas le devienne....

L'AMOUR.

Ne craignez rien, dans mon projet vous tiendrez tous deux vos richesses de votre amour, & vous n'en aurez que du contentement & du bonheur; fiez-vous à moi.

LA SAGESSE. •

Je ratifie ce projet, l'Amour ; en devinant le but que vous vous proposez.

AGATINE à *la Sagesse*.

Madame , vous y consentez , cela me rassure.

L'AMOUR.

Je vais donc vous enrichir tous deux , mais ce ne peut être que l'un par l'autre ; tout ce que je peux faire , c'est de vous donner à choisir , à qui de vous ou de Lucas vous voulez que j'adresse cette fortune.

AGATINE.

Et mais... en vérité... le choix m'embarrasse ; je serois charmée que Lucas me dût son bonheur , mais j'en serois peut-être plus heureuse que lui. Oui , l'Amour , toute réflexion faite , que ce soit lui qui devienne riche.

L'AMOUR.

Soit ; je vais donc....

AGATINE *arrête l'Amour*.

Un moment : mais quand il le fera , s'il alloit ne me plus aimer ? N'importe , je sçaurai du moins que ce sera pour lui avoir voulu donner une nouvelle preuve d'amour.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRECEDENS.

CLITON.

L'AMOUR.

LE voici ; je vais lui annoncer ce que je prétens faire en sa faveur (à *Cliton*) ; approchez Lucas , vous desirez pour le bonheur d'Agatine des richesses , dont votre façon de penser ne peut que vous faire bien user ; je vous les accorde , &c dès cet instant vous êtes riche.

CLITON.

Malgré l'envie que j'en ai , l'Amour , je les refuse ces richesses , si Agatine ne les partage avec moi. Mais que vois-je , belle Agatine ! vos yeux sont baignés de larmes.

AGATINE.

Vous allez être riche , vous le desiriez ; je n'ai rien , pourrez-vous m'aimer encore ?

CLITON.

Si j'accepte le bienfait de l'Amour, ce n'est que pour vous rendre heureuse; j'en jure par les larmes que vous versez, que je serai toujours prêt à renoncer à ce bienfait, sitôt qu'il pourra vous déplaire. Je les tiendrai de vous ces richesses, puisque ce n'est qu'avec vous que j'en peux goûter le prix; je dirai plus, j'étois caché derrière cette charmlle, d'où j'ai entendu que je ne dois cette fortune qu'à votre délicatesse, il ne tenoit qu'à vous de l'accepter avant moi. Si je n'imité pas ce généreux refus, ma chere Agatine, soyez sûr que c'est par un sentiment aussi tendre que le votre.

AGATINE.

Soyons donc riches, puisque l'Amour le veut; votre bonheur me suffit pour être heureuse.

L'AMOUR *bas à Cliton.*

La voilà revenue de sa prévention; je vous laisse à conduire le reste.

CLITON.

Ah! l'Amour, que ne vous dois-je pas?

LA SAGESSE.

Mais en dépit des grands noms que maintenant vous pouvez prendre, tâchez, mes enfans, d'être toujours l'un pour l'autre, Agatine & Lucas.

SCENE XV. & dernière.

Les ACTEURS précédens tous en Scene.

JULIEN.

OH! oui, vraiment d'être Agatine & Lucas, voilà qui est bien arrangé comme ça... Mais de Julien, qu'est-ce que vous en faites, Monsieur, de l'Amour; car je viens itou vous consulter?

L'AMOUR.

Ce que je fais de Julien? je le donne à la première fille du village qui en voudra.

LA SAGESSE.

Agatine étoit un morceau trop délicat pour lui.

JULIEN.

Soit ; mais moi je vians découvrir toute la manigance (à *Cliton*) , dire que vous êtes le frere de Madame Belise , qui vouloit attraper Agatine coûte qui coûte.

CLITON.

Qui vous a dit ?...

JULIEN.

Je sçais tout , Arlequin vient de me tirer ce biau secret à clair ; je sortons de boire ensemble , il a , morgué , le vin bian instructif ; la piece n'est pas mal imaginée , tatigué , c'est pis qu'un Opéra : mais quand cette gentille enfant sçaura que c'est autant de menxeries , j'avons opinion qu'alle n'en voudra pas payer les frais , y a trop de risque pour elle.

AGATINE à *Cliton*.

Quoi ! Monsieur , vous seriez le frere de Madame ; & tout ce que j'ai cru jusqu'à présent , n'est qu'une ruse que vous avez inventée pour vous amuser & me tromper.

CLITON.

Non , ma chere Agatine , il est bien vrai que je suis le frere de Belise ; mais

DE L'AMOUR. 61

tout ce déguisement n'a d'autre objet que de m'unir à vous pour toujours. (à *Belise*). Ah ! ma sœur, vous cacheriez maintenant tout ce que vaut Agatine, sans doute il ne vous est plus possible de désapprouver mon attachement pour elle !

BELISE à *Agatine*.

Les sentimens que vous venez de me faire voir, ma belle enfant, m'ont enchantés, je vous aime maintenant comme ma propre sœur, faites le bonheur de Cliton, il fera le vôtre : je suis la caution.

AGATINE.

Ah ! Madame, si je m'unissois à Cliton ; je l'accepterois volontiers cette caution, mais je n'en veux toujours qu'à Lucas, & mon cœur me dit qu'il n'en a pas besoin.

JULIEN.

Mais, moi, fis-je content de tout ça, voilà c'que c'est que d'avoir un plus gros monsieur que toi pour rival, l'esprit d'une fille, ni tant pas de qu'enque pays qui soit.

AGATINE.

Consolez-vous M. Julien ; sans tout ceci , je vous assure que jamais Agatine n'auroit été Madame Julien.

JULIEN.

Jamais ? Eh bian , tenez , ça m'a-paise , pis que je n'y pards rian , autant vaut tirer parti de l'aventure ; j'ai bon cœur dans le fonds , sur-tout drès que je vois que ma méchancecé ne peut plus me sarvir à rian , (à *Agatine*) partant ; je sis bian aise que vous soyez joyeuse avec M. Cliton , qui s'est baillé tant de peines pour vous avoir.

BELISE.

Voilà ce qu'on appelle penser en galant homme.

CLITON.

Allez , M. Julien , j'oublie tout en faveur de mon heureuse réussite , mais au moins , apprenez à ne pas penser mal des autres sur de fausses apparences ; & vous , belle Agatine , livrez - vous au plaisir d'être toujours aimée de quelqu'uns que vous rendez le plus heureux de tous les hommes.

DE L'AMOUR. 63

AGATINE.

Vous le sçavez, c'étoit tout mon ambition, (à *la Sageſſe*) mais comme la ſi bien dit, Madame ſoyons toujours l'un pour l'autre : Agatine & Lucas.

F I N.

Dans le Ballet relatif a la Pièce.

La Sageſſe chante,

A la ville on ſe prend, on ſe quitte, on ſ'arrange,

Sitôt qu'on ſe connoît, l'on change,

Le cœur n'eſt jamais conſulté ;

La plus novice

N'eſt bientôt qu'artifice,

Caprice,

Légereté ;

Mais au village ;

Le cœur ſ'engage ;

Il eſt le gage

De la ſincérité,

Sans un vain étalage ;

Le tendre amour

Y tient encor ſa cour.

64 *L'IMPROMPTU, &c.*

D U O

Dialogué entre CLITON & AGATINE.

CLITON.

DANS vos forêts la trop simple nature
A vos amours ôte mille agrémens.

AGATINE.

Dans vos climats l'adresse & l'imposture.
Vous font de perfides Amans.

E N S E M B L E.

Pour trouver le bonheur suprême
Fuyons tous deux l'un & l'autre danger.

AGATINE.

Que je t'enseigne à ne jamais changer ,

CLITON.

Et je t'apprendrai comme on aime.

Lû & approuvé ce 3 Décembre 1759. CREBILLON.
Vu l'Approbation, Permis d'imprimer, à la charge
d'enregistrement à la Chambre Syndicale. Ce 4 Décembre
1759. DE SARTINE.

*Registré La présente Permission sur le Registre des Permissious
de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N° 4023. conformément aux anciens Réglemens, confirmés
par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 4 Décembre 1759.
Signé, G. SAUGRAIN. Syndic.*

F I N.

L'IN-PROMPTU

DE

CAMPAGNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

PAR M. ^{Philippe} POISSON;

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi, en 1733.*



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au Temple du Goût.

1769.

A C T E U R S.

LE COMTE.

LA COMTESSE, femme du Comte.

ISABELLE, fille du Comte & de la Comtesse.

DAMIS, ami du Comte.

ERASTE, fils de Damis.

LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Erasle.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à la Campagne, dans le
Château du Comte.*



L'IN-PROMPTU

DE

CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

DE ce nouveau venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités ; enfin quel il peut être ?

LUCAS.

Non.

A ij

Je fais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence;
Et son Valet-de-chambre est magnifique aussi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu-merci.
Moi ! cela me surprend.

L I S E T T E.

Et pourquoi ta surprise ?

L U C A S.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le dise,
Que, selon la coutume, un valet toujours prend ?
Il donne, celui-ci ; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être Maître.

L I S E T T E.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître ?

L U C A S.

Bon ! il ne m'a pas vu plutôt chez le Fermier,
Qu'il a su que j'étois d'ici le Jardinier ;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, & j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

L I S E T T E.

Et que t'a dit le Maître ?

LUCAS.

Oh ! pour lui , dès l'aurore
S'est promené , dit-on , & se promene encore ,
Et je ne l'ai pas vu ; mais son valet , morgué ,
Pour me faire jaſer étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir auſſi ſa conférence ;
Tant y a , qu'à la fin j'avons fait connoiſſance.
Puis , demandant boureille , il m'a pris par le bras
Sur le champ , me diſant : allons , pere Lucas ,
Mettez vous là , buvons enſemble , je vous prie.
Ma foi , je n'ai point fait , moi , de cérémonie.
Enfin , après avoir bien jaboré , bien bu ;
Car à ſes queſtions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y ſatisfaire....

LISETTE.

Quelles ſont à peu près celles qu'il t'a ſu faire ?

LUCAS.

D'abord c'eſt , quel étoit de ce lieu le Seigneur ?
Sa famille , ſon bien , ſon eſprit , ſon humeur ?
S'il paſſeroit ici la ſaiſon toute entiere ?
Je le queſtionnois de la même maniere ;
Et tous les deux , enfin , nous étions acharnés
A qui ſe tireroit le plus les vers du nez :
Mais , malgré tous mes ſoins , je n'ai pas pu connoître

A iij

6 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son Maître.

L I S E T T E.

Avec tout ton esprit tu n'es qu'un animal ;
Car c'étoit justement l'article principal.

L U C A S.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

. L I S E T T E.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village ?

L U C A S.

Dame, je ne fais pas quand ils en partiront ,
On ne m'en a rien dit : en tous cas nous verrons :
Je serons aux aguets. Mais dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la symphonie ?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin :
Cela me fit plaisir ; c'est un plaisant tocfin.

L I S E T T E.

Je ne fais dans ce jour ce que l'on se propose ,
Si l'on fera musique ; ou bien quelqu'autre chose :
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup ennuyeux.

L U C A S.

Monsieur le Comte est d'une humeur bizarre ,

Et voir du monde ici c'est une chose rare.
Quelle sévérité ! tout tremble devant lui ,
Jusqu'à Madame même.

L I S E T T E.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en apperçois ?

L U C A S.

Bon !

L I S E T T E.

Écoute , il me semble
Oùir quelqu'un venir. Si c'étoit lui ?

L U C A S.

J'en tremble,

Et je retourne vite au jardin travailler.

L I S E T T E.

Ma Maitresse m'attend , & je cours l'habiller.



2 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ÇA, parlons une fois en gens sensés & sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages ?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déjà dit,
D'errer de ville en ville, & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le sieur Joconde ;
Depuis assez long-tems nous parcourons le Monde ;
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris ?

ERASTE.

Nous n'y rentrerons pas si-tôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,

Monsieur ; tant pis.

ERASTE.

Comment prétends-tu que je fasse ?
Il faut qu'avec mon pere on me remette en grace ;
Et la chose est assez difficile.

C O M É D I E.

FRONTIN.

D'accord ;
Car avec lui je fais que vous êtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ERASTE.

Un autre objet alors avoir frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ERASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister ?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier, agité, l'ame émue,
Il vous dit de ne plus vous montrer à sa vue.

ERASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui ; mais, vous éloignant avec obéissance,
Vous avez diablement écorné sa finance.
De son or enlevé, qu'il gardoit avec soin,
Qu'aura-t-il pu penser ?

A v

ERASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ERASTE.

C'est, pour aider à notre nécessaire,
Une espece d'emprunt que j'ai fait à mon pere.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt ! Monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ERASTE.

Laiſſons tous ces discours. As-tu de ce village
Su quel est le Seigneur ?

FRONTIN.

Oui : c'est un homme d'âge ;
Un guerrier retiré, qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais que prétendez-vous ? Quel est votre dessein ?

ERASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,

Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue.
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle Beauté jamais ne plut tant à mes yeux.
Et je puis t'assurer, quand mes regards parlerent,
Que les siens & les miens souvent se rencontrèrent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même Château je la vis qui rentroit.
Hélas ! un peu trop tôt elle fut disparaître,
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

F R O N T I N.

Je n'en suis point surpris, à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le Prince,
Et courez, à grands frais, de Province en Province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent Belles, au moins.
Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le pere, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté;
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

E R A S T E.

Le poltron ! Qu'avons-nous à craindre en ce Château ?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau :
Je ne puis, sans effroi, considérer la chûte,
Quand je songe qu'on peut y faire la culture.

ERASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier ?

FRONTIN.

Non. Tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De musiques, de vers, de Pièces de Théâtre ;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs ;
Qu'il s'entretient souvent de Spectacles, d'Acteurs ;
Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au Château quelque Scène.

ERASTE.

A ce que tu dis-là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ERASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie ?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ERASTE.

Frontin, ne crains plus rien.
De m'introduire ici je fais le vrai moyen.

Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.

Devenons aujourd'hui Comédiens de Campagne ;
L'occasion nous rit, ne t'inquiète plus ;
Nous pouvons, sous ce titre, être au Château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon Maître ;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ERASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là.
Songeons, dès à présent, aux noms qu'il nous faut
prendre.

Tu seras Ragotin ; moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin.
Je suis votre valier, je m'appelle Frontin.

ERASTE.

Sois ce que tu voudras : Pour moi, Fronzin, j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

S C È N E I I I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE notre Jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage ;
Mais il n'a pu savoir ni son rang, ni son nom ,
Et l'on ne fait s'il est ou Marquis ou Baron.
Parlons à cœur ouvert : dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître ?
Sans doute il vous a plu ? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi, non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour...

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas ! Bon ; symptôme d'amour.

Pour moi , je l'avouerai , je ne saurois comprendre
Comment , en moins de rien , notre cœur devient
rendre ;

Je ne puis concevoir comment un seul regard ,
Jetté sans nul dessein , & conduit par hazard....
Puisse porter au cœur.... par certaine étincelle....
Vous rendriez cela bien mieux , Mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon ame
D'être en si peu de tems susceptible de flamme !
J'ai vu cet inconnu , par hazard , un moment ,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent ;
Et , pour te découvrir mon ame toute entiere ;
Tu me feras plaisir de changer de matiere ;
Je t'en avertis.

LISETTE , *à part.*

Oui ! l'on dissimule ici !
Pour être à deux de jeu , dissimulons aussi.

(*À Isabelle.*)

Ah ! puisque vous prenez la chose de la sorte ,
Sur ce chapitre-là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée , à ne vous rien cacher ,

Qu'un inconnu si-tôt eut pu vous attacher;
Et, s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande appa-
rence.

Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tour, il étoit assez proprement mis.

LISSETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordi-
naire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très-noble, au con-
traire.

LISSETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour.

Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu ? Fait au tour.

LISSETTE, *à part.*

(*Haut.*)

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue ;

Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vue ;

Ses yeux ne disent rien du tout.



ISABELLE.

Ah ! quelle erreur !

Ils les a vifs , perçans ; ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah ! vous l'avouez donc ! Ma foi , j'en suis fort aise.

Enfin , ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette.

LISETTE.

Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Eh ! non , Lisette , non ;

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton ,

Et m'ouvrez , croyez-moi , votre cœur sans scrupule.

Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule ,

Et ne suis point de ceux que l'on voit s'acheurter

A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.

Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère :

Vous lui plaisez , je crois , comme il a su vous
plaire.

ISABELLE.

Hé bien ; je t'avouerai , s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence.
Allons , il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu bien vite.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse ; allons plus doucement
Car , enfin , n'en déplaît à sa belle figure ,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non , Lisette ; je crois qu'il n'a pas l'air trom-
peur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur ;
Mais votre ame se livre à trop d'espoir , peut-être.
Car , si , de son côté , lui , voulant vous connoître ,
Va , plein de confiance , entrer dans ce Château ,
Vous savez , comme moi , qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à Monsieur votre père ;

Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévère,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne fera pas beaucoup tenté de le revoir.

I S A B E L L E.

C'est tout ce que je crains.

L I S E T T E.

 Votre pere m'irrite:

Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré par-tout, & plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité:
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
Son maintien imposant, & sa parole bruyque,
Il me surprend toujours: il vous dit tout crûment,
Ne dissimule rien, & parle franchement;
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que, quand il dit bon jour, on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci.
Qu'on fasse jeu, concert, ou Comédie ici
(Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il
 aime,)

Il ne sourit jamais, & c'est toujours le même.
Pour votre chere mere, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, & d'un commerce aisé;
Mais elle fait la jeune, &, ne vous en déplaîse,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.

Mais, à propos, je fais qu'on songe à vous pour-
voir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au Comte votre père ;
Ils ne me voyoient point ; & je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, Mademoiselle.

ISABELLE.

Mci ?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie ?
Dites, seroit-ce moi ? J'en ferois la folie.



S C E N E IV.

LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE, *à la Comtesse dans la coulisse.*

APPROCHONS, croyez-moi, de ce feuillage épais ;
Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre pere ;
Je ne me trompe point, suivi de votre mere.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les ; prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui ; vous avez raison ; voyons si le hazard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

(*Elles s'en vont.*)



SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAVEZ-VOUS bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement ?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant ;
Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.

J'ai de tout temps été pour la musique rendre ;
Et, lorsque vous chantiez, certain je ne fais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, Comte, & moi,
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze, ou quinze ans.

LE

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous & moi, ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge ;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là soient près, ou qu'ils soient éloi-
gnés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantiez ! Quelle voix neuve &
belle !

Quel étoit votre maître ? Ah ! c'étoit Beaumavielle,

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent

Que ce fut votre Maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.

j'ai pu vous avoir dit qu'il montrait à ma mère :

Ma mémoire est fort bonne, & ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi ; je me souviens du jour

Que je vous déclarai tendrement mon amour

Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,

Quinze ou seize ans après le passage du Rhin ;

Et vous aviez alors....

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors....

LA COMTESSE.

Parlons du mariage

Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu :

Dites, qu'en fera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu :

Et vous aviez....

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille :

Car c'étoient de grands biens jettés dans la famille.

Quelle raison a-t-il ?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir

Dans ce jour ; il m'écrit qu'il arrive ce soir,

Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance

Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait :

B ij

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait.
Et lorsque cet ami, que j'aime avec tendresse,
(Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse;
L'un l'autre nous étions même des plus unis;
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.
Madame, si bien donc que, quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils.
Moi, je lui répondis que j'avois une fille;
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté:
Il me dit que son fils nous seroit présenté.
Cinq mois se sont passés; je partis pour ma terre;
Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, Monsieur, mérite un sort heureux:
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, Monsieur, il faut bien qu'elle en
tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beautés, ma foi, comme la sienne :
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Eh ! cela pourroit-il, cher Comte, être autrement ?
Vous fûtes de tout temps seul objet de ma flamme ;
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le fais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais m'a vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes par fois. . .

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

30 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu ! je parierois , cette main dans le feu ,
Qué mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens. Comte ,
Voici ma fille.



SCENE VI.

**LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.**

LE COMTE.

HÉ bien ; que ferons-nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique ;
Je l'ai dit à Madame , elle étoit magnifique :
Mais , comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous ? voyons.

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute une Tragédie est bien longue , ma foi.

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être encore assez pour moi.

B iv

Pour ne plus s'affervir à la règle commune ,
Je voudrois qu'on en fit en six actes quelqu'une.

L I S E T T E.

Ce seroit hasarder beaucoup , assurément.
Tel qui n'en fait que cinq , en fait trop bien sou-
vent.



SCENE VII.

ERASTE, FRONTIN, LE COMTE,
LA COMTESSE, ISABELLE,
LISETTE.

LE COMTE.

QUE veulent ces gens-ci ?

ISABELLE.

Qu'aperçois-je, Lisette ?

ERASTE.

Notre entrée en ces lieux est, peut-être, indiscrete :
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir ,
Si nous manquions , Monsieur , à l'honneur de vous
voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, Monsieur, je vous dispense.

LISETTE, *à part.*

L'accueil du pere est froid , adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais , Monsieur , sachons donc qui vous êtes,
enfin.

ERASTE.

Il faut vous satisfaire , & c'est bien mon dessein.

B v

34 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.

Nous sommes, en un mot, Comédiens de Campagne.

ISABELLE, *bas.*

Lisette!

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE, *à part.*

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu, je suis charmé d'une telle aventure.

Je suis grand amateur de Pièces, je vous jure;

et, puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ERASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère

vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre caractère?

ERASTE.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Et moi, je suis pour les Valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hazard vous adresse.

Nous aurons du plaisir ; qu'en dites-vous, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie,

Nous nous entretenons même de Tragédie,

Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux.

B vj

36 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

Que le sort.... le hazard.... & que selon nos
vœux....

ERASTE, *bas à Frontin.*

Tu veux toujours parler ; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer ?

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ERASTE.

(*bas.*) (*Au Comte.*)
Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je....

LE COMTE.

Comme vous voudrez , sérieux , ou comique.
je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin Médecin aux Comédiens François.
Il n'est point , pour bien rire , une Piece pareille ;
Quel en est donc l'Auteur ?

ERASTE.

Elle est de....

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment ! Que dites-vous ? Vous vous moquez , je
croi.

ERASTE.

(*bas.*)

(*haut.*)

(*bas.*)

Ah ! le bourreau ! . . . Monsieur . . . Eh ! Malheureux ,
tais-toi.

(*haut.*)

C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie ,
Le talent de Monsieur est la bouffonnerie ;
Et le style comique est si fort de son goût ,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par-tout.
Pour ne pas vous donner de scènes rebattues ,
(Car les Pièces , je crois , vous sont toutes con-
nues ,)

Nous allons vous jouer seulement un morceau ,
Entre Monsieur & moi , qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers. Écoutez.

ERASTE.

Ce n'est pas du tragique :
Mais l'ouvrage est traité d'un goût Tragi-comique :

LE COMTE.

Comment l'appellez-vous ?

ERASTE.

C'est l'Amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé ;

Tu le fais dès tantôt.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'Amant déguisé, ça , prêtons du silence.

ERASTE, *allant au fond du Théâtre , & revenant
avec Frontin.*

H. Moron, c'en est fait ; tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux ?

ERASTE.

Hélas ! c'est un objet tout charmant , tout aimable ,
Qui ne fait pas encore le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle , Seigneur , ayez un entretien.

E R A S T E.

Hé ! comment puis-je , hélas ! en trouver le moyen ?
 Elle est dans son Palais sans cesse retirée ;
 Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
 C'est dans le doux espoir de la voir un moment ,
 Que je me sers ici de ce déguisement.
 Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême ,
 Lui dire qui je suis , lui prouver que je l'aime ;
 Mais je n'ose compter sur un si ~~doux~~ destin.
 Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma main ?
 Voudra-t-elle , au milieu de ce qui l'environne ,
 Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne ?
 Crois-tu qu'elle m'entende , & que dans mon ar-
 deur.....

F R O N T I N.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes , Seigneur ,
 Ou , si vos soins enfin , (croyez-en ma parole ,)
 Ne sauroient la toucher. . . . il faut qu'elle soit folle.

E R A S T E.

Ah ! respecte , Moron , cet objet plein d'appas.

F R O N T I N.

Je le respecte aussi , Seigneur , n'en doutez pas :
 Et , bien loin d'insulter au trait qu'Amour vous
 lance ,
 Souffrez que je réponde à votre confidence.

40 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE.*

Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que j'é sens, comme vous, le pouvoir de l'Amour.
Comme vous, je voudrais que celle qui m'enflamme

Pût savoir à quel point elle enchante mon âme,
A la Princesse, enfin, vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous
faire?

ERASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puis en secret....

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et, si vous m'entendez, j' commence à comprendre
(*bas,*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
(*haut.*)

Finissons l'entretien, cessons; &, dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scene a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite ; & je jure , ma foi ,
Que vous serez reçu dans la troupe du Roi.

(*A la Comtesse.*)

Qu'en dites-vous ? Parlez.

LA COMTESSE.

Monfieur a la voix rendre ,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours ici ;
Comte , qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems , Monfieur peut à Mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scène nouvelle.

ERASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

42 *L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,*

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir , Messieurs , à nous choisir
Quelque morceau brillant , de goût , de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre ;
De cette amusement nous le régalerons.

ERASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.



SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage

A six chevaux, avec....

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage :

Allons le recevoir.



SCENE IX.

**ISABELLE, LISETTE, ERASTE
FRONTIN.**

LISETTE.

Nous, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon pere revient ?

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ERASTE.

Je ne fais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part ; vous êtes mon excuse.
L'Amour m'a suggéré ce trait ingénieux ,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux
yeux ,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême
D'être à vous à jamais.

FRONTIN, à Lisette.

Et moi , j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne fais où j'en suis.

L I S E T T E.

Les rusés !

F R O N T I N.

Nous sommes , il est vrai , deux Amans déguil-
lés.

ISABELLE.

Je ne fais point, Monsieur, répondre à ce lan-
gage ;

De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage :

Et vous me permettrez ici de n'écouter

Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

E R A S T E.

Ah ! charmante Isabelle !

L I S E T T E.

Il n'est pas nécessaire

D'en dire davantage , & j'entends votre affaire.

Avant de se livrer à trop de sentimens ,

Il faut un peu voir clair & connoître ses gens.

Qu'êtes-vous , s'il vous plaît ? Si j'en crois l'appar-
ence,...

ERASTE.

Mon vrai nom est Eraste , & je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus , riche héritier. Oh ! c'est un fait certain.

Moi , je suis son valet , & m'appelle Frontin.

ERASTE.

Je serai riche un jour : mais les biens que j'espere
Ne font rien , si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche , sans contredit , de plus d'un million :
Nous avons de ce bien pris un échantillon ;
Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite !
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel ?

FRONTIN.

Oui ; mais pour un sujet simple & tout naturel.
Son cher pere Damis , un peu vif & sévere. . .

LISETTE.

Que dites-vous , Damis ? Quoi ! ce seroit son pere ?

FRONTIN.

Hé ! vraiment oui , c'est lui. Le connoissez-vous ?

L I S E T T E.

Non :

Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au Comte.

I S A B E L L E.

Je ne fais.

F R O N T I N.

C'est un vieux Militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre :

L I S E T T E.

Justement le voilà : c'est ce même Damis
Connu du Comte ; il est de ses anciens amis.

E R A S T E.

Seroit-il bien possible ? Ah ! pardonnez, Madame ,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu :
Mais puis-je m'y livrer, si je n'ai votre aveu ?

I S A B E L L E.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère ;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussi-tôt ne saura qu'obéir.

SCENE X.

LUCAS, ERASTE, ISABELLE,
LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

JE vous cherche par-tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car, sans cela, tenez ; je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons. Que viens-tu nous apprendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre

La conversation du Comte avec celui

Qui

Qui pour le venir voir nous arrive aujourd'hui.
Dame ! il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

L I S E T T E.

Après ?

L U C A S.

Ils ont parlé de vous & d'alliance ,
Et j'ai fort bien compris , les entendant jaser ,
Que ce grand Monsieur-là vient pour vous épouser.

I S A B E L L E.

O Ciel !

E R A S T E.

Ah ! quel revers ! O fortune cruelle !

F R O N T I N.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle ?

L U C A S.

Je vois qu'elle vous a tous rendu fouscieux.
Mais je ne savais pas. . . .

L I S E T T E.

Va-t-en , tu feras mieux ,
Nous n'avons point affaire ici de ta présence ,
Messager de malheur.

L U C A S.

La belle récompense !

(Il s'en va.)

C

S C E N E X I.

**ERASTE , ISABELLE , LISETTE ,
FRONTIN.**

LISETTE.

NOus en parlions tantôt de ce projet formé ;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ERASTE.

Cet hymen est pour moi , Madame , un coup de
foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un pere il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

ERASTE.

Quelle fatalité !

Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même instant je le vois disparaître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez , & je plains votre sort ;
Mais , Eraste , il faut bien sur soi faire un effort.

ERASTE, *se jettant aux pieds d'Isabelle, & lui prenant la main.*

Hé ! le puis-je , Isabelle , après vous avoir vue ?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue !
Retirez-vous , Eraste... & si nous étions vus...

SCENE . XII.

LE COMTE, *au fond du Théâtre*, ERASTE,
ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *bas.*

Ciel ! voilà votre pere.

ISABELLE, *bas.*

Ah ! nous sommes perdus.

ERASTE, *bas.*

Ne vous démontez pas , & soyez hors de peine.
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE, *bas.*

Et laquelle ? parlez ; je tremble de frayeur.

L I S E T T E , *bas.*

Commencez ; nous favons tout Moliere par cœur.

E R A S T E , *haut.*

Ah ! belle Alcmene , il faut que , comblé d'allé-
gresse.....

I S A B E L L E .

Laissez ; je me veux mal de mon trop de foiblesse.

L E C O M T E , *s'approchant.*

Comment donc !....

E R A S T E .

Nous faisons la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitrion.
Mademoiselle joue Alcmene par merveille.

L E C O M T E .

Et pourquoi diable prendre une Piece pareille ?
Je ne la puis souffrir.

E R A S T E .

C'est cependant par-tout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

L E C O M T E .

Hé ! si donc , un chef-d'œuvre , où l'on couvre de
honte

Un Général d'armée , & qu'un rival affronte.
Corbleu si j'eusse été ce Général Thébain ,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.
Oui, bien loin de souffrir qu'il fit chez moi le maître;
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas à Erasle.*

Monsieur, allons-nous-en.

ERASTE, *bas à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas à Erasle.*

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN, *bas à Erasle.*

Retirons-nous.

LECO. MTE.

Cherchez quelques scènes nouvelles,,
Où l'on parle d'affaires, de Forts, de Citadelles,,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.



SCENE XIII ET DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, ERASTE,
LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

COMTE, nous vous cherchions. Approchez, l'a-
belle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura ;
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une forte figure.

LA COMTESSE.

Hé bien ! la Comédie
Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi ! du spectacle aussi (Madame, en vérité,

F'appelle votre Terre un séjour enchanté.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ah ! c'est mon pere ! ô ciel !

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Cela n'est pas croyable.

Eh ! vraiment oui, c'est l'est. Ah ! voici bien le diable !

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ciel ! comment nous tirer de ce triste embarras ?

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Je n'en fais rien.

LE COMTE.

Hé bien ! vous ne commencez pas.

FRONTIN.

Pardonnez-moi ; Monsieur. . . c'est que nous voulons
faire . . .

Une scène d'un fils. . . qui reconnoît son pere. . .

D A M I S.

Je crois voir. . .

FRONTIN.

Nous voulons que le pere surpris. . .

De rencontrer aussi. . . de son côté son fils. . .

Attendrissant les cœurs. . . par leur reconnoissance. . .

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci , je pense.

FRONTIN.

Et cédant aux effets, ... d'un tendre mouvement. ...

Ah ! que cela va faire un spectacle touchant !

D A M I S.

Je ne me trompe point.

ERASTE.

Ah ! c'est trop me contraindre ,

Et je vois à présent qu'il n'est plus tems de feindre.

Ah ! Monsieur , permettez qu'embrassant vos ge-
noux ,

J'ose vous supplier d'écouter. ...

D A M I S.

Levez-vous.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette. ...

L I S E T T E, *bas à Isabelle.*

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci ? Quelle est cette aventure ?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ? Qui vous rend si
surpris ?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas à Isabelle.*

Son fils, Mademoiselle !

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE, *à part.*

Ciel !

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi :

C'est un événement qu'à peine je conçois.

ERASTE.

Le hazard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,

Et mon ame charmée. . . .

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle

Que je vous destinois. Je veux bien oublier

Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,

Et qu'enfin je revois contre toute espérance.

58 *L'IN-PROMP. DE CAMP. COMÉD.*

La fortune & l'Amour semblent , en ces momens ,
Travailler de concert pour unir deux Amans.
Serrons de si doux nœuds ; & , dans cette journée ,
D'Isabelle & d'Erasme achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il est beau Cavalier , dans sa taille bien pris :
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

D A M I S.

J'ai donné ma parole , & suis sûr de la sienne ;
Il faut sans différer. . . .

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne.
Et , pour que cet hymen se termine au plutôt ,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

F I N.

